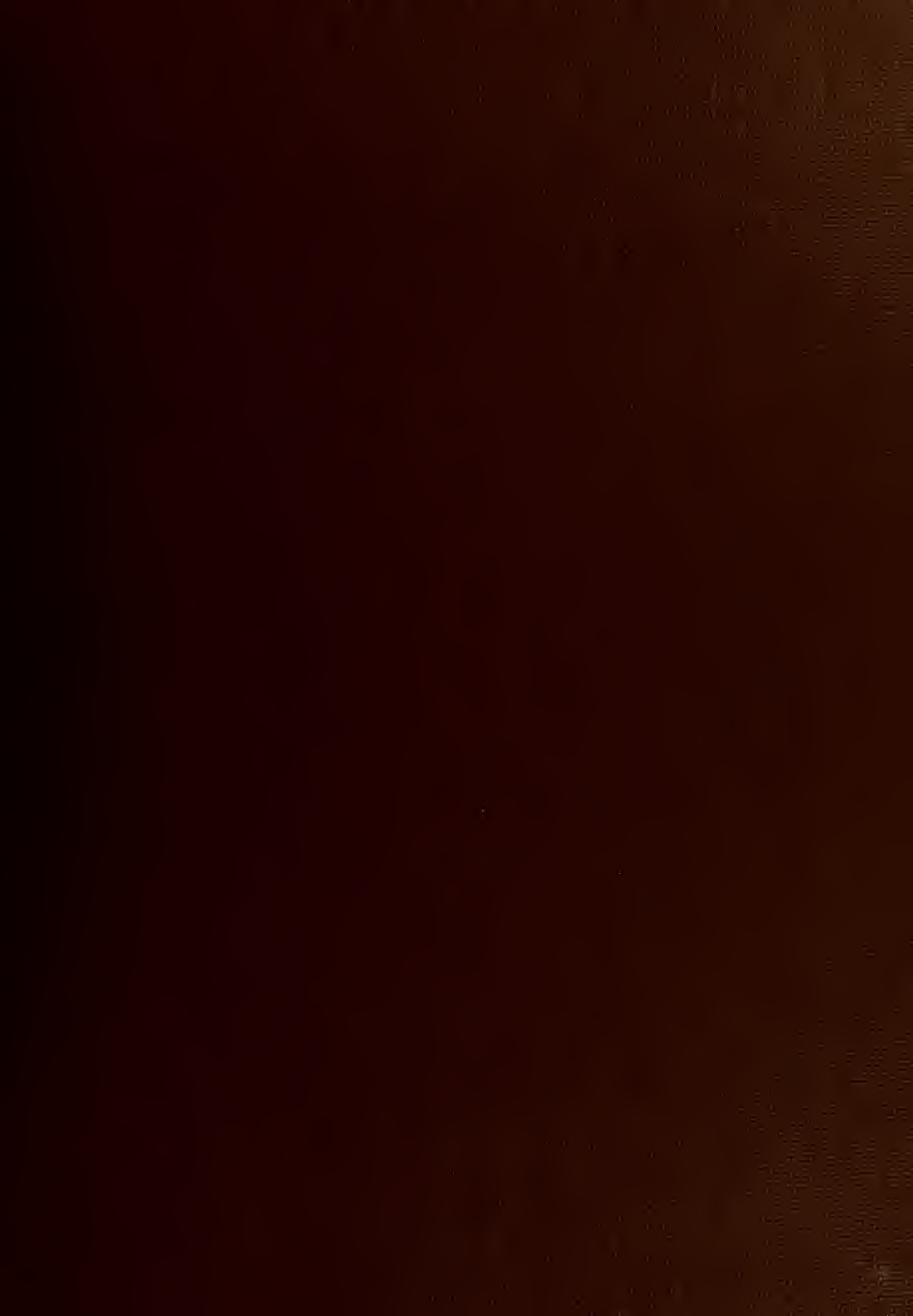








ZEITSCHRIFT

FÜR

ÄGYPTISCHE SPRACHE

UND

ALTERTUMSKUNDE

MIT UNTERSTÜTZUNG DER DEUTSCHEN MORGENLÄNDISCHEN GESELLSCHAFT

HERAUSGEGEBEN VON

GEORG STEINDORFF

EINUNDFÜNFZIGSTER BAND

MIT 8 ABBILDUNGEN IM TEXT UND 7 TAFELN



LEIPZIG

J. C. HINRICHS'sche BUCHHANDLUNG

1914

Die »Zeitschrift für Ägyptische Sprache und Altertumskunde« wurde begründet 1863 von Heinrich Brugsch und herausgegeben von:

C. R. Lepsius mit H. Brugsch 1864—1880,

C. R. Lepsius mit H. Brugsch, A. Erman, L. Stern 1881—1884,

H. Brugsch und L. Stern 1885—1888,

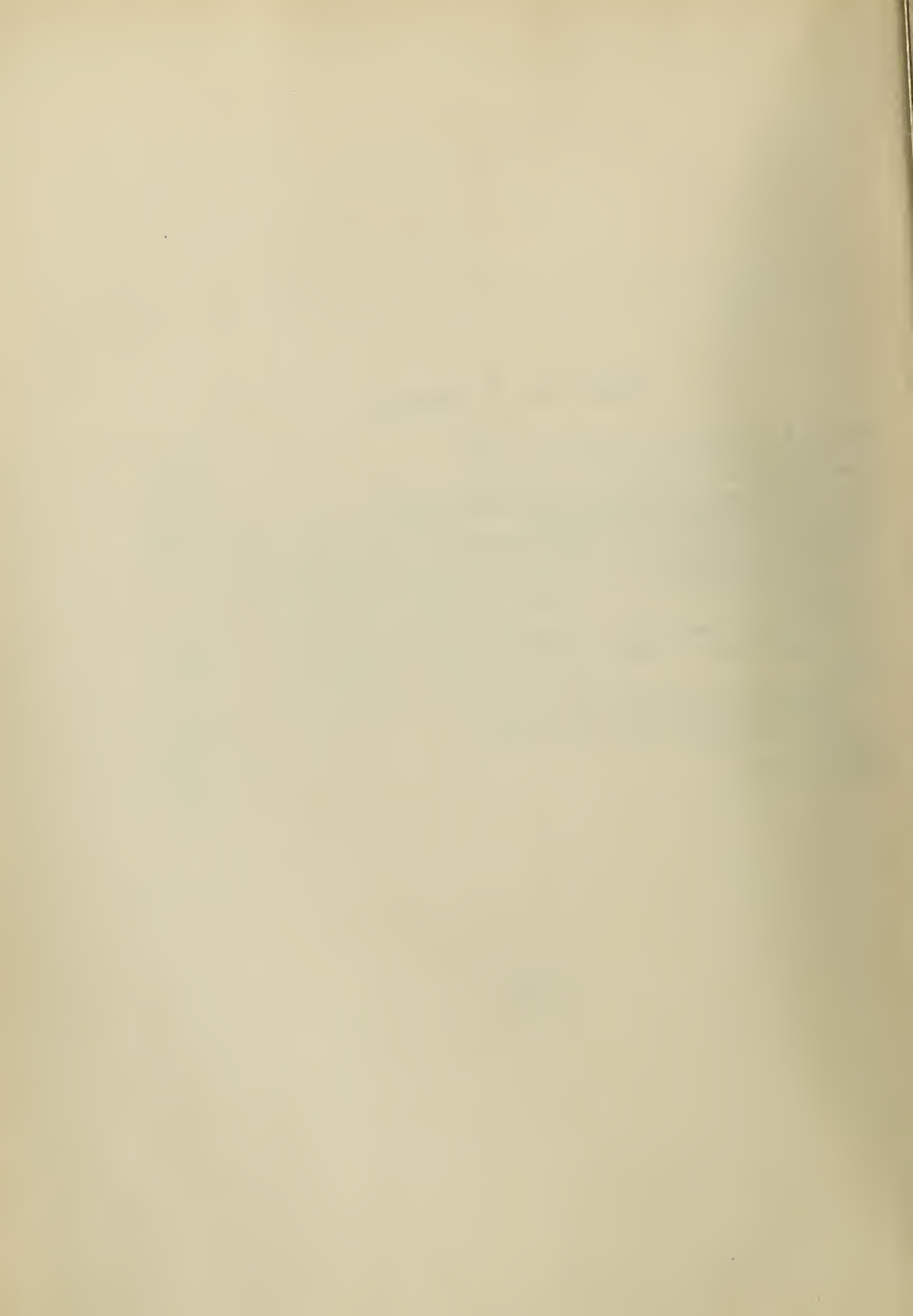
H. Brugsch und A. Erman 1889—1893,

H. Brugsch und A. Erman mit G. Steindorff 1894,

A. Erman und G. Steindorff 1895—1906,

G. Steindorff seit 1907.

Inhalt des 51. Bandes.



Suppressions et modifications de signes dans les textes funéraires.

Par Pierre Lacau.

Dans les textes des Pyramides, les deux signes et sont très souvent coupés en deux : et [1]. Au Moyen Empire, dans les textes funéraires, les serpents ont le cou coupé ou la tête supprimée : et [2] ; ou bien encore les oiseaux ont perdu la moitié inférieure du corps : pour [3]. Ces faits sont bien connus depuis longtemps et l'explication en est évidente : on a voulu rendre inoffensifs des signes dangereux[4].

Aux yeux d'un Égyptien, toute image est un être vivant, une réalité agissante qui jouit d'un pouvoir magique et d'une efficacité propre[5]. Or tous les signes de l'écriture hiéroglyphique sont des images. Ils ont, en tant que lettres, une valeur de son, mais comme ils conservent avec netteté leur forme précise et définie, ils gardent également leur pouvoir d'image. Par exemple a la valeur phonétique *rw*, mais il ne cesse pas pour cela d'être un lion et il garde d'une certaine façon le pouvoir d'un lion.

Parmi tous les hiéroglyphes beaucoup représent des êtres ou des objets dont l'action propre peut être dangereuse. De sorte qu'en écrivant un texte quelconque les scribes sont souvent obligés d'utiliser des éléments graphiques qui pris individuellement peuvent devenir funestes dans certaines conditions. Le moyen le plus simple pour supprimer le danger, c'est celui que nous venons de voir employé tout à l'heure : on tue le signe dangereux en le mutilant.

Mais étant donné l'esprit systématique des Égyptiens et leur formalisme minutieux il serait très surprenant qu'ils s'en fussent tenu aux quelques modifications citées plus haut. Je voudrais justement montrer que cette préoccupation de rendre l'écriture matériellement inoffensive a tenu dans leur esprit une

[1]) Maspero, Note à la ligne 234 de Pepi I. — [2]) Maspero, *Trois années de fouilles* p. 196 dans Mém. Mission Caire I. — Schäfer, *Priestergräber* p. 92 et 105. — [3]) Petrie, *Kahun, Gurob and Hawara* p. 17. — Gautier et Jéquier, *Licht* p. 76.

[4]) C'est Griffith qui a donné de l'ensemble de ces faits l'idée la plus nette dans les quelques lignes suivantes : *In the Pyramid Texts signs representing human beings are systematically deprived of their bodies and legs, so that only heads and arms appear. The animals are generally treated in the same way, and and are often cut in two. Apparently this was an attempt to deprive the signs of magic motion. Similarly, in funerary texts of the Middle Kingdom, birds and animals are sometimes deprived of their legs and serpents of their tails.* Griffith, *A collection of hieroglyphs* p. 7.

[5]) Maspero, Histoire Ancienne I 256 note 1.

place considérable et qu'elle a entraîné dans l'orthographe un grand nombre de changements très curieux qu'il est important de préciser.

Tout d'abord nous devons nous demander dans quelles conditions spéciales une image peut devenir dangereuse. Il est évident que dans l'usage courant tous les signes sont considérés comme également indifférents et neutres : ce sont de simples lettres. Autrement un grand nombre d'entre eux auraient été éliminés dès l'origine et seraient sortis complètement de l'usage. Le pouvoir du signe comme image ne réapparaît que dans des circonstances déterminées. En fait les suppressions et modifications de signes ne se rencontrent que dans les *textes funéraires* : nous entendons par là ceux qui sont destinés à l'usage personnel du mort et qui sont placés à côté de lui dans la chambre funéraire, sur les murs, sur le sarcophage, sur les objets d'offrande, etc. Et cela est très compréhensible : telle image, inoffensive pour le vivant à la lumière du jour, pouvait devenir dangereuse pour le mort dans la nuit du tombeau. Le monde des morts exigeait des précautions spéciales[1].

Quels sont les signes susceptibles de nuire au mort et par suite d'être éliminés ou modifiés. Ce sont ceux qui représentent des êtres vivants, hommes ou animaux[2]. On les supprime, soit parce qu'ils sont dangereux comme le lion et le serpent, soit parce qu'ils sont impurs comme les poissons, ou tout simplement parce qu'étant vivants ils peuvent déranger le mort.

Nous examinerons successivement les *textes funéraires* des différentes époques et nous verrons comment y sont traitées les *signes* représentant des êtres *vivants*.

Ancien Empire.

Textes des pyramides de Saqqarah.

C'est la collection de textes funéraires la plus importante qui nous soit parvenue. Ils ont été rédigés très anciennement, à une époque que nous ne pouvons préciser d'ailleurs, dans une orthographe très archaïque mais normale. Leur introduction dans la tombe du roi a modifié étrangement cette orthographe ancienne et l'a rendu sur beaucoup de points tout à fait anormale.

Au temps d'Ounas en effet on s'avisa que la présence de ces formules sur les parois de la chambre funéraire devait offrir de réels avantages au

[1]) Je laisse de côté la question de savoir si ces mêmes précautions n'étaient jamais employées dans d'autres catégories de textes, par exemple dans les textes du saint des saints, du palais royal, etc. Le problème se pose, nous le verrons plus loin, à propos des poissons. — [2]) En réalité ce ne sont pas les seuls. Un objet comme une arme ou un couteau peut constituer un danger. Nous constaterons le fait plus loin dans les textes du Nouvel Empire. Mais nous laissons de côté pour le moment cette catégorie de signes.

roi : la lecture de ces textes pouvait être plus facile pour lui, leur durée était plus assurée, etc.[1] Mais en même temps les scribes s'aperçurent que le voisinage de tous les *signes vivants* qui figuraient dans ces textes pouvait être nuisible au mort. Comment se sont-ils tirés de cette difficulté ? En supprimant les signes suspects, en les remplaçant par des signes neutres ou en les mutilant pour les rendre inoffensifs[2].

Voyons comment ils ont appliqué ces trois procédés aux figures humaines et aux animaux.

Figures humaines dans les Pyramides.

Le principe est le suivant : toute *figure humaine* est considérée comme pouvant nuire au mort, sans doute par le seul fait qu'elle est vivante. Par suite aucune ne peut être conservée telle quelle. Ou bien on la *supprime* totalement ou bien on la *remplace*, ou bien on la *mutile* en enlevant le corps : pour [3].

En fait dans tout l'ensemble des textes des Pyramides nous ne rencontrons que deux exemples d'un être humain qui soit demeuré intact :

T. 320 = W. 501 (395 *a*)

N. fr. C. 7 (1840)

Partout ailleurs il y a suppression ou mutilation. Il est bien clair dès lors que nous avons affaire ici à deux erreurs des scribes qui deux fois seulement ont oublié de faire subir au signe la transformation nécessaire.

D'une façon générale on peut dire que :

Dans W. et T. et dans une partie de P., il y a eu *suppression* complète du signe-homme.

Dans une autre partie de P. dans M. et dans N., il y a eu seulement *mutilation.*

I. Suppression.

1° Suppression pure et simple.

Un très grand nombre de racines dont l'orthographe normale comprenait un signe-mot (jouant ou non le rôle de déterminatif[4]) se trouvent simplement écrites en toutes lettres dans W. et dans T., parce que, leur signe-mot propre étant une figure humaine, on a dû le supprimer.

---

[1] Ces raisons demeurent théoriques. Les textes étaient rédigés primitivement à la première personne et le sens de l'écriture indique la préoccupation de faciliter la lecture des formules par le roi lui-même. Mais pourquoi n'a-t-on pas rétabli partout la première personne? — [2]) Bien entendu ces changements ne datent pas forcément du roi Ounas. Peut-être mettait-on auparavant à côté du roi un exemplaire de ces mêmes textes sur Papyrus, et ces copies antérieures ont pu être expurgées de tout signe dangereux. Nous n'en savons rien. — [3]) Modifier dans Erman, *Gramm.*[3] le § 52. — [4]) Sethe, *ÄZ.* 45 p. 42.

		Suppression de			Suppression de
	W. 489 (382*b*) T. 54. 57 (651*a*) T. 75 (131*a*) T. 54. 57 (551*a. d*)	[1]		W. 192 (129*b*) T. 271 (622*b*)	
	W. 488 (382*b*) T. 332 (696*d*)			W. 442 (303*b*)	
	W. 68. 69 (57*a*) T. 393 (748*c*)		[2]	W. 422 (285*c*)	
	W. 430 (292*a*) T. 185 (594*b*)			W. 602 (484*c*)	
			[3]	W. 492 (388*a*)	[4]

La suppression des signes-mots dans l'orthographe de toutes ces racines constitue en réalité une anomalie très grave. Pour bien en comprendre la portée il suffit de se rappeler le vrai rôle du signe-mot dans l'écriture hiéroglyphique. Il constitue en réalité l'élément le plus ancien et le plus essentiel du système graphique. Nous avons affaire à l'origine à une écriture *d'images*, c'est-à-dire à une écriture dans laquelle chaque concept était exprimée par une image propre. On écrivit le *sens* avant d'écrire le *son* et la représentation du *son* comme tel peut être considérée comme une invention complémentaire[5]. Les éléments phonétiques de l'écriture n'ont eu d'abord qu'un rôle secondaire : ils servaient uniquement à suppléer aux images qui manquaient ou à éclairer les images indécises[6]. Non seulement l'orthographe alphabétique pleine n'est pas indispensable à l'origine, mais elle constitue au contraire un élément secondaire qui vient s'ajouter par surcroit au signe-mot seul nécessaire. Loin que ce soit le signe-mot qui *détermine* la lecture phonétique, comme cela a lieu à l'époque

[1]) Dans W. nous avons parfois le *remplacement* par , voir plus loin. Dans M. et N. il y a *mutilation* . Pour toutes les racines qui suivent nous verrons plus loin les variantes employées par les scribes.

[2]) Le signe-mot *dwꜣ* est accompagné d'un signe-lecture ★ *dwꜣ* qui est lui-même accompagné de sa lecture. Voir Lacau, Notes de grammaire. Rec. de trav. 34, 217.

[3]) Métathèse apparente = *mḥi*.

[4]) Je ne puis donner ici une liste complète de ces racines. On remarquera encore (484*c*), (492*d*), (488), (550*b*), (335*c*), (309*c*), etc.

[5]) Cette succession de faits demeure en partie théorique. Nous sommes ici dans la préhistoire et la vérification n'est pour le moment possible qu'à l'aide des survivances.

[6]) D'une façon générale les textes en écriture purement alphabétique sont plus récents que les autres. A l'origine le signe-mot constitue l'élément exclusif ou prédominant. — On verra dans Ounas certaines formules écrites sans lecture alphabétique : W. 7. 8 (17. 18), 206—208 (134—137). — Enfin on sait que dans les titres, qui représentent une orthographe archaïque immobilisée, la lecture alphabétique est tout à fait exceptionnelle.

classique, c'est au contraire cette lecture plus ou moins complète qui placée à côté du signe-mot le détermine et le précise. Celui-ci demeure l'élément indispensable : il assure l'unité visible de toute racine et permet la coupure des mots. Supprimer un signe-mot c'est donc se priver d'un élément de clarté et les scribes s'en sont abstenus avec le plus grand soin[1].

Or parmi les signes-mots qui constituent le fond même de l'écriture une des catégories les plus importantes est celle des figures humaines. En effet toutes les actions humaines susceptibles d'être représentées par une image propre ont été écrites à l'origine par cette image : la représentation plus ou moins abrégée de l'action est le signe-mot de cette action.

manger

boire

se pencher, se courber en avant

tomber par terre

façonner un vase au tour

moissonner à la faucille

etc., etc.[2].

La nécessité où se sont trouvé les scribes de supprimer toutes ces figures considérées comme dangereuses explique cette absence de déterminatifs qui est si frappante dans les textes des deux premières pyramides et qui leur donne un aspect si étrange[3]. Nous ne sommes nullement en présence d'un archaïsme, mais au contraire d'un véritable rajeunissement du texte ancien que l'on a voulu adapter à des conditions particulières en l'employant dans la tombe.

---

[1]) Lacau, Rec. de trav. 34 p. 216. — [2]) Le nombre de ces signes est théoriquement indéfini. Il n'a de limite pratique que la complexité trop grande de certaines actions qui ne permet plus de rester clair.

[3]) Il ne faut pas oublier que l'usage des *déterminatifs généraux* est d'origine récente. Ainsi l'absence des déterminatifs , , , dans W. et dans T. n'est pas dûe à une suppression mais représente l'état ancien. Et l'emploi de ces déterminatifs mutilés dans certaines parties des Pyramides (surtout dans N.) est donc une innovation et un rajeunissement. — Les signes-mots au contraire sont d'origine ancienne. L'absence de et dans les mots « manger et boire » est dûe à une suppression récente, car ces deux signes sont les images mêmes des deux racines. Tous les anciens signes-mots représentant des figures humaines sont supprimés dans W. et T. et conservés dans M. et N. : sur ce point les deux dernières pyramides représentent l'état ancien. Mais inversement dans M. et N. il y a introduction de déterminatifs nouveaux comme qui n'existaient pas dans W. et T. : sur ce point les deux dernières pyramides ont un aspect plus jeune que les deux premières. — Nous devrons toujours nous rappeler ce mélange de formes archaïques et d'éléments récents qui caractérisent les textes des Pyramides.

2° La suppression du signe-mot entraîne l'emploi anormal de l'orthographe alphabétique pleine.

On sait que beaucoup de racines sont toujours écrites par un signe-mot employé seul, ou accompagné d'une partie seulement de sa lecture alphabétique. C'est une survivance de l'orthographe archaïque qui s'est maintenue dans tous les cas où le signe-mot paraissait suffisamment clair par lui-même.

Or quand le signe-mot ainsi employé était une figure humaine et qu'il fallait pour cette raison le supprimer dans les Pyramides, on était naturellement obligé de le remplacer dans le texte par sa lecture alphabétique complète.

Il en est résulté des modifications curieuses dans l'orthographe traditionnelle de plusieurs mots très fréquents.

1° Le mot *šmśw* est le plus souvent écrit sous l'ancien empire surtout dans les titres[1]. Dans les Pyramides, du moins dans W. et T. qui suppriment les figures humaines avec le plus de soin, on le trouve écrit au contraire en toutes lettres

T. 87 = M. 240 = N. 618 (560*b*)

id. T. 97 = P. 807 = N. 634 (566*b*)

id. T. 210 = \ P. 161 (608*e*)[2]

id. W. 574 = N. 968 (466*a*)[3]

2° La racine *šps̱i* est écrite sous l'ancien empire d'une façon à peu près constante par le signe seul ou accompagné simplement d'un , soit .

Dans les pyramides la suppression du signe nous donnera l'orthographe pleine[4].

W. 392 (264*a*)

W. 501 (395*a*)

P. 94 = M. 117 (815*d*)

P. 178 (931*d*)

P. 672 (1482*c*)

P. 630 (1405*c*)

[1]) Bien entendu, l'orthographe pleine était toujours possible devant le signe-mot. C'est une question d'époque.

[2]) Dans P. le signe \ est un remplaçant de . Cette forme suppose donc l'existence de l'orthographe pleine accompagnée de son signe-mot comme dans N.

[3]) Dans N. on a le signe mutilé, rajouté sans doute à la lecture pleine.

[4]) Voir plus loin la modification du signe complexe par suppression du personnage.

3° Le dieu *ˁndti* est représenté anciennement par son image servant de signe-mot[1], il en est ainsi pour beaucoup de noms divins. Dans les Pyramides nous trouvons le signe-mot remplacé par sa lecture alphabétique.

T. 146 = W. 299 = M. 199 (220*c*)[2]

W. 256 (182*a*)

T. 266 (614*a*)[3]

4° L'orthographe pleine est tout aussi nécessaire quand il s'agit d'un signe-mot qui était accompagné habituellement de sa lecture.

T. 180 = [4] N. 652 (588*a*)

5° pour .

La suppression des figures humaines a entraîné dans l'orthographe de ce mot toute une série de modifications très intéressantes et tout à fait typiques.

A l'origine le mot est écrit par le groupe de l'homme et de la femme . Les deux signes réunis constituent un groupe-mot représentant la lecture *rmt*. Il faut se rappeler que *rmt* désigne non pas l'homme opposé à la femme, mais bien le genre homme (*homo*, *Mensch*) comprenant homme et femme. Une racine de sens collectif se trouve figurée par la réunion des deux éléments constitutifs de la collection[5].

[1]) Voir par exemple dans Gautier, Jéquier, *Fouilles de Licht* p. 25 fig. 20 (= Caire n° 23001). — [2]) Voir la variante de N. même passage. — Dans M. et N., cf. (182*a*) (614*a*), il y a mutilation du signe (qui a perdu son corps) et non suppression.

[3]) La lecture pleine est ici déterminée par le signe divin surmonté des deux plumes, insignes caractéristiques du dieu *ˁndti*.

[4]) L'original donne seulement la tête et les bras du personnage nageant.

[5]) Ce procédé est parfaitement dans la logique du système graphique égyptien primitif (écriture d'images), il est même le seul moyen possible pour représenter le concept d'homme. On en rapprochera l'emploi de trois signes différents pour représenter une collectivité comprenant non plus deux éléments, mais une multiplicité d'éléments distincts. Par exemple déterminé par trois oiseaux différents. Voir Lacau, Notes de grammaire, Rec. de trav. 35 p. 60. — Ce groupe d'abord image particulière du mot «homme» a servi plus tard à déterminer toutes les catégories d'êtres humains comprenant hommes et femmes : il a eu par suite une immense fortune. Dans les Pyramides il ne détermine encore que les mots suivants :

N. 142 (371*a*) N. 552 + 45 (1837*c*)

N. 986 (2096*c*) N. 1355 (1563*a*)

Il s'agit uniquement de collectifs désignant des divisions naturelles du genre homme et non pas encore des classes et des catégories artificielles. — Tous les exemples sont tirés de la pyr. de N. qui sur un grand nombre de points a adopté des innovations orthographiques.

doit donc se lire *rmṯ*[1].

Il en a été de ce groupe-mot comme de beaucoup de signes-mots : on l'a accompagné d'une partie des éléments de sa lecture, soit ici la première et la dernière lettre .

Nous sommes en présence du procédé ancien d'orthographe dont nous parlions tout à l'heure. A l'origine le signe-mot se suffit à lui-même, il représente à lui seul la racine[2]. C'est seulement pour éviter toute confusion qu'on peut lui adjoindre ensuite des signes alphabétiques représentant sa lecture phonétique[3]. Dès lors cette lecture n'avait pas du tout besoin d'être complète. Bien au contraire comme elle est une surcharge dans l'écriture, on n'ajoutait au signe-mot que les lettres les plus indispensables à la clarté, la première, ou la dernière, ou les deux premières, etc. etc.[4] De là vient l'extrême fréquence des orthographes incomplètes dans les textes archaïques[5]. en est une.

Mais si l'orthographe pleine n'était pas nécessaire, elle était cependant possible théoriquement ; pourquoi ne l'emploie-t-on pas ? C'est

[1]) L'emploi du groupe sans lecture pour représenter *rmṯ* n'est pas rare sous l'ancien empire par exemple: LD. II 81 (= Sethe, *Urk.* I 57, 15) — Mariette, *Mastabas* 342 (= Sethe, *Urk.* I 50, 16) — Caire 1566 (= Sethe, *Urk.* I 10, 6).

[2]) Dans les textes archaïques on n'écrit alphabétiquement que les mots qui ne sont pas représentables par un signe-mot. Inversement tout mot représentable par un signe propre n'a pas de lecture alphabétique, voir plus haut p. 4. — [3]) Sur les signes-mots anciens faisant fonction apparente de déterminatifs derrière leur lecture, voir Sethe, *ÄZ* 45, 42.

[4]) Voir Lacau, Notes de grammaire, Rec. de trav. 35 p. 59. Le nombre de ces lettres et leur place avant ou après le signe-mot donnent lieu à une série très variée de combinaisons, dont la plupart ont disparu à l'époque classique. — Rappelons seulement les suivantes:

1° première lettre seule écrite avant le signe-mot : (207*b*), (139*a*), (279*a*), (1661);

2° dernière lettre seule écrite derrière (Erman § 61) (115*a*), W. 454 (517*c*), W. 517 (409*a*), W. 453 (317*a*);

3° deux premières seules écrites devant (Erman § 62) (491*b*), (288*a*), (872*b*);

4° deux dernières seules écrites derrière (Erman § 61) , , , etc.:

5° première et dernière seules écrites devant (1156*b*), (1214*c*), (306*a*);

6° première devant et troisième derrière (952*d*), (267*a*), (270*b*), (401*b*), etc. etc.

[5]) A l'époque classique il ne reste plus qu'un petit nombre de survivances : , , et entre autres notre mot . Voir Erman, *Gramm.*[3] § 76.

sans aucun doute parce que le aurait donné entre et un groupement défectueux ; une lettre verticale entre deux lettres horizontales donne un mauvais équilibre[1]. D'autre part la première lettre placée seule devant comme dans aurait été confondue avec la préposition , et la dernière lettre placée seule derrière , comme dans , aurait pu se confondre avec le pronom de la deuxième personne du féminin. Le groupement était donc la combinaison graphique la plus commode et la plus claire. On comprend qu'elle ait triomphé. Elle a même eu un succès surprenant : elle s'est immobilisée pendant toute l'époque classique et elle constitue au milieu de l'orthographe habituelle une anomalie qui n'est qu'une simple survivance du passé. Son emploi était même si habituel aux scribes que nous avons ignoré pendant très longtemps la vraie transcription du mot *rmṯ*, le médial n'étant pour ainsi dire jamais écrit.

Étant donné cette orthographe qu'arriva-t-il quand on voulut supprimer les deux figures humaines qui ne pouvaient subsister dans les textes funéraires ? On fut naturellement obligé d'écrire le mot tout entier . En effet une orthographe incomplète comme n'a de sens que par le signe-mot qu'elle accompagne et précise : si celui-ci disparaît elle ne peut subsister seule et l'orthographe pleine devient nécessaire. Ainsi constitue en réalité une orthographe anormale et récente, nullement un archaïsme[2]. Quand une racine possède un signe-mot propre, jamais on ne supprime ce dernier sans nécessité. Ici la cause de la suppression est très simple : le danger que présentent les figures humaines pour le mort.

Dans la pyramide d'Ounas où la suppression des figures humaines est complète, est la seule forme connue[3]. Une seule fois par erreur nous avons , W. 378 (256*d*) : on a supprimé les deux figures sans penser à rajouter le indispensable à la clarté. était déjà équivoque et beaucoup moins clair que , parce qu'en l'absence du groupe-mot rien n'indique le rapport réel qui relie ces trois radicales. Mais est franchement absurde.

Dans Teti nous avons souvent comme dans Ounas[4]. Mais on a remédié à l'obscurité de cette graphie en adjoignant au substantif l'indice du

[1]) Cela a été très bien indiqué par Erman, *Gramm.*³ § 27. — [2]) Sethe a signalé l'absence étrange de déterminatif dans ce mot *ÄZ.* 45. 42 note 2. On en voit ici la raison. — [3]) Voici tous les exemples : W. 406 (273*a*), 509 (400*a*), 568 (459*a*), 570 (462*a*), 572 (463*d*), 582 (474*b*).

[4]) Voici les exemples de dans Teti. T. 86 (559*c*), 184 (256*d*), 203 (604*c*), 204 (604*f*).

pluriel ooo et l'on a ainsi [1]. Cette marque du pluriel a l'avantage d'assurer la coupure du mot et de reconstituer dans une certaine mesure son unité. C'est en réalité un déterminatif substitué au groupe-mot [2].

Ce déterminatif du pluriel ooo n'accompagne pas seulement l'orthographe pleine , mais aussi l'orthographe incomplète . Et cela est très compréhensible. Comme les trois points ooo remplaçent le groupe-mot , l'orthographe incomplète peut être conservée sans inconvénient. L'individualité du groupe est assurée par la présence de ooo. Bien entendu on ne pouvait songer à substituer matériellement deux points oo aux deux signes humains . On aurait obtenu ainsi un faux duel tout à fait illogique qui aurait prêté à confusion. Pour respecter le sens il fallait une *transposition* de signes.

On a ainsi les deux orthographes :

ooo P. 85 deux fois (809*b*)[3]
et \\\ P. 164 (890*a*), 439 (1223*b*), etc.[4]

Les trois traits \\\ jouent le même rôle que les trois points ooo[5].

Dans M. et dans N. on est revenu à l'ancienne orthographe normale en mutilant simplement les deux figures humaines au lieu de les supprimer : ce fut un retour à la clarté[6].

M. 647 (1147*c*), etc.
N. 751 (459*a*), etc.

C'est la forme courante dans les deux dernières pyramides ; les exemples sont très nombreux[7].

Enfin il est arrivé au scribe de réunir les deux procédés d'orthographes : l'orthographe alphabétique pleine et le groupe-mot mutilé et l'on a eu :

---

[1]) Voici les exemples de dans Teti. T. 322 (400*a*), 291 deux fois (659*c*, *d*), 358 deux fois (728*b*, *c*). Enfin notons qu'on rencontre une fois cette forme dans Pepi = P. 274 (1101*a*).

[2]) La marque du pluriel ooo n'est pas autre chose que la substitution du signe o au signe-mot trois fois répété. Voir Lacau, Rec. de trav. 35 p. 73. Dans les Pyramides c'est un procédé relativement récent qui constitue une innovation. On remarquera que dans Teti ce signe général du pluriel ooo est beaucoup plus fréquent que dans les autres pyramides. Dans le mot il a vraiment sa raison d'être puisqu'il tient la place d'un groupe-mot précis.

[3]) Ne se rencontre que dans Pepi. Deux autres exemples dans cette pyramide, P. 347 (1147*c*), 364 (1160*a*).

[4]) Ne se rencontre que dans Pepi. Onze autres exemples de \\\ dans cette pyramide.

[5]) Cette marque du pluriel par \\\ est propre à toute une partie de Pepi, comme on le verra plus loin. Cf. Lacau, Rec. de trav. 35, 73.

[6]) Nous examinerons plus loin ce procédé de la mutilation des signes qui a joué un rôle prépondérant dans M. et dans N. — [7]) J'en compte 22 dans N. et 6 dans M.

M. 675 (1423*b*), 761 (1450*c*)
M. 749 (1438*c*), 750 (1439*c*)
P. 725 (1439*c*)

Les exemples sont assez rares[1] pour que nous puissions considérer cette forme exceptionnelle comme une simple distraction du scribe. Il avait devant les yeux un exemplaire présentant l'orthographe due à la suppression de . Il a voulu revenir à la forme ancienne qui est de règle dans M. et il a rétabli le groupe-mot , mais en oubliant de modifier la nouvelle orthographe qui devenait inutile.

On voit, quelle série d'orthographes curieuses a créé dans ce mot la crainte des figures humaines.

Il en est de , comme des mots , , . Nous avons affaire à des rajeunissements de l'orthographe traditionnelle, le signe-mot ayant toujours précédé sa lecture.

6° = *ḥwį* pour .

La suppression du signe-mot au lieu d'entraîner l'orthographe pleine comme dans [2] ne laisse qu'une seule radicale écrite le .

On se rend très bien compte de la façon dont on a obtenu cette graphie tout à fait étrange et obscure.

Le signe représentait la racine *ḥwį*. C'est l'image même de l'action exprimée servant de *signe-mot* à cette action[3]. Pour préciser la valeur de ce signe on le fait procéder de la première lettre de sa lecture et l'on a [4]. Ce groupe constitue l'orthographe la plus fréquente.

Dès lors, quand on a voulu supprimer la figure humaine, il n'est plus resté que seul. C'est sous cette forme bizarre que le mot se présente souvent dans W. et T.

---

[1]) Quatre fois dans M., une fois dans P. — [2]) Cela tient sans aucun doute à ce que nous avons affaire aux deux sonnantes *w* et *į* qui ont dû aboutir ici à une valeur *vocalique* simple que l'on ne représente pas. Cf. Erman, *Gramm.*[3] § 78.

[3]) Quelle que soit d'ailleurs l'action représentée. Cf. Gardiner, *ÄZ.* 44, 126. Je crois qu'il faut distinguer en réalité deux signes différents à l'origine : « l'homme armé du bâton » qui est devenu le déterminatif général des actions violentes, et « l'homme arrachant le lin » (c'est ainsi que M. Maspero interprétait le signe dans ses cours). Il s'agirait de l'image précise et technique d'un des moments de l'arrachage. Il faut se reporter aux scènes, dans lesquelles le mot est employé en parallélisme avec et examiner la forme exacte du signe : voir *Deir el Gebrawi* I pl. VI, *Scheik-Saïd* pl. XVI. Ensuite il y aurait eu confusion entre les deux signes.

[4]) Le procédé est fréquent dans l'orthographe archaïque comme nous l'avons vu plus haut.

T. 16 (523 c); 173 (578 c), 179 (587 b)

[1] W. 376 (255 c), 551 (440 d)

W. 602 (492 c. d)

Ces orthographes n'étaient pas claires. Nous verrons plus loin comment les scribes ont cherché à remédier à cet inconvénient en remplaçant par | ce qui donne | ou en mutilant le signe-homme qui se trouve réduit au poing tenant le bâton ou même au bâton seul ou [2].

3° La suppression totale de la figure humaine dans des signes complexes crée des signes nouveaux.

Certains signes sont composés d'un homme et d'un objet dont il se sert , , , etc. La suppression de l'homme aura pour résultat de laisser l'objet tout seul et nous assisterons à la création de signes nouveaux, lesquels pourront avoir ensuite une fortune diverse.

1° remplaçant . Le signe complexe , c'est-à-dire «l'homme recevant de l'eau sur les mains», est à l'origine une image descriptive, une périphrase graphique, pour exprimer «la purification par lavage», concept rendu par la racine *wʿb*. Son emploi est d'une fréquence extrême.

Quand on se sert de ce signe-mot dans un texte funéraire et qu'on veut supprimer la figure humaine qu'arrive-t-il?

On peut supprimer le signe complexe tout entier en ne conservant que sa lecture alphabétique : c'est ce qui est arrivé sans doute[3] dans les passages suivants :

W. 209 (137 a), 221. 222 (151 b. c).

Mais nous avons vu que la suppression totale d'un signe-mot est une extrémité facheuse à laquelle on n'aime pas avoir recours, parce qu'elle cause des confusions. Il est donc plus simple de supprimer l'homme en conservant seulement le vase à côté de sa lecture : . C'est ce parti qu'on a adopté d'une façon presque complète dans les pyramides.

Dans un passage de Pepi nous avons deux exemples d'un procédé tout aussi logique mais un peu plus compliqué. On a conservé la figure humaine en la mutilant :

[1]) Forme avec prosthétique.

[2]) Voir Gardiner, *ÄZ.* 44, 126 note 1.

[3]) Il se peut aussi que l'on ait affaire simplement ici à un signe sauté : les exemples sont peu nombreux et ne permettent pas d'être affirmatifs.

[hieroglyphes] P. 733 (526 *c*) et [hieroglyphes] P. 737 (530 *a*).

La présence du vase seul ne prêtant à aucune ambiguité, son emploi était la solution la plus simple, et puisqu'on évitait ainsi de dessiner une partie d'une figure inutile on comprend que ce procédé ait prévalu entièrement dans les *textes funéraires*.

On sait assez que [hiéroglyphe] a passé plus tard dans l'écriture ordinaire[1] où il devient fréquent et même normal. Dans les textes monumentaux de l'Ancien Empire il n'existe pas encore, du moins à ma connaissance[2] et nous avons toujours [hiéroglyphe] (et ses variantes) pour écrire la racine *wꜥb*. Il y a eu suppression d'une figure humaine pour cause religieuse dans les textes religieux, puis adoption du signe nouveau, à cause de sa simplicité, dans l'écriture ordinaire.

En résumé des trois solutions possibles :

[hiéroglyphes]

[hiéroglyphes][3]

[hiéroglyphes]

la seconde était la plus simple et la plus claire, elle a prévalu. Mais bien entendu il n'y a jamais eu disparition du signe complexe lui-même qui se rencontre à toutes les époques[4].

2° [hiéroglyphe] pour [hiéroglyphe].

Ce signe complexe est le signe-mot de la racine *sꜣṯ*. C'est l'image abrégée d'une scène rituelle[5]: celle dans laquelle on purifie (? = *sꜣṯ*) une pierre appelée de la même racine *sꜣṯ* (Una l. 39)[6].

Une seule fois, nous l'avons vu, ce signe complexe est conservé tout entier dans Pepi II (1840). C'est un oubli du scribe. Partout ailleurs on a :

[1]) Bien entendu l'historique de cet emploi reste à faire, il faudra dater et suivre par localité le développement du procédé.

[2]) Les éléments d'une statistique me manquent et le dictionnaire de Berlin peut seul nous la donner. — Les exemples de [hiéroglyphe] sont innombrables. Je ne connais pas d'exception pour l'Ancien Empire.

[3]) Noter les variantes comme [hiéroglyphes] ou [hiéroglyphes] W. 221 (151 *a*). Elles montrent bien qu'il s'agit toujours d'un vrai signe-mot entouré de sa lecture, et non d'un déterminatif.

[4]) Il faudra voir en hiératique ce que le signe est devenu.

[5]) C'est la scène placée au début du repas. On trouvera des tableaux représentant cette scène dans von Bissing, *Gemnikai* II pl. 30 et M. A. Murray, *Mastabas* pl. 23. Un homme verse de l'eau par dessus la tête d'un autre homme agenouillé qui semble frotter des deux mains une pierre plate placée devant lui.

[6]) [hiéroglyphes]. Una l. 39 (cf. l. 40) = Sethe, *Urk.* I 107, 2. 5.

a) suppression complète de l'homme[1]

W. 1*a* = N. 350*a* (16*d*)

P. 204 + 3 (1011*a*)

b) réduction de l'homme à la tête et aux bras

N. 847 (1011*a*)

N. 763 (1981*a*)

3° (nombreuses variantes de formes) au lieu de = *sḏr*.

L'idée de «dormir» ou de «passer la nuit»[2] est représentée par l'image d'un homme couché sur un lit[3]. Le signe est très fréquent. Sous l'Ancien Empire, dans les inscriptions non funéraires, l'homme ne manque jamais :

tombeau de 1. 10. 19, VI[e] dynastie

ib. 1. 20 (= Sethe, *Urk.* I 129, 6 et 130 1. 10. 12)

[4] tombeau de , V[e] dynastie ; *LD.* II 43 *d. c* (= Sethe, *Urk.* I 46 1. 14).

Au contraire dans les Pyramides l'homme n'est jamais dessiné sur le lit. Ici encore il y a eu suppression :

a) quelquefois il y a suppression totale du signe complexe tout entier, comme dans pour ,

exemple : W. 451 (311 *c*), W. 187 (126 *b*):

b) ou bien il y a remplacement de par = œil fermé, P. 271 (1099 *b*)[5];

c) mais habituellement le signe est réduit à .

4° pour = *šps*. Nous sommes en présence de la même série de faits. Une seule fois dans les pyramides le signe subsiste intact, et c'est par erreur comme nous l'avons vu plus haut[6], T. 320 (395 *a*).

---

[1]) Dans la liste d'offrandes sur les sarcophages du Moyen Empire on a constamment la forme , Caire n° 28001. 28002. 28003, etc.

[2]) Voir sur cette acception Schäfer, *ÄZ.* 31, 51. — [3]) On pourrait admettre aussi que le lit porte un nom tiré de la racine *sḏr* et que la valeur du signe a été tiré de ce nom. Mais la présence de l'homme ne s'explique pas dans cette hypothèse. Nous ne connaissons pas d'ailleurs d'espèce de lit portant pareil nom. — [4]) Sethe fait remarquer que le personnage semble couché sur le ventre.

[5]) L'œil fermé est le signe-mot normal de la racine dormir:

W. 447 = T. 256 (308 *c*)

P. 689 (1500 *c*).

[6]) P. 3.

Dans tout l'Ancien Empire, en dehors des textes funéraires, nous trouvons toujours le signe [hiéroglyphe] accompagné souvent d'une de ses radicales [hiéroglyphe]. La lecture complète *šps* a été longtemps ignorée, précisément à cause de cette constance dans l'emploi traditionnel du signe-mot.

Dans les Pyramides au contraire

a) ou bien le signe est tout entier supprimé, et nous avons à la place la lecture complète. Par exemple [hiéroglyphes] W. 392 (264*a*).

b) ou bien l'homme disparaît et il reste seulement le siège [hiéroglyphe][1] qui sert de déterminatif à la lecture complète du mot.

[hiéroglyphes] N. 817 (2023*a*)

[hiéroglyphes] M. 662 = N. 1277 (1482*c*)

[hiéroglyphes] M. 272. 273 = N. 889 (deux fois) (931*c*. *d*)

Le siège n'a été rétabli que dans M. et N. et il a été rétabli dans un texte qui avait adopté l'orthographe pleine, de là le cumul des deux formes[2].

Ce signe abrégé [hiéroglyphe] n'a pas survécu dans les hiéroglyphes comme l'a fait le signe [hiéroglyphe] et cela n'est pas surprenant car le fauteuil employé seul prêtait à confusion avec d'autres meubles. Au contraire en hiératique ce signe nouveau a joué un grand rôle. Nous nous rappellerons que dans l'écriture hiératique, nous avons deux signes différents qui correspondent à [hiéroglyphe], Möller, *Paläographie* I n°s 26[3]. L'un d'eux est très clairement l'équivalent du fauteuil seul. L'autre représenterait le signe complet [hiéroglyphe]. Il faudra examiner si les exemples de la première forme ne sont pas tirés de textes funéraires. C'est dans ces textes en tous cas qu'elle a pris naissance. On remarquera l'emploi de ce signe hiératique représentant le fauteuil sans personnage, dans les textes funéraires en hiéroglyphes cursifs du Moyen Empire. Il remplace couramment [hiéroglyphe] ou [hiéroglyphe] comme déterminatif du nom du mort ou comme pronom de la première personne[4]. (Voir Lacau, Textes religieux ch. XXIII, XXIV, etc.). L'origine du signe est d'ailleurs oubliée à cette époque, car on l'emploie dans des textes qui ne suppriment plus ou qui ont rétabli les autres figures humaines : par exemple ch. LXXXVI A.

---

[1]) Ici encore rien ne nous autorise à croire à l'existence d'un nom *šps* désignant une espèce de fauteuil, bien que la chose soit possible théoriquement.

[2]) [hiéroglyphe] est toujours accompagné de sa lecture [hiéroglyphes], au contraire [hiéroglyphe] est le plus souvent employé sans lecture.

[3]) La distinction disparaît plus tard, Möller, *Paläographie* II n° 26.

[4]) Dans mon édition de ces textes j'ai eu le tort de ne pas indiquer la forme exacte du signe. Je l'ai transcrit [hiéroglyphe] ou même parfois [hiéroglyphe] ce qui est une erreur. La distinction est importante pour l'histoire de l'écriture.

A côté de ces signes complexes d'un usage fréquent qui faisaient partie du système graphique avec une valeur phonétique courante, il en existe d'autres d'un emploi plus rare. Ce sont les signes représentant, à l'aide d'une petite scène, différentes actions techniques de l'homme. Ici encore la suppression de la figure humaine a complètement modifié l'aspect primitif du signe au détriment de la clarté.

1° « le vase sur un tour » au lieu de « l'homme en train de tourner un vase » qui est le signe-mot réél de la racine *qd* « façonner au tour » :

sic T. 17 (524*a*) et P. 407 (1196*b*)

Dans les pyramides de P., M. et N. on a simplement abrégé l'homme au lieu de le supprimer, ce qui est plus clair :

[1] P. 397 = M. 566 = N. 1173 (1184*a*)
P. 397 = M. 567 (1185*a*)
P. 833 + 1 (1597*c*)

Le signe complet n'a jamais disparu de l'usage, on le retrouve à toutes les époques et même très tardivement à Esneh par exemple[2].

2° au lieu de « l'homme en train de moissonner à la faucille », signe-mot de la racine *ꜣsḫ*.

M. 824 (1748*b*), N. 129 (657*a*), 739 (1950*c*), 949 (874*a*)

Le plus souvent l'homme n'a pas été supprimé, mais mutilé plus ou moins gravement :

Sans tête T. 289 (657*a*).

avec tête M. 66 (657*a*), 399 (874*a*).

3° au lieu de [3] signe-mot de la racine « écoper un bâteau ».

a) Suppression de l'homme et de l'objet : T. 222 (335*c*) ;

b) suppression de l'homme seul : W. 470 (335*c*) ;

c) mutilation plus ou moins complète de l'homme M. 294 = P. 184 = N. 897 (950*a*)[4].

La suppression des personnages aboutit ici à la création de types tout à fait artificiels. Ces formes accidentelles n'ont rien à voir avec le développement normal du système graphique, elles n'ont pas survécu en dehors de l'usage retreint auquel elles étaient destinées[5].

---

[1]) Je ne reproduis pas toutes les variantes. — [2]) Dans l'Hymne à Khnum, Daressy, Rec. de trav. 27 p. 83. — [3]) Je ne connais pas d'exemple du signe complet en hiéroglyphe. — [4]) Je ne reproduis pas ici les variantes de P. et de N.

[5]) Bien entendu il ne faut pas confondre avec ces suppressions accidentelles, l'élimination progressive (mais jamais absolue) de tous les signes très précis, mais trop compliqués. Cette élimination constitue au contraire une tendance générale de l'écriture : tous les signes techniques trop difficiles à dessiner ont été remplacés peu à peu par des déterminatifs généraux plus simples.

II. Remplacement.

La suppression pure et simple du signe-mot était pour les scribes le procédé le plus radical et le plus simple; ce n'était pas du tout le plus clair comme résultat. Le signe-mot nous l'avons vu est un élément capital dans le système hiéroglyphique : seul il assure la clarté en permettant la coupure des mots. Sa disparition n'allait donc pas sans inconvénient. Aussi on eut recours à un autre procédé : on supprima le signe-mot, mais en le remplaçant par autre chose. Nous examinerons les différents remplacements employés par les scribes des Pyramides.

A. Remplacement par les signes neutres ○, \, I.

On sait que dans l'hiératique du Moyen Empire les déterminatifs compliqués et d'un dessin difficile sont remplacés par un trait oblique \ [1]. Ce trait est un indice purement conventionnel qui n'a pas de lecture propre, mais qui sert uniquement à marquer la place d'un signe supprimé[2]. Dans les Pyramides nous rencontrons une série de remplacements analogues qui sont réalisés à l'aide des trois signes neutres ○, \, I. La cause seule du remplacement diffère : il s'agit de signes dangereux, non de signes difficiles à dessiner.

L'histoire des trois signes ○, \, I demeure forcément très incomplète faute de textes assez anciens. Dès l'époque des pyramides nous n'avons plus affaire qu'à des survivances peu claires. Voici cependant quelques indications théoriques qui demanderont vérification.

A l'origine tout hiéroglyphe que l'on veut supprimer pour une raison ou pour une autre peut être remplacé par ○ ou par \ [3]. Je ne vois pour le moment aucune différence entre ces deux signes[4]. Seul le trait \ a survécu dans cet emploi en hiératique, le rond ○ a disparu. Quant au trait I il a eu d'abord une signification précise toute différente comme l'a montré M. Sethe[5]. Il accompagne tout hiéroglyphe qui est employé comme signe-mot et non comme signe-lettre. C'est un indice qui montre qu'un signe doit être lu avec sa valeur propre et non avec sa valeur phonétique.

[1]) Möller, *Paläographie* I et II n° 559. — Erman, *Gramm.*[3] § 52.

[2]) Le procédé doit être très ancien. car l'écriture a dû connaître de bonne heure la nécessité des suppressions. Dans une écriture cursive comme l'hiératique, tous les signes très spéciaux et par suite très rares ne deviennent jamais réellement cursifs et forment contraste avec le reste de l'écriture. Pour les signes très complexes il en est de même : ils restent toujours de simples hiéroglyphes mal dessinés qui font tache au milieu de l'ensemble. Et il faut pour les dessiner, même assez mal, un temps relativement considérable ce qui est en contradiction avec le but même de l'hiératique. L'élimination de pareils signes isolés s'imposaient donc dans la pratique. Ils étaient assez nombreux.

[3]) Le procédé est-il né en hiératique? Nous ne savons. Voir la note précédente.

[4]) S'agit-il d'une question de date? ○ serait-il plus ancien que \?

[5]) Sethe, *ÄZ.* 45, p. 44—56.

représente « l'œil » *ịrt*

représente le son *ịr*.

Nous verrons plus loin que l'emploi de | comme remplaçant de signe pourrait bien être secondaire. La suppression du signe-mot qu'il accompagnait donne l'illusion qu'il le remplace. Mais il n'a dû remplacer à l'origine que les hiéroglyphes employés comme signe-mot.

Les trois déterminatifs du pluriel ○○○, \\\, ||| dérivent directement de nos trois indices de remplacement ○, \, | et peuvent en éclairer l'origine. Et les trois déterminatifs du duel ○○, \\, || complètent le parallélisme. Le duel et le pluriel pouvaient être marqués en repétant deux et trois fois le déterminatif ou le signe-mot : c'est le procédé courant. Quand il y avait lieu de supprimer ces déterminatifs pour une raison ou pour une autre on leur substituait deux ou trois signes neutres[1].

En laissant de côté pour le moment ces questions d'origine nous examinerons simplement quel usage on a fait de ○, \, | dans les Pyramides pour remplacer les figures humaines.

1° Remplacement par ○.

Les exemples sont peu nombreux dans les pyramides. Il semble qu'il s'agisse d'une forme ancienne en train de disparaître. Le ○ échange avec le trait \ sans qu'on en voit la raison[2]. Il remplace une figure humaine[3] dans :

[1]) Je ne puis qu'indiquer ici cette hypothèse. La démonstration reposerait sur une statistique des formes dans les textes les plus anciens qui n'a pas sa place ici. Dès l'époque des Pyramides ○○○ et \\\ sont déjà des signes généraux du pluriel. Ils peuvent non seulement remplacer les déterminatifs, mais encore les accompagner. — Il faut remarquer cependant que dans un très grand nombre de cas la substitution paraît bien visible. Dans les mots [hiér.] ○○○ et [hiér.] ○○○ entre autres, on voit clairement qu'on a répété trois fois le signe ○ déjà adopté pour le singulier : [hiér.] ○ et [hiér.] ○. — Remarquer aussi que ||| est excessivement rare dans les Pyramides et que dans deux exemples clairs il accompagne précisement un signe-mot [hiér.] | | | W. 623 (508*a*) et [hiér.] ||| W. 503 (396*b*). — Ainsi [hiér.] T. 247 (292*d*) a dû aboutir à [hiér.] | | | et [hiér.] W. 451 (311*c*) à [hiér.] ||. — Voir sur ce point Lacau, Notes de grammaire, Rec. de trav. 35, p. 73.

[2]) Il faut éviter avec grand soin de confondre le rond ○ simple indice de remplacement et les différents ronds servant de signe-mot réel. Ces derniers sont des objets de forme ronde souvent indéterminables, mais distincts à l'origine : ils portent chacun un nom spécial et leur image sert à écrire ce nom : [hiér.] (373*a*) [hiér.] (116*b*), [hiér.] 309*d*, [hiér.] 405*a*, etc.

[3]) Voici des exemples pour lesquels je ne puis dire quel est le signe remplacé. [hiér.] ○ W. 615 (505*b*). [hiér.] ○ M. 407 (748*c*). [hiér.] ○ N. 915 (386*a*), N. 915 deux fois (386*b*), cf. [hiér.] \ P. 192 (386*a*).

P. 488 (363 *a*) cf. \ P. 172 (357 *a*), où il remplace la femme ;

P. 727 = \ P. 650 (1440 *e*), où il remplace le signe de la déesse.

Mais le signe ○ est resté d'un usage courant dans deux mots importants et ○. Son emploi demande quelques observations.

Toutes les figures humaines sans exception sont suspectes, car toutes peuvent agir sur le mort. Mais certaines d'entre elles devaient forcément être considérées comme plus particulièrement dangereuses. Ce sont celles qui représentent une action nuisible en elle même ou une idée de mauvais augure. Par exemple les images et , figurant les concepts de « mort » ou d'« ennemi », sont doublement à craindre : elles sont vivantes et elles sont funestes. Aussi les précautions prises ont-elles été plus radicales.

Dans les Pyramides le signe-mot , représentant l'idée de « mort », est supprimé et l'on a les deux orthographes suivantes :

1° lecture alphabétique de la racine = *mwt*

[1] P. 62 = M. 84 (779 *c*), etc.

T. 310 (676 *b*), 234 (350 *b*)

2° remplacement du signe par ○[2]

N. 793 (604 *f*), 915 (386 *a*), 98 (775 *c*), 91 (779 *c*), etc., etc.

Trois fois seulement dans Pepi[3] nous rencontrons la mutilation du signe qui a été réduit à la tête seule[4] :

P. 760 (1453 *a*)

P. 762 (1453 *f*)

[5] P. 725 (1439 *c*)

Mais jamais dans M. et dans N., qui emploient toutes les autres figures humaines en les mutilant, nous ne trouverons le signe funeste rétabli.

[1]) On peut admettre que la disparition de est d'ordre phonétique. Et dans ce cas on a partout l'orthographe pleine en l'absence du signe-mot, cf. Erman, *Gramm.*[3] § 262.

[2]) Et aussi par \ comme nous le verrons plus loin p. 21.

[3]) On ajoutera P. 544 (1288 *c*) : le signe, peu net, doit être une déformation de notre signe abrégé.

[4]) C'est exactement ce qui s'est passé pour le signe dans la même pyramide comme nous le verrons plus loin.

[5]) Cette disposition graphique montrerait, s'il en était besoin, que « l'homme perdant le sang par une blessure mortelle » est un signe-mot, non un déterminatif.

Il en est de même pour dans le mot . Nous avons:

1° ou bien lecture complète:

T. 173 (578b), P. 59 (635c), etc., etc.

T. 267 (614c)

2° ou bien remplacement par ○[1]:

M. 154 (578b), 423 (614c), 37 (626d), etc.

N. 108 (578b), 67 (626d)

Le signe n'est rétabli nulle part, même dans Pepi, à cause de son caractère particulièrement dangereux[2].

2° Remplacement par \\.

Ce signe \\ ne se rencontre que dans la pyramide de Pepi. Je ne vois pas de différence avec ○. Il remplace les figures humaines[3]. Par exemple:

dans \\ P. 470 (1252a) = M. ib.

\\ P. 661 (1462c) = P. M. ib.

dans \\ P. 163 (884b) = M. ib.

dans P. 642 (1425c) = M. ib.

dans \\ P. 161 (608c), cf. N. 968 (466a)

dans \\ P. 401 (1189a) = M. ib.

dans \\ P. 204/5 (1017a) = M. et N. ib.

[1]) Et aussi par \\, voir plus loin p. 21.

[2]) Nous avons affaire à la même préoccupation pour le signe = *ḥwi* « frapper ». L'idée est funeste par elle même. Voici comment le signe a été traité: suppression = (voir p. 11), remplacement = (voir p. 22), mutilation = ou . La mutilation, on le voit, est poussée à l'extrême. La forme est de beaucoup la plus fréquente dans P., M. et N. qui pourtant rétablissent les signes mutilés. Deux fois dans T. nous avons T. 281 (643b), 289 (657a). C'est en réalité la substitution du déterminatif général que nous verrons plus loin p. 29. Une seule fois dans M. 66 (657a) on a le même déterminatif général avec la tête . Enfin dans M. 185 (866b) il y a substitution erronée d'un signe à un autre.

[3]) J'ai fait le relevé de tous les exemples. Pour quelques mots de sens peu clair on peut hésiter. Mais d'une façon générale on peut dire que le signe n'est employé que pour remplacer les figures humaines supprimées. Cela tient sans aucun doute à ce que la suppression dans cette pyramide porte uniquement sur cette catégorie de signes. Il est vraisemblable que le trait \\ a dû servir originellement à remplacer n'importe quel autre signe. Voir plus haut p. 17. Cette question d'origine n'importe pas d'ailleurs pour la constatation qui nous intéresse en ce moment.

( ) dans \ P. 410 (1199*c*), cf. P. 824 (698*d*)

( ) dans \ P. 190 (969*a*), cf. P. 760 (1453*a*)

dans \ P. 36 deux fois (649*b*, 650*a*) voir plus haut

( ) derrière les noms de divinités, très fréquent :

\ P. 422 (1210*a*)

\ P. 455 (1238*a*)

\ P. 466 (1248*d*), etc., etc.

Le trait \ remplace ici et non . Le déterminatif des noms de divinités n'avait aucune raison de disparaître. Le signe au contraire, étant une figure humaine, devait être éliminé. La rédaction qu'avait sous les yeux le scribe de Pepi contenait donc comme déterminatif et non pas . Nous en avons d'ailleurs la preuve : dans une partie de Pepi on a mutilé le signe au lieu de le remplacer par \ ou par [1] et l'on a la forme [2]. Par exemple :

P. 807 (566*b*) ; le double de N. donne

P. 807 (566*b*) ; idem

P. 807 (566*b*) ; idem

[ ] P. 716 (1435*a*) ; N. donne

P. 727 (1441*a*)

Nous avons exactement la même mutilation dans les quelques exemples du signe = *mwt* « mourir » que nous avons cités plus haut et qui se rencontrent dans la même pyramide.

---

[1]) L'historique des deux signes et est à faire — semble antérieur à . — Dans les Pyramides ne peut subsister parce que c'est une figure humaine. Quant à , comme tous les autres déterminatifs s'appliquant à une classe générale, il est visiblement une innovation. Il semble avoir manqué dans la rédaction primitive. Sa fréquence est beaucoup plus grande dans M. et dans N. qui sur tant de points sont moins archaïques que les autres pyramides. s'applique aux déesses comme aux dieux. Est-ce l'usage ancien ou bien s'agit-il seulement du remplacement de figure humaine par .

[2]) Pour ce procédé de la mutilation voir plus loin p. 26. Le corps tout entier disparaît comme dans qui devient , mais le personnage n'ayant pas de bras il ne reste que la tête munie de la barbe, seul élément caractéristique.

3° Remplacement par |.

Enfin le trait vertical | sert fréquemment dans les pyramides à remplacer une figure humaine. Peut-on préciser les conditions de son emploi avec cette valeur ?

Quand on a une fois remarqué le rôle considérable qu'a joué dans les Pyramides le remplacement systématique des figures humaines, on voit aussitôt que le trait | doit être considéré comme servant à ce remplacement dans la plupart des cas qui semblaient peu clairs. Très souvent, comme l'a montré Sethe[1], on a affaire visiblement à une simple variante erronée du signe \ que nous venons d'étudier. Mais Sethe a fait voir également d'une façon précise le rôle primitif du signe | dans les textes archaïques[2]. Il sert à accompagner tout hiéroglyphe dont on veut indiquer qu'il est employé comme *signe-mot*, et non comme *signe-lettre*.

Dès lors une hypothèse vient à l'esprit. Quand le trait | semble remplacer une figure humaine n'avons-nous pas affaire tout simplement au trait ordinaire accompagnant le signe-mot employé dans son sens propre. Ce signe-mot étant supprimé, le trait | occuperait sa place. Il en pourrait être ainsi dans les exemples suivants :

| W. 180 (122*b*)[3] pour [4] — est le signe-mot de l'exclamation.

| W. 178 (121*b*)[5] pour — est le signe-mot de *ḥwi*[6].

| W. 498 (393*b*) pour W. 461 (325*a*) — est le signe-mot de *ꜣkr* ; on l'a supprimé parce que c'est un être humain[7].

| T. 227 (313*a*), P. 181 (937*e*) pour P. 171 (352*a*) — C'est le signe-mot .

| P. 223 (1067*a*) pour — Signe-mot de *ḥmsi*[8]

[1]) Sethe, *ÄZ.* 45, 51. — [2]) Sethe, *ÄZ.* 45, 44—56. Voir plus haut p. 17.

[3]) Les exemples sont très nombreux dans W., T. et dans une partie de P. — W. 174 (120*a*), 340 (248*b*), 419 (280*a*), 420 (282*a*), etc., etc. — T. 87 (560*a*), 94 (564*b*), 98 (567*a*), 334 (700*a*. 701*a*), etc., etc. — P. 396 (1183), 400 (1188*a*), 405 (1193*a*), etc., etc. — Dans P., M. et N. on a la mutilation de = .

[4]) Ptaḥḥetep I pl. III. Ne pas confondre avec l'homme mettant la main à la bouche.

[5]) Voir encore | W. 537/38 (425*c* deux fois).

[6]) On remarquera l'importance particulière du trait dans les mots | et |, car ces deux racines étaient réduites à une seule lettre que l'on avait peine à séparer des suivantes.

[7]) Le second exemple a subsisté par oubli dans W. Voir plus loin le remplacement par ═ p. 25. Le signe est coupé en deux dans M. 235 (555*a*), donc il est bien considéré comme nuisible. Le signe est à tête humaine, non à tête de lion comme on le dit souvent.

[8]) Voir plus loin p. 32.

| W. 443 (304 *a*) W. 445 (306 *c*) pour signe-mot. T. 245 (289 *c*)[1]

Quoiqu'il en soit de cette hypothèse sur l'origine de |[2], ce qui importe c'est que dans tous les exemples cités ici le signe | doit être considéré comme remplaçant une figure humaine. Bien entendu le signe a pu servir de bonne heure à remplacer toutes les figures humaines indistinctement, qu'elles fussent ou non employées avec leur valeur de signe-mot. C'est ce qui a lieu dans les mots suivants :

| T. 334 (700 *a*) pour — Peut-être par analogie avec |.

| P. 175 (922 *c*) pour — est à lire, mais il n'est pas employé ici comme signe-mot.

| P. 172 (910 *d*)

| M. 609 (1212 *f*)

| W. 196 (131 *c*)

| W. 473 (339 *b*)

| W. 617 (505 *c*)[3]

Dans ces quatre derniers exemples nous avons affaire à l'orthographe suivante : la finale du pluriel est écrite phonétiquement par le signe *tiw* et le mot, tout en étant au pluriel, est accompagné d'un seul déterminatif, comme cela a lieu par exemple dans le mot :

[4] (Erman, Chrestomathie p. 152).

Il est possible que pour certains de ces mots le trait | remplace réellement comme plus haut un véritable signe-mot représentant par une image propre l'action exprimée par la racine[5].

---

[1]) Voir plus loin p. 28. — [2]) Nous avons peu de textes archaïques et je n'ai pas d'ailleurs fait un relevé complet de tous les cas. Je ne puis donc donner cette idée que comme une hypothèse à vérifier.

[3]) Pour le mot | je n'ai aucune explication, mais il me semble en tout cas que l'existence d'une orthographe « syllabique » dans les Pyramides au sens où l'entend Sethe repose maintenant sur un bien petit nombre d'exemples : *ÄZ.* 45, 44.

[4]) Avec deux déterminatifs dont l'un (déterminatif de son) est écrit trois fois et l'autre (signe-mot) une seule fois.

[5]) Dans | W. 438 = T. 250 (299 *b*) nous avons sans doute le remplacement du signe-mot par | . Dans | T. 306 (511 *d*), cf. | T. 238 (278 *b*) le trait remplace le signe-mot W. 417 (278 *b*) ou bien le déterminatif de la déesse.

Que les deux signes \ et | aient eu ou non un emploi distinct à l'origine, nous noterons seulement que | sert dans les Pyramides de substitut à des signes supprimés et que si on le rencontre assez fréquemment cela tient à la nécessité ou l'on était de faire disparaître beaucoup de signes considérés comme dangereux.

B. Remplacement par un signe homophone.

Au lieu d'employer un des signes ○, \ ou |, on remplace la figure humaine à supprimer par un autre hiéroglyphe de même valeur phonétique.

1° T. 185 (594*b*) au lieu de

Cette orthographe est particulière à la pyramide de Teti[1] : dans W. on a et dans P., M., N. [2]. Le signe représente la victime couchée par terre, les pattes liées sous le ventre. Son nom est mot qui dérive d'ailleurs de la racine tomber par terre. Cette image n'est ici qu'un déterminatif de *son* substitué au vrai signe-mot qui représente à la fois *le son* et *le sens*.

2° W. 568 = N. 571 (459*a*)

Je ne connais pas cette valeur pour le signe , mais la présence de ce déterminatif doit s'expliquer par le désir d'éviter la figure humaine seule normale (dont la forme complète m'est d'ailleurs inconnue).

3° P. 82 = N. 25 M. 112 (806*b*)

Je ne connais pas cette valeur de . Est-ce un déterminatif approché comme ceux que nous verrons plus loin.

4° T. 85 = N. 616 (557*c*)

Je ne connais pas le signe complet. Peut-être la forme de T. est-elle une abréviation et non un remplacement.

Ces déterminatifs de *son* qui n'ont rien à faire avec le *sens* sont tout à fait étranges dans les Pyramides : à cette époque tout déterminatif, à titre d'ancien signe-mot, est un déterminatif de sens. Pareille anomalie ne peut s'expliquer que par le désir de maintenir la coupure des mots tout en supprimant les signes-hommes.

C. Remplacement par un déterminatif général ou approximatif.

Enfin quand il n'existe pas de signe de même lecture que celui que l'on supprime, ce qui est le cas le plus fréquent, on peut remplacer ce dernier par

---

[1]) Voici tous les exemples dans Teti : T. 246 (292*a*), 297 deux fois (418*a*. *b*), 297 trois fois (430*a*. *b*), 298 deux fois (431*a*. *b*), 300 (435*a*), 308 (671*c*), 308 (672*d*), 310 (678*a*), 311 deux fois (679*d*. *e*), 312 deux fois (680*a*), 346 (721*a*). — [2]) Voir plus loin p. 30.

un déterminatif rappelant le sens du mot d'une manière générale ou approximative. Ce procédé donne des orthographes tout aussi anormales que les précédents, mais on assure ainsi la coupure des mots.

et remplaçant dans :

W. 172 (119 *a*)

W. 196 = T. 75 (idem) = M. 229 (131 *b*)

et remplaçant dans :

W. 204 = T. 80 = M. 233 (133 *e*)[2]

W. 424 (287 *a. b*)[3]

remplaçant dans :

W. 172 (119 *a*), 195 (131 *a*)

Dans Teti suppression complète : T. 75 (131 *a*), 59 (552 *a. c*), etc.

remplaçant dans :

P. 374 (1165 *c*)

remplaçant dans :

W. 614 (504 *a*)

T. 291 (658 *d*)

M. 700 (1713), le est ici une mauvaise transcription de la forme hiératique de . La véritable orthographe est W. 461 (325 *a*). Mais ce signe-mot était proscrit : c'est un être humain[4]. Le signe « la terre » n'est qu'un remplaçant très approximatif et sans aucune précision.

et au lieu de dans :

W. 169 (118 *b*)

[1]) Même remplacement dans T. 59 (552 *a*), 61 (552 *d*), 62 (553 *a*), etc. Dans ce mot et dans le suivant on peut aussi considérer le vase comme résultant d'une abréviation radicale : de l'image de l'homme buvant il ne resterait que le vase. — [2]) Même remplacement dans W. 191 (129 *a*), 196 (131 *b*), T. 243 (287 *a. b*), etc. — [3]) Même remplacement dans T. 345 (718 *b*), P. 411 (1200 *b*), 432 (1218 *b*), etc.

[4]) Voir plus haut p. 22. Le signe en question n'a été conservé dans W. que par un oubli du graveur. C'est le seul exemple de ce signe et le seul signe à tête humaine que l'on rencontre dans cette pyramide.

W. 148 = T. 119 = N. 456 (92 *c*)
M. 511 (1417 *b*)[1]
M. 761 (1450 *b*)

En face on a N. 1094 (1417 *b*)
P. 655 (1450 *b*)
P. 445 = M. 552 = N. 1132 (1229 *a*)

Nous devons nous rappeler que dans les Pyramides ( ) est le déterminatif ou le signe-mot de toutes les racines exprimant une *action matérielle* de la bouche et uniquement de celles là. Il conserve encore dans ces textes cette signification très précise et limitée[2].

Enfin peut-être avons-nous des déterminatifs approximatifs remplaçant des figures humaines supprimées dans les exemples suivants :

T. 55 = M. 216 = N. 586 (551 *b*)
T. 399 = M. 409 (751 *a*)
T. 319 = W. 498 (393 *c*)[3]

Mais il se peut aussi qu'il s'agisse d'abréviations de ces mêmes signe-mots analogues à celles que nous examinerons tout à l'heure[4].

III. Mutilation.

La suppression pure et simple d'un signe-mot répugnait profondément aux habitudes traditionnelles des scribes. Elle entraînait d'ailleurs de graves inconvénients pour la clarté. Nous venons de voir qu'on a cherché à remédier à ces inconvénients, en *remplaçant* le signe supprimé par un autre déterminatif nouveau de même valeur phonétique que l'ancien ou de signification voisine. Mais ce procédé n'est évidemment qu'un palliatif insuffisant. Il prête à des confusions, puisque le signe nouveau ne se rapporte qu'au son ou bien ne traduit le sens de la racine que très indirectement. Son emploi ne pouvait être que très restreint, car il fallait qu'il existât en fait un hiéroglyphe remplissant ces conditions : avoir même valeur comme son ou même sens approximatif que le signe à remplacer. Or c'était là l'exception.

---

[1]) Ce passage M. 511 donne aussi : c'est le cumul des deux procedés.

[2]) Il ne désigne pas encore toutes les actions de la bouche comme il le fera plus tard. Par exemple le sens de boire est exprimé par un signe-mot propre . Jamais ne détermine le sens de «parler», encore moins les actions morales «aimer», «penser», etc. C'est un bon exemple de l'extension progressive du sens général des déterminatifs. Lacau, Rec. de Trav. 35 p. 224.

[3]) Il s'agit ici d'une pure hypothèse. Le mot m'étant inconnu par ailleurs, je ne puis dire si réellement il était représenté pas une figure humaine servant de signe-mot. — [4]) Voir p. 30. Le départ entre les deux procédés n'est pas toujours possible.

On eut donc recours à un troisième procédé beaucoup plus simple et plus clair. On conserva le signe ancien mais en le rendant inoffensif : pour cela on le tua en le *mutilant*, par exemple on dessine pour . C'était réduire au minimum la modification dans l'orthographe tout en supprimant le danger. Nous allons voir que ce fût là le parti adopté par les scribes dans les pyramides de P., de M. et de N. d'une façon systématique. Dans les deux premières pyramides au contraire on avait recours normalement à la suppression : les mutilations sont tout à fait exceptionnelles.

Examinons en quoi ont consisté ces mutilations des figures humaines. Elles sont d'importance très inégales. Les unes sont très graves, les autres légères.

D'une façon générale dans W. et dans T. (et dans une partie de P.[1]) les mutilations sont très rares, mais très graves. Nous n'avons jamais affaire qu'à des changements très importantes qui transforment les signes au point de les rendre presque méconnaissables. Nous avons déjà vu que d'une façon générale, dans ces deux pyramides, les figures humaines sont totalement supprimées : c'est là la règle. Si l'on en conserve quelques unes, ce qui est tout à fait exceptionnel, elles sont alors complètement modifiées et vraiment réduites à leur plus simple expression.

Dans P., M. et N. au contraire les mutilations sont très fréquentes, mais beaucoup moins importantes.

1° Dans Wn̲i̲s.

On n'a jamais gardé que les jambes ou un bras faisant le geste caractéristique : le corps et la tête ont toujours disparu.

Voici les seuls exemples que l'on rencontre dans W.[2] :

	pour		dans		W. 305 (226*a*)
	pour		dans		W. 459 (323*b*)
	pour	[3]	dans		W. 483 (374*c*) W. 478 (368*c*)
	pour	?[4]	dans		W. 212 (140*b*)
	pour	[5]	dans		W. 609 (500*b*)

[1]) Par exemple dans la chambre du sarcophage = lignes 1—159.

[2]) Pour plusieurs de ces signes nous pouvons seulement deviner qu'il s'agit de figures humaines très abrégées. Mais il n'est pas toujours possible de retrouver l'hiéroglyphe complet : souvent il a disparu de l'usage à l'époque classique ou du moins je n'en ai aucun exemple dans mes notes. Mais nous devons nous attendre à rencontrer de pareils signes, leur existence nous est révélée par ces formes abrégées des pyramides.

[3]) Par exemple dans Lepsius, *Denkmäler*, *Ergänzungsband* pl. 37. — [4]) Dans N. 1186 (1195*a*). Je ne connait pas d'exemple du signe complet correspondant, il a disparu de bonne heure de l'usage courant. — [5]) Dans N. 1041 (2158*a*) et M. 601 (1207*d*). Le signe complet est à retrouver.

	pour ?[1]	dans	W. 537 (424 *b*)
	pour ?[2]	dans	W. 307 (227 *b*)

En dehors de ces mots il y a eu suppression complète des signes-hommes dans Ounas[3].

2° Dans Teti.

Les choses se sont passées comme dans Ounas. Dans tous les cas où le signe-homme n'a pas été supprimé[4], nous avons affaire uniquement à des mutilations graves : le corps et la tête ont toujours disparu, il reste seulement les bras faisant le geste caractéristique. Une seule fois le scribe avait conservé la tête, dans le mot

T. 51 + 1 (550 *b*)[5] = P. 160.

C'était une erreur dont il s'est aperçu et qu'il a cherché à corriger. Dans l'édition de Sethe on voit que la tête du signe est couverte de hachures : la photographie ou l'estampage permettront sans doute de reconnaître qu'il s'agit d'un grattage du graveur ancien et non d'une cassure.

Partout ailleurs il y a réduction des signes-hommes à leurs éléments les plus simples. Voici la liste de tous ces signes réduits dans T. :

	pour	dans	T. 242 (285 *c*), supprimé dans W.
	pour [6]	dans	T. 252 (303 *b*), supprimé dans W.
	pour	dans	T. 245 (289 *c*)
	pour ?[7]	dans	T. 237 (277 *c*), W. donne
	pour ?[7]	dans	T. 295 (424 *b*), identique dans W.
	pour [8]	dans	T. 257 deux fois (309 *c*), 261 deux fois (313 *d*)

[1]) Je ne connais pas le signe complet correspondant.

[2]) La phrase est incompréhensible, on ne peut dire s'il s'agit d'une abréviation ou d'une forme de .

[3]) Ajouter cependant à cette liste dans W. 212 (140 *b*) si l'on doit considérer ce signe comme une abréviation, voir plus loin p. 33.

[4]) Nous avons vu plus haut qu'un signe-homme a été conservé intact dans cette pyramide, c'est T. 320 (395 *a*), oubli évident du scribe.

[5]) Cf. aussi T. 295 (424 *a*) et cf. 423 *a*.

[6]) stèle du Caire 1482 (V[e] dynastie).

[7]) Je ne connais pas les deux signes complets. — [8]) M. 635 (1139 *b*), je n'ai aucun exemple du signe complet.

pour dans T. 287 (653 *c*)

pour dans T. 289 (657 *a*)[1]

Et enfin le signe accompagnant toute une série de racines. C'est l'abrégé de l'hiéroglyphe , l'homme armé du bâton[2] (plus tard), dont le rôle comme déterminatif général deviendra si important. Son emploi comme déterminatif est propre à la pyramide de Teti[3]. On le trouve dans les mots suivants[4]:

T. 68 (127 *c*), 69 (128 *b*), 344 (718 *a*)

T. 245 (290 *b*), 246 (291 *b*), 251 (301 *c*)

T. 267 (614 *c*)

T. 253 (304 *d*), 255 (306 *d*)

T. 253 (304 *a*), 255 (306 *c*); W. donne |

T. 65 (126 *b*)

3° Dans Pepi.

Dans toute une partie de Pepi[5] nous avons pour les figures humaines le même traitement que dans W. et T. c'est-à-dire suppression absolue[6] du signe ou réduction au minimum (sans tête).

[1]) Dans T. 288 (655 *c*) le signe n'est probablement pas un signe-mot de la racine *ndr*. Les doubles ne donnent pas de déterminatif. Dans T. 271 (623 *a*), 360 (729 *c*) la face humaine est réduite à la bouche. Est-ce voulu? On comparera 381 *d* (P).

[2]) Distinct à l'origine du signe représentant l'arrachage du lin = *ḥwi*, voir plus haut p. 11 note 3.

[3]) C'est une des particularités d'orthographe propres à cette pyramide. Il y en a d'autres. Par exemple: le est toujours écrit dans le mot ; nous avons vu remplaçant : le pluriel est écrit très fréquemment ooo notamment dans les pronoms et .

[4]) Ces verbes, sauf les deux derniers, s'écrivaient phonétiquement et sans signes-mots. Le déterminatif général leur en tient lieu et aide à séparer les mots. On assiste ici aux débuts du déterminatif général dans l'écriture.

[5]) Par exemple dans la chambre du sarcophage. Il faudra examiner les parties de Pepi écrites par des scribes différents. Voir plus haut p. 27 note 1.

[6]) Par exemple: P. 9 (755 *b*). — P. 62 (778 *a*), 228 trois fois (237 *a*. *b*), 232 (435 *a*). — P. 78 (803 *c*), etc.

Je ne donnerai que quelques exemples de ces réductions :

pour [1] dans P. 79 (804*b*)

pour [1] dans P. 70 (794*c*)

pour dans P. 435 (1220*a*)

pour [2] dans P. 406 (1195*a*)

pour dans P. 94 (816*c*)

etc., etc.

Mais dans le reste de la pyramide de P. nous avons les mêmes mutilations plus simples que nous rencontrerons plus loin dans M. et N.

Parmi ces mutilations graves, propres aux trois premières pyramides, quelques-unes méritent d'être examinées de plus près : elles nous feront mieux comprendre en quoi le procédé consiste exactement.

1°

La racine « tomber à plat par terre » est représentée à l'origine par le signe-mot , image parlante d'un homme gisant sur le sol[3]. Ce signe est accompagné ordinairement de sa lecture .

Quand les scribes voulurent éviter l'emploi de cette figure humaine, ils eurent recours à différents procédés.

1° Dans Ounas.

a) ou bien ils supprimèrent le signe et la racine n'est plus représentée que par sa lecture :

W. 430 (292*a*)

b) ou bien ils coupèrent en deux en conservant seulement les jambes. Le signe est réduit à , c'est-à-dire aux deux jambes d'un homme couché sur le ventre.

W. 305 (226*a*)[4]

Ce procédé avait l'avantage de conserver à la racine un signe-mot relativement clair et d'éviter la confusion par exemple entre « tomber » et la

[1]) N. 7 (794*c*). — [2]) N. 1186 (1195*a*), voir plus haut p. 27 note 4. — [3]) Peut-être est-ce l'image de l'homme non pas étendu par terre, mais en train de tomber. Les exemples anciens manquent.

[4]) Seize exemples dans Ounas. W. 305 (226*a*), 308 (228*a*), 311 (229*c*), 322 deux fois (237*a*), 323 (237*b*), 532 deux fois (418*a*. *b*), 542 trois fois (430*a*. *b*), 542 (431*a*), 545 (435*a*), 551 deux fois (441*a*. *b*) et dans le composé W. 321 (235*b*).

préposition [hiéroglyphe] ou tout autre mot de même orthographe. C'est en réalité un vrai signe nouveau [hiéroglyphe] qui se trouve ainsi créé artificiellement. Il n'existe que dans Ounas, les autres pyramides l'ignorent et il n'a pas survécu[1].

2° Les scribes de Teti ont tourné autrement la difficulté :

a) ou bien ils suppriment totalement le signe [hiéroglyphe] proscrit

[hiéroglyphe] T. 185 (594*b*), 332 (697*c*)

b) ou bien ils le remplacent par un autre signe homophone [hiéroglyphe] et le mot prend alors l'aspect tout-à-fait anormal [hiéroglyphe] T. 246 (292*a*). C'est l'emploi que nous avons signalé plus haut[2].

3° Les autres pyramides ignorent ce remplacement. Elles ont, nous le verrons plus loin, conservé le signe ancien, mais en le mutilant d'une façon plus compréhensible que dans W. Il reste seulement la tête et les deux bras du signe [hiéroglyphe], c'est-à-dire [hiéroglyphe].

[hiéroglyphe] P. 674 (594*b*)[3]
M. 291 (947*a*)
N. 1282 (594*b*)

Nous avons donc dans l'orthographe de ce mot les trois procédés dont se sont servis les scribes.

Suppression	[hiéroglyphe]	au lieu de [hiéroglyphe].
remplacement	[hiéroglyphe]	
mutilation	[hiéroglyphe]	

2° [hiéroglyphe].

Pour la racine *šḫd* = [hiéroglyphe], nous avons

suppression	[hiéroglyphe]	P. 694 (1516*b*)
mutilation grave	[hiéroglyphe]	W. 459 (323*b*)
mutilation légère	[hiéroglyphe]	N. 1039 (2155*b*) [hiéroglyphe] N. 1155 (2171*a*)

3° [hiéroglyphe].

La racine *ḥmśi* était représentée par le signe-mot [hiéroglyphe], image de l'homme « assis sur ses talons les genoux en terre » ; cette position, appelée *ḥmśi*, est l'opposé de *ʿḥʿ* « être debout sur ses pieds ».

[1]) On le retrouve cependant à El-qattah l. 73. 81. 82, etc. dans un texte funéraire dont l'orthographe très archaïque dérive d'un exemplaire tout à fait analogue à Ounas. — [2]) Voir p. 24. — [3]) Dans d'autres parties de P. il y a suppression.

Ce signe qui a disparu de bonne heure est encore bien vivant sous l'Ancien Empire. Par exemple : sur un sarcophage du Caire (IV[e] dynastie) (n° 1787)[1] nous trouvons [hiéroglyphes] : orthographe incomplète, les deux premières lettres *ḥm* sont seules écrites devant le signe-mot *ḥmśi*.

Voici comment cette figure humaine a été traitée dans les Pyramides.

1° Suppression totale et la racine est représentée par sa lecture :

[hiéroglyphes] W. 192 (129*b*), T. 271 (622*b*)

W. et T. ne connaissent que ce seul procédé.

2° Remplacement par le siège [hiéroglyphe] :

[hiéroglyphes] P. 374 (1165*c*), M. 451 (1688*a*)[2], etc.

3° Le signe est coupé en deux par le milieu du corps et l'on ne conserve que la partie inférieure avec les jambes [hiéroglyphe] :

[hiéroglyphes] P. 22 (622*b*), 38 (652*a*)[3]

[hiéroglyphes] P. 486 (360*d*)

[hiéroglyphes][4] P. 433 (1219*a*), 607 deux fois (1357*a*. *b*)

P. emploie ou la suppression ou le signe coupé.

4° Le signe est coupé, mais on ne conserve que la partie supérieure, c'est-à-dire la tête et les bras : [hiéroglyphe].

[hiéroglyphes] M. 225 (129*b*)[5]

[hiéroglyphes] N. 603 (129*b*)

Le procédé ne se rencontre que dans M. et N. (qui emploient aussi [hiéroglyphe] et la suppression).

Il faut naturellement éviter de confondre ce signe [hiéroglyphe] réduction de [hiéroglyphe] *ḥmśi* avec le signe identique [hiéroglyphe] qui est une réduction de [hiéroglyphe].

Dans d'autres mots encore nous avons également affaire à des réductions si graves que les signes primitifs sont devenu méconnaissables et se confondent même entre eux.

---

[1]) Daressy, Rec. de trav. 14, 165 (= Sethe, *Urk.* I 22, 14). Voir aussi Margaret A. Murray «*Mastabas*» pl. 23, 1[er] registre de la pancarte.

[2]) Les formes du signe sont assez variables. Est-ce un homophone ou un signe approché? Je ne connais pas de siège du nom de *ḥmśi*. Voici les exemples P. 151 (873*a*), 217 deux fois (1063*a*), 264 (1093*d*), 355 (1154*b*), 374 (1165*c*). — M. 497 (1093*d*), 451 (1688*a*), 688 (1707*b*), 689 (1708*b*).

[3]) Les exemples sont très nombreux dans P., on en rencontre aussi dans M. et N.

[4]) Le signe est déplacé pour constituer un groupement. On pourrait aussi penser au signe-mot entouré de sa lecture : [hiéroglyphe] étant placé devant et [hiéroglyphe] derrière.

[5]) Les exemples sont très nombreux.

1° P. 369 = N. 1146 (1162*c*)

Les deux déterminatifs anormaux de ce verbes sont des mutilations du vrai signe-mot primitif qui représentait l'homme accomplissant l'action désignée par la racine *rhn*, soit [1]. La figure n'est pas claire, mais elle est assez particulière pour nous montrer qu'il s'agit ici encore d'un signe-mot représentant une action très précise et très spéciale.

2° P. 41 = M. 62 (769*a*)

Le signe-mot entier, dont je n'ai d'exemple à citer, est l'homme courant en tenant une palme à la main[2]. Seules les jambes ont été conservées dans P. tandis que les pyramides de M. et N. ont gardé le haut du corps.

On comparera plus haut en face de

en face de .

3° T. 34 = M. 115 (541*b*)

Il y a eu abréviation du signe-mot précis qui a été réduit aux jambes. On peut naturellement hésiter ici à dire s'il s'agit d'une mutilation du signe-mot ou du remplacement de ce signe-mot par un signe approximatif et général. Il en est de même dans les deux exemples suivants[3] :

4° W. 212 (140*b*) cf. *Gemnikai* II n° 179

5° T. 271 (622*a*) cf. *Gemnikai* II n° 182

A côté de ces mutilations graves, relativement rares d'ailleurs mais qui transforment complétement les signes-hommes, il en est d'autres beaucoup plus légéres qui laissent la figure parfaitement reconnaissable. Elles sont beaucoup plus fréquentes que les précédentes, ce qui est naturel puisqu'elles sont beaucoup plus claires. Le principe en est le suivant : on supprime le corps de l'homme en conservant seulement la tête et les bras. Ces derniers, qui tiennent un objet ou qui exécutent le geste caractéristique de l'action exprimée, sont en effet indispensables à la clarté :

[1]) Je n'en connais pas d'exemple ancien. — [2]) Voir plus haut p. 27. Et cf. la note de Maspero à la ligne 41 de Pepi I.

[3]) Pour ces deux derniers exemples en particulier on remarquera que le signe « courir » a dû exister dès l'origine en face de « marcher » (Erman, *Gramm.*[3] tableau des signes D. 96). Il a servi à écrire et à déterminer tous les verbes ayant le sens de « courir ». Nous pouvons donc avoir affaire ici à des remplacements non à des abréviations de signes. Cf. dans *Gemnikai* II l'orthographe (n° 178). Dans ces verbes le signe est lui-même un déterminatif général.

pour

pour

pour

Le corps n'est conservé, en partie du reste, que dans la mesure où il constitue par lui-même une indication précise. Par exemple dans la racine « être enceinte » P. 820 (705 *c*)[1] l'image partielle du corps permet seule d'être clair.

Grâce à cette mutilation des signes-hommes qui les rendait inoffensifs, on a pu les réintroduire dans l'orthographe des trois dernières Pyramides[2], où leur présence est la règle. Ce fut un véritable retour à la tradition graphique, car la suppression des signes-mots dans W. et T. constituait une innovation aussi grave que peu claire.

Le détail même des mutilations pour un même signe a varié d'un scribe à l'autre. Il ne s'aurait s'agir de relever tous les exemples dans les Pyramides. Il faudrait les comparer aux formes complètes de la même époque : c'est un travail de paléographie qui n'a pas sa place ici[3].

Toutes les racines qui étaient privées de signes-mots dans W. et T., se retrouvent dans P., M. et N. accompagnées de leur signe-mot *mutilé*.

Nous en avons déjà cité de nombreux exemples dans les paragraphes précédents :

=		=	
=		=	
=		=	
=		=	
=		etc., etc.	

En voici quelques autres bien caractéristiques également :

pour signe-mot de la racine « se courber en avant ».

M. 407 (748 *c*), 642 (1144 *a*)

N. 114 (755 *b*)

Ce signe ne se rencontre que dans M. et N.[4]

Dans W., T. et P. la racine est toujours écrite sans signe-mot.

---

[1]) Trois exemples seulement dans P. : P. 815 (568 *a*), 820 (705 *c*), 824 (698 *d*). Partout ailleurs le signe-mot a été supprimé. — [2]) Sauf nous l'avons vu dans une partie de P. — [3]) J'ai fait ce relevé. Il n'y a que deux signes intacts conservés par erreur ; voir plus haut p. 3. — [4]) Voici tous les exemples : M. 11 (755 *b*), 407 (748 *c*), 642 (1144 *a*), 143 (1632 *a*), 743 (1740 *c*). — N. 328 (57 *a*), 114 (755 *b*), 1071 (1155 *c*), 1361 (1565 *b*), 648 (1632 *a*), 790 (1993 *a*), 814 (2017 *c*), 951 (2038 *b*).

pour signe-mot de la racine « allaiter ».

P. 171 (352*a*)

Partout ailleurs le signe-mot est supprimé.

pour signe-mot de la racine *hn* « faire l'acclamation appelée *hnw* ».

P. 817 = N. 701 (704*a*)

M. 278 (935*b*)

pour signe-mot de la racine *mḥ* « flotter sur l'eau ».

N. 945 (388*a*), à côté on a M. 627 (1131*b*), avec suppression complète de l'homme.

pour signe-mot de la racine *nbi* « nager ».

N. 652 (588*a*) ou bien suppression de l'homme P. 524, ou bien suppression du tout P. 180 (588*a*).

pour signe-mot de la racine *šmꜣ*.

M. 216 (551*b*)

pour signe-mot de la racine *nb* « fondre au chalumeau ».

N. 757 (1968*b*)

pour (?)[1] signe-mot de la racine *ḫʿq* « raser »

P. 643 (1428*a*)

etc., etc.

Résumons rapidement ce qui concerne le traitement des figures humaines dans les Pyramides : toutes sont considérées comme nuisibles au mort. Pour détourner le danger on a recours à l'un des trois procédés suivants :

1° on supprime le signe-homme totalement ;
2° on le remplace par un autre signe inoffensif ;
3° on le conserve, mais après l'avoir tué en le mutilant.

Il en est résulté nous l'avons vu toute une série de modifications qui ont transformé étrangement l'aspect de ces textes.

Animaux dans les Pyramides.

Ce ne sont pas seulement les êtres humains, ce sont tous les êtres *vivants* qui peuvent nuire au mort. Nous examinerons comment sont traitées à ce point de vue les différentes catégories d'animaux.

[1]) Je ne connais pas le signe complet.

Mammifères.

Dans cette classe d'animaux les suppressions et modifications de signes ne sont pas soumises à une règle fixe : pour un même animal elles varient d'une pyramide à l'autre et quelquefois dans une même pyramide d'une chambre à l'autre suivant les idées personnelles des différents scribes.

I. Mammifères employés avec une valeur proprement phonétique.

Ce sont surtout les trois signes *rw*, *iw*, *wn*[1]. Comme ils étaient d'un usage constant, ils constituaient pour les scribes une préoccupation permanente. Voici comment chacun d'eux a été traité.

1° *rw*.

Dans W. et T. le signe est toujours intact.

Dans P. et M. il est coupé régulièrement en deux [2].

Dans N. il a été supprimé complètement et remplacé *partout* par sa lecture alphabétique [3].

On remarquera que dans P. la coupure du signe est souvent complétée par un grattage de l'arrière train : c'est un surcroit de prudence[4].

Si dans P. et M. le signe est quelquefois intact, cela est dû visiblement à une erreur du scribe qui a oublié de faire la coupure[5].

Enfin dans N. où la précaution a été poussée à l'extrême, jusqu'à la suppression complète du signe, il en est résulté des orthographes bizarres ou même réellement fautives contre lesquelles nous devons nous tenir en garde. Par exemple : la forme N. 1330 (1728*a*) nous ferait croire à l'existence d'une deuxième radicale redoublée. Mais la forme ancienne M. 729 ne permet pas cette conclusion. Le deuxième provient de la transcription de par .

Le nom du dieu T. 332 (696*c*) ; W. 558 (447*a*)[6] est toujours écrit dans N., par exemple N. 622 (696*c*), 976 (2081*b*), 979 (2086*a*). Cette orthographe n'est pas illogique en soi mais sa complication inutile est visiblement secondaire et due au remplacement purement mécanique de par .

---

[1]) On peut se demander si c'est par hasard que ces trois animaux (signes-phonétiques) sont couchés et non debout. — [2]) Par exemple: P. 234 (519*a*), 329 (1136*b*), M. 266 (929*a*), 280 (936*b*), 288 (943*a*), etc., etc.

[3]) Il n'y a pas un seul exemple du signe dans N. On rencontre une fois , mais comme déterminatif dans le mot , N. 688 (573*a*).

[4]) P. 216 (1061*c*), 247 (1084*a*), 277 (1102*c*), 289 (1110*b*), etc., etc. — [5]) P. 252 (1086*c*), 397 (1135*b*); M. 907 (1659*a*). — [6]) Sur la lecture de ce nom voir Naville, Sphinx V p. 8.

2° *iw*.

Dans W. et T. il est toujours intact.

Dans P. il est supprimé et remplacé par sa lecture .[1]

Dans M. et N. il est coupé en deux = .[2]

C'est là la règle générale. Il y a quelques exceptions. Ainsi on remarquera que dans P. les scribes ont employé le signe dans quatre passages[3] en oubliant de le remplacer par sa lecture. Deux fois d'ailleurs[4] ils se sont aperçus de l'erreur et l'ont corrigée après coup en grattant l'arrière train de l'animal (comme pour). Dans M. et N. il y a plusieurs exemples du signe non coupé et laissé intact par erreur[5].

Enfin il y a eu parfois suppression et remplacement par la lecture dans N.[6]

3° *wn*.

Dans W. et T. le signe est intact.

Dans M. et N. il a été supprimé complètement et remplacé *partout* par son homophone .

Dans P. il est en général intact. Dans certaines parties seulement il est remplacé par .[7]

Pour les deux hiéroglyphes précédents et il n'existe pas d'autres signes de même lecture : on a bien été forcé quand on les a supprimés de les remplacer par leur lecture alphabétique et . Pour au contraire nous avons un signe de même valeur que l'animal à supprimer. On l'emploie à la place de ce dernier ce qui donne une orthographe moins étrange que ne serait . Les scribes ne remplacent jamais sans nécessité un signe syllabique par sa lecture alphabétique parce que cette dernière pour un égyptien est toujours moins claire. Enfin on évitait ainsi de couper le signe , procédé plus long et moins efficace.

Il existe dans N. un exemple unique du signe , N. 536 (217*b*). C'est le seul oubli que les scribes aient commis dans les deux dernières pyramides. A la ligne suivante, N. 537 (218*c*), le même scribe a eu une seconde distraction tout à fait analogue : il a conservé par erreur un signe-poisson (*in*). Or nous verrons plus loin que tous les signes-poissons sont soigneusements proscrits dans toutes les Pyramides.

[1]) Suppression dans P. P. 42 (769*b*), 98 (820*c*), 118 (575*c*), 221 (714*b*), 243 (1082*a*), 390 (1176*b*), 398 (1185*c*), 400 (1188*a*), 410 (1199*c*), 423 (1210*b*), 655 (1450*a*), 676 (597*c*). — [2]) Coupé. M. 230 (132*a*), 231 (132*c*), 466 + 1 (1082*a*), 760 (1450*a*), etc. N. 700 (569*a*), 1288 (597*c*), etc. — [3]) Maintenu dans P. 223 (1067*c*), 366 (1161*c*), 820 (705*c*), 825 (698*d*). — [4]) Arrière train gratté P. 223 (1067*c*), 366 (1161*c*). — [5]) Signe intact dans M. 68 deux fois (820*c*. *d*). 570 (1188*a*). 588 (1199*c*). N. 750 (1960*b*), 760 (1973*c*), 1175 (1185*c*), 1210 (1210*b*). — [6]) Supprimé dans N. 747 (367*a*), 1079 (1161*c*). — [7]) P. 187 deux fois (959*a*. *c*), 196 deux fois (983*a*. 984*a*). Nous avons déjà vu plus haut que P. contient des textes dont les orthographes sont assez différentes les unes des autres.

4° Il existe d'autres mammifères employés avec une valeur phonétique, pour exprimer non plus une syllabe[1] (groupe de consonnes) faisant partie d'un mot, mais un mot entier. Il sont très peu nombreux et trop rarement employés dans les Pyramides pour que le traitement soit clair[2]. Je citerai seulement :

la girafe servant à écrire la racine *śr*

le chacal servant à écrire la racine *sȝb*.

Deux fois il y a suppression de ces signes dans T. :

T. 258 = W. 417 (278*b*)

T. 319 = W. 500 (394*c*)

Je n'en connais pas d'exemples dans les autres Pyramides[3].

II. Mammifères employés comme signe-mots.

Ici non plus il n'y a pas de règle fixe, le traitement varie d'une espèce à l'autre et les raisons qui ont guidé les scribes nous échappent le plus souvent[4].

D'une façon générale les choses se passent comme pour , et , c'est-à-dire que

dans W. et T. les signes sont presque toujours intacts,

dans P., M. et N. ils sont presque toujours coupés et incomplets.

Les scribes des trois dernières Pyramides ont découvert dans les mammifères un danger qui n'existait pas aux yeux des scribes des deux premières. Mais il y a, nous le verrons, des exceptions.

[5]. Le taureau est toujours intact dans W. et T.

W. 178 (121*b*), 307 (227*a*), 402 (270*d*), etc., etc.

T. 237 (276*a*), 321 (397*a*), 303 (444*b*), 316 (689*b*), etc.

[1]) Nous devons toujours nous rappeler que l'expression signe *syllabique* est inexacte. Elle veut dire simplement «*signe représentant un groupe de deux ou trois consonnes*». Sethe, *ÄZ.* 45, 39 et Erman, *Gramm.*[3] 44. — [2]) Le signe du chevreau = *ib* n'est pas encore employé dans les Pyramides. Sa valeur primitive devait être *ibr*, cf. Petrie, Medum pl. 13 ; c'est seulement après la chute de *r* final qu'il a pris la valeur *ibi*, *ib*. Plus tard même il a été employé syllabiquement dans les trilitères. — [3]) Je n'ai nullement songé à faire le relevé complet de ces signes. En l'absence d'un index, pareille recherche est assez longue.

[4]) Par exemple : le lion est dangereux. Pour nous ignorons l'espèce représentée. Quant à il n'est pas dangereux évidemment, mais il est peut-être impur. Le *lièvre* est impur dans le Lévitique : Lev. 11, 6 ; Deut. 14, 7. Aujourd'hui encore les bédouins ne le mangent jamais. Mais il est vraisemblable que la plupart des mammifères sont considérés comme dangereux simplement parce qu'ils sont *vivants*.

[5]) Pour les taureaux et les vaches, remarquons que chaque espèce était représentée à l'origine par une image propre servant de signe-mot. Les différences entre les espèces nous échappent le plus souvent : elles tenaient parfois à la couleur de la robe ou à des taches particulières du pelage que ne peut rendre le dessin sommaire et non colorié des hiéroglyphes. Il en résulte que ces différents signes ont parfois l'allure d'un déterminatif général.

Dans P., M. et N. le signe est toujours coupé et l'on conserve :

1° l'avant-train P. 229 (425 *e*)

2° la tête et les épaules P. 682 (486 *b*)
P. 173 = N. 940 (914 *a*)
P. 176 = N. 918 (925 *c*)

3° la tête seule N. 69 (547 *a*)
M. 108 (803 *a*)

. Entier dans W. et T.

W. 424 (286 *e*), 577 (470 *a*), 613 (504 *a*)
T. 45 (547 *a*), 243 (286 *e*)

Coupé dans P., M. et N. :

1° la tête et les épaules P. 87 = M. 53 (547 *a*)
M. 544 (1224 *c*)

2° la tête seule N. 69 (547 *a*), 966 (470 *a*)
P. 441 = N. 1125 (1224 *c*)

. Entier dans W. et T.

W. 280 (201 *a*), 589 deux fois (481 *a*. *b*), 596 (486 *b*)

Coupé dans P., M. et N.

aux épaules M. 823 = N. 1338 (481 *b*)
P. 682 *b* (486 *b*)

On comparera de même

W. 589. 590 en face de N. 1338 (481 *b*. *c*)
T. 50 en face de P. 160 (550 *a*)
W. 527 (416 *a*) en face de P. 496 (1266 *c*)
W. 319 (234 *b*) en face de M. 181 (864 *b*)

Les signes-mots des espèces suivantes qui ne se rencontrent que dans P., M. et N. sont toujours coupés :

N. Fr. H 1 (1882 *b*)

P. 704 (1544 *a*), 706 (1550 *a*) M. 704 (1717 *b*)

Il y a des exceptions : il arrive quelquefois que certains de ces animaux ne sont pas coupés dans P., M. et N. Par exemple :

P. 353 = N. 1068 (1153 *a*)
M. 63 = N. 31 (771 *b*)
P. 298 (1116 *b*) en face de M. 181 (864 *b*)

D'autres espèces enfin semblent intactes en règle générale[1].

Les différents chacals sont toujours intacts sauf une fois dans P. :

P. 721 (1438*a*)

La gazelle est intacte dans N. :

N. 920 (972*c*)

N. 696 = N. 482 (1799*b*)

ou supprimée dans P. P. 204 + 11 (1033*b*)

Pour le signe , image du dieu *sth*[2], nous avons un traitement spécial. Dans W. le nom est toujours écrit par l'animal [3].

Dans les quatre autres pyramides le signe a été supprimé soigneusement et remplacé *partout* par sa lecture [4].

La véritable orthographe primitive est naturellement . Le nom du dieu Śeth est écrit par son image même, exactement comme le nom du dieu Horus est écrit par . Il y a eu ensuite remplacement du signe par sa lecture[5] pleine.

Quant à la cause du remplacement elle est ici bien claire : le mort étant un Osiris l'image de son ennemi Śeth devait être pour lui particulièrement redoutable. Les scribes d'Ounas seuls ne s'en étaient pas encore avisés, mais les autres n'y ont pas manqué.

Ce même signe est également supprimé dans les mots où il sert seulement de déterminatif et on le remplace par un signe neutre .

W. 437, cf. W. 462 (326*d*) = T. 250 (298*b*)

Enfin il arrive aussi que l'on supprime totalement certains mammifères, au lieu de les mutiler. Cela a lieu surtout dans T. et pour certaines espèces considérées sans doute comme plus spécialement funestes (lion, âne, singe, etc.).

T. 238 = W. 541 (428*b*)

T. 165 = N. 688 (573*a*)

T. 238 = W. 417 (278*b*)

[1]) Ce ne sont là que des indications sommaires. Je n'ai pas fait un relevé complet de tous les exemples et je ne veux par conséquent tirer aucune conclusion. — [2]) Pour la lecture de ce nom divin voir Loret, Proceedings 28, 123. — [3]) W. 5, 72, 351 (17*a* trois fois), 90 (61*a*), 104 (73*a*), etc., etc. — [4]) T. 142 (218*c*), 247, 248 (294*a. c*), etc. ; P. 118 (575*b*), 631 (1407*b*), etc. ; M. 198 (218*c*), 816 (480*b*), etc. ; N. 333 (17*a*), 367 (61*a*), 413 (73*a*), etc. Il n'y a pas une seule exception dans les quatre pyramides.

[5]) Ce qui confirmerait s'il en était besoin la lecture prouvée par M. Loret. Le signe ne peut-être ici que la lettre *h̠* (écrite *š*) et non pas un déterminatif.

T. 15. 16 = ânesse[1] (523 *a. b*)

W. 302 (225 *b*)[2] hippopotame?

T. 242 = W. 423 (286 *b*)

T. 165, cf. T. 319 (394 *c*) = M. 176 (573 *a*)

W. 527 (415 *c*), 615 (505 *a*) en face de M. 772 (1462 *a*)

Ces orthographes sans signe-animal ne nous surprennent pas tout d'abord. Elles constituent en réalité de graves anomalies. En effet tout nom d'animal est écrit à l'origine par l'image de cet animal : c'est le type même du signe-mot. Ensuite on a joint à cette image des éléments phonétiques qui précisent sa lecture et évitent toute confusion. Mais à côté de ces éléments phonétiques on conserve *toujours* le signe-mot lui-même qui joue alors le rôle de déterminatif spécial de sa propre lecture. Plus tard enfin on le remplace très souvent par un déterminatif général, les signes précis et spéciaux étant difficiles à dessiner d'une façon distincte[3]. Cette absence de signe-mots dans les noms d'animaux cités plus haut est donc de toute évidence le résultat d'une suppression récente. Et cette suppression est dû comme les mutilations et les remplacements que nous venons d'examiner, au danger que présentaient aux yeux des scribes les images des mammifères en question[4].

Oiseaux.

Les oiseaux sont intacts dans les pyramides. Les très nombreuses espèces représentées[5], et qui servent soit de signes-mots soit de signes phonétiques, ne paraissent pas avoir été modifiées[6].

Je noterai une seule suppression probable. Celle du signe = *ḫnt* (le pélican?).

T. 238 = W. 417 (278 *b*)

T. 306 (511 *d*).

[1]) Le signe peut être un substitut de (ânesse) ou un déterminatif du sexe.

[2]) est-il un signe de remplaçement pour signe funeste? Le sens hippopotame n'est pas absolument sûr dans ce passage.

[3]) Pour les noms de mammifères c'est la peau qui a servi de déterminatif général. A l'époque des Pyramides ce signe n'a pas encore pris cette valeur ; il désigne toujours avec précision la peau de bête (Sethe, *ÄZ.* 45, 41) ; autrement on n'eut pas manqué de s'en servir pour remplacer les animaux supprimés dont nous parlons ici.

[4]) Ici non plus je n'ai pas fait un relevé complet des exemples et je ne puis rien conclure ni sur les espèces spécialement visées par ce procédé, ni sur les parties des Pyramides où il a été employé de préférence. — [5]) On rencontre dans ces textes plus de 40 espèces d'oiseaux de noms différents et dont les images bien distinctes sont plus ou moins reconnaissables. — [6]) Je n'ai pas fait un relevé complet.

Poissons.

En ce qui concerne cette classe d'animaux le principe qui a guidé les scribes est d'une netteté parfaite : *toutes les espèces de poissons sont supprimées d'une manière absolue.*

On constate en effet avec surprise que dans les textes des cinq Pyramides il n'y a qu'un seul exemple d'un signe-poisson. C'est le signe 𓆛 (*in*) dans le mot 𓇋𓆛𓈖𓈖 N. 537 (218*c*). Nous avons affaire d'une façon bien claire dans cet exemple unique à une distraction du scribe qui, une fois par hasard, s'est laissé entrainé par l'orthographe normale du mot et a conservé le signe habituel 𓆛. Partout ailleurs le poisson 𓇋𓈖𓆛 a été supprimé comme toutes les autres espèces et remplacé par sa lecture. Entre autres, dans les doubles du passage en question, nous avons les orthographes 𓇋𓈖𓈖 W. et 𓇋𓋔𓋔 T. et M. (218*c*).

L'erreur est d'autant plus évidente que précisement dans le même passage nous rencontrons, à la ligne précédente (536), un autre animal le lièvre 𓃹 qui lui aussi, nous l'avons vu[1], est absolument éliminé de la pyramide de N. Ces deux fautes voisines s'éclairent l'une l'autre : elles sont le fait d'un même scribe victime d'une distraction un peu prolongée[2].

Cette suppression radicale de tous les signes-poissons dans les textes des Pyramides est très facile à comprendre. Ces textes sont destinés à l'usage du roi. Or le poisson est un animal impur pour le roi et son image souillerait la momie royale. Il ne s'agit plus seulement ici comme dans les suppressions que nous venons d'étudier de protéger le mort en tant que mort, il s'agit de lui épargner une souillure en tant que roi.

L'impureté du poisson dans l'Égypte ancienne est un fait bien connu. On sait qu'il était l'objet de nombreuses interdictions alimentaires. Quelques espèces étaient interdites seulement dans certains nômes[3]. A certains jours de l'année toutes les espèces étaient interdites à tous[4]. Pour les prêtres l'interdiction était générale et absolue. On se rappelle les textes si souvent cités d'Hérodote « il ne leur (aux prêtres) est pas permis de manger de poisson[5] » ou de Plutarque « quant aux prêtres ils s'abstiennent de toutes les espèces (de poissons)[6] ».

[1]) Voir plus haut p. 37.

[2]) L'examen de la gravure (d'après la photographie et les estampages) nous indiquera peut-être qu'il s'agit d'une main différente. Il faut remarquer cependant que la faute n'est sans doute pas imputable au graveur, mais bien au scribe qui transcrivait le texte sur la paroi pour préparer la tâche du graveur.

[3]) De Iside et Osiride ch. 7. Voir les listes géographiques des nômes indiquant les poissons interdits dans chacun d'eux. — [4]) Chabas, calendrier Sallier p. 62, 63. — [5]) Hérodote II 37 « *ἰχθύων δὲ οὔ σφι ἔξεστι πάσασθαι* ».

[6]) De Iside et Osiride ch. 7 « *οἱ δ' ἱερεῖς ἀπέχονται πάντων (ἰχθύων)* ». Remarquons que dans ce passage l'auteur ne parle que des prêtres Isiaques, mais le fait était général. — Cf. ch. 32 « *οὐχ ἥκιστα δὲ καὶ τὸν ἰχθὺν ἀπὸ ταύτης προβάλλονται (οἱ ἱερεῖς) τῆς αἰτίας, καὶ τὸ μισεῖν ἰχθύϊ γράφουσιν* ». Explication inexacte de l'orthographe 𓃀𓅱𓏏𓆛 nous le verrons plus loin. Le fait seul est à retenir. Quant à l'erreur même elle est excusable, puisque c'est encore la nôtre.

Or le roi qui était soumis, comme le montre Diodore[1], à un régime alimentaire extrêmement particulier, devait nécessairement être astreint, comme prêtre, à l'interdiction du poisson. On le voit nettement d'ailleurs dans le passage célèbre de l'inscription de Piankhi (l. 150—52) où un seul des roitelets de Basse-Égypte est admis à pénétrer dans la demeure royale [hiéroglyphes] parce qu'il était le seul à ne pas manger de poisson. Non seulement le roi s'abstient de poisson, mais le contact d'un homme qui en mangeait eut été une souillure pour lui[2].

C'est à cette croyance qu'ont obéi les scribes des Pyramides[3] et ils l'ont fait avec un soin minutieux. Pour les autres catégories de signes il y a le plus souvent des hésitations et des différences d'une Pyramide à l'autre. Ici la règle est stricte : toutes les images impures de toutes les espèces de poissons ont disparu de la chambre funéraire royale.

Or on sait que plusieurs signes-poissons figurent parmi les hiéroglyphes et qu'ils ont fait, dès l'origine, partie intégrante du système graphique. Quelques uns même, qui ont une valeur syllabique, y sont d'un usage très fréquent. Leur suppression devait donc amener des modifications nombreuses et surprenantes dans l'orthographe de mots très usuels. C'est ce que nous allons constater rapidement.

---

[1]) Diodore I, 70.

[2]) Il est intéressant, pour le dire en passant, de voir ce détail si particulier rappelé officiellement par Piankhi. Comme étranger il éprouve visiblement le besoin de se rattacher étroitement aux traditions. Les roitelets avaient négligé cette obligation de leur fonction royale, Piankhi exploite le contraste. Dans le même but encore il met en relief avec grand soin son rôle religieux de grand prêtre, par l'adoration personnelle du soleil dans le temple d'Héliopolis. C'est en réalité avec les Éthiopiens que commence le retour systématique au passé que nous appelons inexactement archaïsme saïte. Ce rappel des traditions était un procédé de légitimation pour une dynastie d'usurpateurs.

[3]) Ce n'est pas le lieu de suivre toutes les conséquences de cette interdiction alimentaire. En voici une bien curieuse que je signalerai brièvement ici pour y revenir plus tard. Les poissons font complètement défaut dans le menu-pancarte mis à la disposition du mort. N'est-ce pas chose très étrange si l'on réfléchit que le poisson jouait un rôle considérable dans l'alimentation des Égyptiens? Dans la tombe même on sait assez que les scènes de pêche tiennent autant de places que les scènes de chasse. Cette étrangeté apparente s'explique très simplement. La pancarte représente un menu *osirien ou royal* (ce qui est tout un) et par conséquent sans poisson et non pas du tout le menu normal du vivant. Ce repas royal est accordé à des morts ordinaires qui en réalité ont eu pendant leur vie une table tout autrement servie. La composition de ce repas très special et très archaique ne nous représente aucunement le régime habituel d'un Égyptien de l'Ancien Empire. C'est comme Osiris et seulement comme tel, que le mort se nourrit ainsi et s'abstient de poisson. — Il en est de même pour toute la série des coiffures et des vêtements *osiriens* que l'on offre au mort. Ce sont là des objets dont bien entendu il n'a jamais fait usage de son vivant. — Cette remarque sur le sens et l'origine de la pancarte pourra expliquer certaines des difficultés que M. Maspero a signalées dans sa célèbre étude sur «la table d'offrande des tombeaux égyptiens» (Revue d'Histoire des religions 1897).

1° [hieroglyph] *in* (*tilapia nilotica*)[1].

Ce signe est remplacé partout par sa valeur phonétique [hieroglyph]. On comparera les mots suivants empruntés aux Pyramides avec les orthographes normales des mêmes mots à la même époque[2].

[hieroglyph] M. 188 = N. 694 (867*a*)
N. 939 (910*d*)[3] = [hieroglyph] Tehneh, IV[e] dynastie, Annales du service des antiquités III pl. IV et p. 135.

[hieroglyph] N. 955 (2047*c*)

[hieroglyph]. [hieroglyph] W. 398 (268*b*)
W. 423 = T. 242 (285*d*)
P. 662 = P. 781 = M. 774 (1464*a*)

[hieroglyph] T. 7 = P. 234 = M. 516 (519*b*) = (?) [hieroglyph] Petrie, Medum pl. 24.

2° [hieroglyph] *ḫ3* (espèce?)[4].

Il est remplacé par sa lecture [hieroglyph] ou [hieroglyph][5].

a) [hieroglyph] N. 759 (1973*a*). Dans les doubles de Ḥarḥotep[6] l. 72 et l. 294 on a [hieroglyph].

b) [hieroglyph] W. 582 = [hieroglyph] N. 963 (474*a*)

[hieroglyph] P. 477 = [hieroglyph] N. 1265 (1257*d*)

[hieroglyph] T. 48 = [hieroglyph] M. 59 = [hieroglyph] N. 70 (548*b*).

Toutes ces orthographes sont des variantes du mot classique [hieroglyph].

[1]) Son nom est cité dans Ebers 71, 20. 97, 18 = [hieroglyph] et dans Naville, Bubastis «*Festival Hall*» pl. XVIII [hieroglyph]. Dans la liste de Bubastis les déterminatifs sont méconnaissables. Voir von Bissing, *Gemnikai* I p. 40 n° 42.

[2]) On voit par cette comparaison que le remplacement est une anomalie. Nous l'avons vu plus haut, l'orthographe purement alphabétique ne se rencontre que dans les racines qui n'ont pas de signes propres et dont les groupes de consonnes n'ont pas de syllabique.

[3]) Le double de P. 172 donne [hieroglyph] avec remplacement par un syllabique homophone.

[4]) L'espèce est à identifier. Von Bissing, *Gemnikai* I p. 41 n° 48. Je ne connais pas d'exemple ancien et clair de cet hiéroglyphe. Les formes récentes représentent évidemment l'oxhyrynque, mais sont-elles probantes?

[5]) On sait que le signe [hieroglyph] servait anciennement à représenter à la fois les sons *š* et *ḫ*. De là la double lecture par [hieroglyph] et [hieroglyph].

[6]) Maspero, Trois années de Fouilles, Mémoires Mission Caire I.

Dans un double du dernier passage (P. 89) nous avons une glose curieuse [hieroglyphs] « chairs mauvaises ». Cette sorte de *commentaire* inutile doit s'expliquer par le désir de ne pas employer le signe [hieroglyph]. On a changé le mot au lieu de changer l'orthographe.

c) [hieroglyphs] P. 369 = [hieroglyphs] N. 1146 (1162 *a*).

L'orthographe normale à toutes les époques est [hieroglyphs].

d) [hieroglyphs] W. 609 (500 *b*)

Un double dans la tombe de [hieroglyphs] [1] (XVIIIe dynastie) donne [hieroglyphs] sic, cf. Piehl, *Proceedings* XX p. 324.

e) [hieroglyphs] P. 660 = P. 772 = M. 769 (1459 *a*)[2] = [hieroglyphs] Semneh, *LD.* III 53 ; Piehl, *Proceedings* XVII p. 256.

3° [hieroglyph] *ʿnḏ* (*mugil*)[3].

Ce poisson est remplacé non pas par sa lecture, mais par un signe homophone [hieroglyph] dans le titre bien connu [hieroglyphs]. Ce titre qui est toujours écrit avec le poisson sous l'Ancien Empire[4] devient [hieroglyphs] dans les pyramides. Trois exemples seulement :

[hieroglyphs] P. 80 (804 *d*)

[hieroglyphs] M. 332 (1015)

[hieroglyphs] M. 709 (1719).

Cette orthographe par [hieroglyph] se retrouve plus tard à l'époque saïte, sans doute par pur archaïsme[5].

4° [hieroglyph] = le poisson qui sert de déterminatif à la racine [hieroglyphs].

Il s'agit évidemment d'un signe-mot non d'un vrai déterminatif[6]. Une espèce particulière de poisson portait le nom de [hieroglyphs]. La figure de ce

[1]) Loret, Mémoires Mission Caire I p. 124.

[2]) Dans [hieroglyphs] nous avons affaire à une orthographe incomplète devant le signe-mot [hieroglyph] = *ḥ3bt*, comme dans [hieroglyphs] (W. 1 *a*) pour [hieroglyphs] N. 350 *a* (16 *d*). La racine comprend un [hieroglyph] médial.

[3]) Von Bissing. *Gemnikai* I p. 40 n° 41. — [4]) Voir les exemples extrêmement nombreux cités dans Margaret A. Murray, « *Index of names and titles* », cf. Petrie, Medum pl. X. Sur ce titre, cf. Sethe dans Garstang, Bet-Hallaf p. 21. — [5]) Note de Maspero à la ligne 851 de Pepi II. — Bergmann, Rec. de trav. VII p. 179. — Maspero, Études Égyptiennes II p. 153.

[6]) Le poisson est souvent regardé comme un déterminatif général de l'idée d'impureté. En réalité dans les déterminatifs des racines [hieroglyphs] et [hieroglyphs] (ce sont les seules qui correspondent

poisson sert à écrire phonétiquement les racines homophones[1]. L'espèce est à identifier : les figures anciennes du signe sont malheureusement rares et peu claires[2]. Quant à notre signe typographique qui est emprunté à des textes récents, c'est la silhouette d'un poisson quelconque.

Dans les Pyramides cet hiéroglyphe a été ou bien supprimé simplement :

T. 68 deux fois (127 *c. d*), 69 (128 *a*), etc.

Ou bien remplacé par un signe très particulier , dont nous ne pouvons dire ce qu'il représente, mais qui avait sans aucun doute la même lecture que le poisson *bwt* :

W. 189 deux fois = M. 222 = N. 600 (127 *c. d*), etc., etc.

Il faut remarquer que dans tout le cours de la langue le poisson ne manque jamais dans l'orthographe du mot . Au contraire en dehors des textes funéraires le signe est inconnu[3]. Évidemment le poisson est le véritable signe-mot primitif. n'est qu'un substitut destiné simplement à éviter au mort l'impureté attachée à l'image du poisson.

5° = le poisson qui détermine la racine .

Il en est de ce signe comme du précédent. Nous avons affaire à un signe-mot non à un déterminatif. Un poisson du nom de (l'espèce est à déterminer)[4] sert à écrire phonétiquement toutes les

---

à ce sens général) nous avons affaire à deux espèces différentes de poissons qui portaient les noms de et de . Ils servent à écrire normalement deux racines de même consonantisme. — Le poisson appelé figure à Bubastis, Naville, *Festival Hall* pl. XVIII et dans le Papyrus de Tanis, Griffith, *Two Papyri from Tanis*, pl. XII. M. Montet à qui j'avais signalé le fait vient de l'identifier au Faḥaka, Bulletin Institut Français XI, 43.

[1]) Il est d'ailleurs très vraisemblable que le nom même du poisson est en rapport étymologique avec la racine « horreur, abomination, impureté ».

[2]) Capart, « Une rue de tombeaux » pl. XIX, VIe dynastie.

[3]) Par conséquent dans Caire 1461 (= Sethe, *Urk.* I, 58, 8) ne pas restituer [ ], mais bien [ ].

[4]) Le plus ancien exemple que je connaisse se trouve dans le tombeau de à Saqqarah. Daressy, *Mémoires Institut Égyptien* III p. 523—24 (= Sethe, *Urk.* I 87, 17). Peut-être la figure de l'original permet-elle de déterminer l'espèce dont il s'agit. La vérification est à faire. On comparera les espèces dont les noms sont déjà connus ce qui permet une élimination. Voir dans von Bissing, *Gemnikai* I p. 39—40 les n°s 38. 39. 45 = *Synodontis shall*, = *clarias anguillaris*, = *lates niloticus* et les deux espèces déjà citées plus haut = *tilapia nilotica*, = *mugil*. — Voir maintenant le travail déjà cité de M. Montet, Bulletin Institut Français XI, 41.

racines homophones. Quand il est accompagné de sa lecture, et pratiquement il l'est toujours, il prend l'allure d'un déterminatif.

Dans les Pyramides le signe-poisson est supprimé et le mot est réduit à sa valeur alphabétique :

W. 405 (272 *c*)

ou bien il est accompagné du déterminatif général :

P. 215 deux fois (1060 *a. b*)

Ce déterminatif est tout à fait artificiel dans ce mot : il est évidemment secondaire et dû au remplacement. On se rappellera en effet que dans les pyramides le rouleau du papyrus est un déterminatif spécial ayant une valeur précise : il désigne seulement tout ce qui est susceptible de revêtir la forme matérielle du rouleau et non pas encore les idées morales. Dans la racine il n'a rien à faire primitivement[1].

Ainsi les poissons ne figurent pas dans la chambre funéraire du roi. Cette constatation soulève toute une série de problèmes.

1° Ce danger d'impureté religieuse dû aux signes-poissons qui font partie de l'écriture, existait-il pour le roi vivant comme pour le roi mort. Les livres que touchait le roi, car comme prêtre il devait lire, n'ont-ils pas été expurgés de toute figure de poisson. Nous avons vu que ceux qui mangeaient du poisson n'étaient pas admis dans le palais. C'est la crainte bien connue de l'impureté indirecte : le contact avec l'objet ou l'être souillé peut transmettre la souillure[2]. Dès lors on doit se demander si les signes-poissons figuraient impunément dans les inscriptions du palais. Les éléments de vérification nous manquent. Dans le saint des saints des temples, les poissons étaient-ils proscrits ? Ici la vérification sera facile. Je ne fais que poser la question.

2° Cette suppression des poissons est-elle strictement réservée au tombeau du roi. Non car tous les particuliers imitant les rois, se servirent de bonne heure de ces mêmes textes religieux pour leur usage personnel. Or ils les ont souvent utilisés tels quels, dans leur rédaction royale, c'est-à-dire sans poissons. C'est ce que nous constatons par exemple à El-qattah[3] et à

[1]) Sur cette racine voir Sethe, *Vizier* p. 11 n° 39 et Gardiner, Rec. de trav. 33 p. 94. L'orthographe est postérieure.

[2]) L'idée est fréquente partout. En Égypte rappelons seulement le texte si curieux de Plutarque (de Iside et Osiride ch. 7) : les habitants du nôme de l'oxhyrynque ne mangeaient d'aucun poisson pris à l'hameçon, de peur que cet hameçon, ayant lui-même touché par hasard un oxhyrynque, n'eut ensuite transmis l'impureté propre à cette espèce. « *μή ποτε τὸ ἄγκιστρον οὐ καθαρὸν ἔστιν, ὀξυρύγχου περιπεσόντος αὐτῷ.* »

[3]) Chassinat, Gauthier, Piéron, Fouilles dans la nécropole de Qattah. Page 62 on trouve le mot déterminé par le bras armé determinatif général qui ne signifie rien dans ce mot : il remplace simplement le poisson. Mais à la ligne 32 nous avons . Il s'agit ici d'un chapitre de rédaction plus récente = Lacau, Textes religieux ch. XXI.

Licht[1]. Mais il y a plus : théoriquement dans les tombeaux des *prêtres* la suppression des poissons s'imposait exactement comme dans les tombeaux royales et pour la même raison. Le fait demandera vérification.

3° Cette coutume a-t-elle duré toujours dans les tombes royales[2]. Ici nous pouvons répondre non. Pour le Moyen Empire, nous connaissons trop peu de textes funéraires royaux[3]. Mais au Nouvel Empire ils sont nombreux. Dans les tombes royales de Biban el-Molouk les poissons ne sont pas supprimés[4]. Sur la toile funéraire de Thoutmes III contenant un exemplaire du Livre des Morts qui devait toucher le corps même du roi, les poissons ont tous été conservés sans aucune modification. Je cite seulement les exemples suivants vérifiés sur l'original[5].

i͗n	dans	l. 34. 42
		l. 59
ꜥnḏ (*ꜥ3d*)	dans	l. 91
ẖ3	dans	l. 43
bwt	dans	l. 51. 52
bs	dans	l. 111. 157

Il est clair que le danger d'impureté pour le roi avait disparu aux yeux des scribes de Thèbes sous le Nouvel Empire[6]. Pour ceux des Pyramides de

[1]) Gauthier et Jéquier, Fouilles à Licht pl. 16—26.

[2]) Il faudra également déterminer à quel moment cette coutume a pu naître. A l'époque prédynastique les poissons en schiste vert semblent avoir été en contact direct avec les morts. Mais à ce moment le mort jouissait-il d'un repas Osirien ? (voir plus haut p. 43). On voit comment le problème pose. — Sous les premières dynasties les tombes royales ont fourni beaucoup d'images de poissons. Mais étaient-elles placées dans la chambre funéraire ou dans des chambres contenant les provisions ?

[3]) On se rappellera les textes de la chambre funéraire du roi Hor dont nous parlerons plus loin. — Nous savons d'ailleurs que les textes religieux ont continué à être en usage pour le roi (sur les murs de la chambre funéraire ou sur les parois du sarcophage). Nous en avons la preuve par un texte privé du Moyen Empire qui a été copié sur un exemplaire rédigé pour un roi et qui a conservé par erreur le nom de ce roi. Voir Lacau, Rec. de trav. 24, 90.

[4]) Voir le tombeau de Ramses IX, Guilmant, Mém. Inst. Français XV pl. 13. 14, etc.

[5]) Dans ce texte toutes les espèces de poissons sont nettement distinctes les unes des autres, mais les formes semblent purement conventionnelles et ne peuvent guère servir à déterminer l'espèce. Ainsi pour *ꜥnḏ* (*ꜥ3d*) le poisson a des barbillons, ce qui est une erreur, car l'espèce en question est certainement le « *mugil* ». Le poisson *ẖ3* est nettement l'oxhyrynque : faut-il tenir plus de compte de cette indication ? De même dans le tombeau de Ramses IX pl. 96, voir Guilmant, Mémoires Institut Français XV.

[6]) Je n'ai pas examiné tous les papyrus des reines de cette époque ? Constatons le fait sans l'expliquer. On n'en peut pas conclure du reste que l'interdiction alimentaire avait disparu pour le roi et que Piankhi avait restauré une tradition oubliée.

Saqqarah au contraire il était si sérieux qu'il exigeait impérieusement la disparition de tous les poissons.

Serpents et Insectes.

Les serpents n'ont pas été modifiés dans les Pyramides. Les deux lettres et sont intactes. Les très nombreuses espèces de serpents dont les noms figurent dans ces textes sont déterminées par des images que l'on n'a pas coupées.

Cela est curieux, car plus tard au contraire, comme nous le verrons tout à l'heure, tous les serpents ont été mutilés presque partout dans les textes funéraires[1]. C'est même le premier fait de ce genre qui ait frappé les égyptologues.

Par contre le scorpion a *toujours*[2] perdu sa queue dans les cinq pyramides et il a pris déjà la forme étrange et inexpliquée au lieu de que l'on rencontre fréquemment au Moyen Empire. Évidemment on l'a rendu inoffensif en supprimant la queue qui portait le crochet à venin.

Telles sont les modifications que subissent les signes représentant des êtres vivants (hommes ou animaux) dans les Pyramides. L'orthographe de ces textes en est profondement troublée. C'est un fait qu'il faut avoir constamment présent à l'esprit pour comprendre ce que leur rédaction à d'anormal. Loin quil s'agisse, comme on est tenté de le croire, de particularités archaïques, nous sommes au contraire en présence d'une adaptation récente et momentanée à des conditions particulières. Ce sont des faits exceptionnels qui n'ont rien à voir avec le développement normal du système graphique.

Moyen Empire.

Nous venons d'examiner le rôle considérable des suppressions de signes dans les Pyramides de Saqqarah. La même croyance générale au danger des images a continué à guider les scribes depuis la VI[e] dynastie jusqu'à la fin du Moyen Empire. Elle a produit toute une série de modifications nouvelles dans les textes écrits pour l'usage des morts. Le principe reste le même, l'application qu'on en fait a seule varié : ces changements nouveaux éclaireront souvent ceux de la période antérieure. Nous ne pouvons donner ici qu'un aperçu des faits principaux.

---

[1]) Voir plus loin p. 56. — [2]) Il n'y a pas d'exception. Voici les exemples. W. 257 (183 *a*), 307 (227 *b*), 319 (234 *a*), 599 (489 *b*) ; P. 216 (1061 *a*), 508 (1273 *c*), 572 (1314 *a*), 615 (1375 *c*), 643 (1427 *c*), 647, 717 (1435 *c*), 665 (1469 *a*), 705 (1547 *c*) ; M. 782 (1375 *c*), 745 (1435 *c*) ; N. 964 (489 *b*), 1140 (1375 *c*), 1241 (1427 *c*).

[3]) Faut-il voir une suppression dans M. 322 = P. 167 = N. 840 (901 *b*).

Figures humaines.

La suppression et la mutilation des figures humaines ont été employées couramment dans un grand nombre de localités pendant toute la durée du Moyen Empire. On examinera par exemple les textes suivants :

El-qattah[1], chambre funéraire de

Dashour[2], » » »

Thèbes[3], sarcophage I de

Saqqarah[4], » »

» » »

» » »

Dans ces textes les figures humaines ont été complètement supprimées. Dans les deux monuments suivants elles ont été ou supprimées ou simplement mutilées, et dans ce cas la moitié inférieure du corps a disparu :

Denderah[5] (VIe dynastie) chambre funéraire de

Licht[6], sarcophage de .

L'emploi de ces deux procédés donne aux textes funéraires de cette époque un aspect très spécial, que l'habitude seule nous empêche de considérer comme anormal. Un examen sommaire nous permettra de relever quelques particularités curieuses.

1° Toute figure humaine supprimée peut être remplacé par |. Nous avons vu l'usage que l'on fait de ce signe | dans les Pyramides. Au Moyen Empire on l'emploie d'une façon différente. Les signes ○ et \ ont disparu et le remplacement des figures humaines se fait uniformément par |. Souvent, par exemple dans [7], on a le trait simple | pour remplacer la figure de l'homme et un trait plus long | pour remplacer la figure du dieu .

2° L'homme a servi après la VIe dynastie, à écrire le pronom de la première personne du singulier [8]. Comme le trait | remplace le signe , il devient par suite l'indice de la première personne. Cette orthographe bien connue a pris plus tard une extension considérable[9]. Nous saisissons ici son origine : elle a dû commencer dans les textes funéraires.

[1]) Chassinat, Gauthier, Piéron, Fouilles de Qattah p. 35—70. — [2]) De Morgan, Fouilles à Dahchour II p. 78—85. — [3]) Lepsius, Älteste Texte des Totenbuchs pl. 1—15. — [4]) Maspero, Trois années de Fouilles, dans Mém. Mission Caire I p. 210, 218, 231. — [5]) Petrie, Dendereh pl. Va et Griffith, p. 46. — [6]) Gautier et Jéquier, Fouilles de Licht pl. 16—26. — [7]) Maspero, Trois années de Fouilles p. 218 et sqq. — [8]) La date devra être à précisée. — [9]) Erman, *Gramm.*[3] § 140 *Anm.* et cf. Sethe. *ÄZ.* 45, 51—52.

3° Dans le sarcophage de [hiéroglyphes] à Licht, le trait | qui accompagne partout le nom du mort représente simplement le signe [hiéroglyphe], déterminatif général de tous les noms propres.

4° Dans le sarcophage de [hiéroglyphes], l. 56, nous rencontrons l'orthographe [hiéroglyphes] au lieu de la forme ordinaire [hiéroglyphes]. Nous voyons ici avec netteté que le trait | n'est pas autre chose que le substitut secondaire de toute figure humaine. Les deux signes de l'homme [hiéroglyphe] et de la femme [hiéroglyphe] sont remplacés mécaniquement chacun par un trait, ce qui donne au mot un faux air de duel, en contradiction d'ailleurs avec la marque du pluriel qui l'accompagne.

5° Dans l'orthographe du nom de ville [hiéroglyphes] ([hiéroglyphes] couvercle l. 16, [hiéroglyphes] couvercle l. 15) au lieu de la forme normale [hiéroglyphes], nous avons affaire au trait remplaçant [hiéroglyphe]. Le mot prend un aspect assez surprenant. Mais pour bien comprendre le rôle de ce trait et son utilité il suffit de nous reporter aux exemples du même nom dans lesquels on constate simplement la suppression du signe [hiéroglyphe] sans remplacement. Par exemple :

[hiéroglyphes] (sarcophage de [hiéroglyphes] pl. I l. 10)[1]

[hiéroglyphes] (tombeau de [hiéroglyphes] l. 92)[2]

Ces orthographes sont absolument énigmatiques et incompréhensibles si nous n'avons pas présente à l'esprit la cause de cette suppression du signe [hiéroglyphe][3]. L'emploi du trait | au contraire prévenait toute confusion.

6° Les mots [hiéroglyphes] « ennemi » et [hiéroglyphes] « mort » sont déterminés au Moyen Empire dans les textes funéraires par le signe [signe]. Peut-on considérer ce déterminatif comme une réduction très cursive d'un des hiéroglyphes [hiéroglyphe] ou [hiéroglyphe][4]. Paléographiquement nous n'en savons rien, les intermédiaires hiératiques manquent. En tous cas il faudrait admettre que l'origine première du signe nouveau était oubliée puisqu'on l'emploie dans des textes funéraires d'où les figures humaines sont bannies[5] avec soin. Au Moyen Empire il est considéré comme un vrai substitut de deux images particulièrement funestes celle de « l'ennemi » et celle du « mort » et non pas comme leur équivalent cursif[6]. C'est ainsi que ces deux images étaient remplacées dans les pyramides par ○.

---

1) Lepsius, *Älteste Texte*. — 2) Maspero, Trois années de Fouilles p. 143. — 3) Par exemple : Sethe, *ÄZ.* 49, 16, cite ces formes sans les expliquer. — 4) Möller, *Paläographie* I n° 49—51. — 5) Il figure également dans les textes en hiéroglyphes cursifs. Là une forme hiératique aussi abrégée ne semble pas à sa place. Mais elle est sans doute considerée comme un signe nouveau, un déterminatif particulier.

6) Une hypothèse vient à l'esprit pour laquelle je n'ai d'ailleurs aucune vérification. (Quand on se rappelle le rôle considérable dans les Pyramides des signes coupés et réduits à leurs éléments

Il faut remarquer que cette suppression des figures humaines, aussi bien que celles des autres signes que nous examinerons plus loin, ne constitue en aucune manière une nécessité absolue au Moyen Empire. Dans une grande quantité de textes funéraires on ne rencontre aucune modification à l'orthographe normale. Dans une même localité et à la même époque on ne procède pas d'une manière uniforme. Chaque atelier et, dans un même atelier, chaque scribe avait sa méthode propre. La préoccupation de protéger le mort contre les dangers de l'écriture est pour ainsi dire latente dans l'esprit de tous les scribes. Certains d'entre eux l'oublient, mais le scrupule des autres peut la faire revivre à chaque instant.

C'est ainsi par exemple que les deux sarcophages de Mentuhotep de Berlin[1] qui ont été faits pour un même mort dans un même atelier, ne sont pas décorés de la même manière. L'un contient des figures humaines, dans l'autre il n'y en a pas. On pourrait croire que les textes du sarcophage le plus intérieur, c'est-à-dire le plus près du mort, étaient seuls soumis à la suppression des signes humains, la proximité augmentant le danger pour le mort. Or c'est précisement l'inverse qui a lieu : ce sont les textes du sarcophage extérieur qui ne contiennent pas de figures humaines. Les scribes ont récopié chacun pour leur compte deux exemplaires différents l'un expurgé, l'autre normal[2].

De même dans le tombeau de [hiéroglyphes][3], certaines parties du texte présentent des personnages tandis que d'autres parties n'en ont pas. Ce tombeau contient deux exemplaires du ch. XVII. Or l'une des copies, celle qui n'a pas les commentaires, est rédigée comme il est normal en orthographe ancienne et elle est privée de figures humaines[4], (elle se trouve sur un des murs de la chambre.) L'autre copie au contraire, celle avec les commentaires, contient des figures humaines et elle est rédigée en orthographe plus moderne (elle se trouve sur une paroi du sarcophage).

Cette absence de logique ne doit pas nous surprendre. Il est visible que les suppressions de signes constituent souvent au Moyen Empire une simple survivance d'un état de chose antérieure. Il y a désaccord avec les théories

---

essentiels on peut se demander si nous n'aurions pas affaire ici à une partie du signe [hiéroglyphe]. Ce serait les deux «bras liés», seuls éléments conservés dans ce signe spécialement dangereux. Le corps et la tête auraient été supprimées comme dans [hiéroglyphe], voir plus haut p. 29 et les deux bras seraient devenus ensuite [signe] en hiératique. Je ne connais aucun exemple réel de cette abréviation purement théorique dont l'époque devrait être déterminée : les intermédiaires hiératiques manquent. Resterait d'ailleurs la difficulté de deux signes hiéroglyphiques aussi distincts aboutissant à cette forme unique.

[1]) Lepsius, *Älteste Texte* pl. 1—15 et 16—29. — [2]) On se rappellera que l'on utilisait dans le même atelier plusieurs copies d'un même chapitre afin de pouvoir décorer simultanément les différents panneaux d'un même sarcophage ou plusieurs sarcophages. Ces copies n'étaient point identiques. Cf. Lacau, Rec. de Trav., Textes religieux ch. XXI et XXII. — [3]) Maspero, Trois années de Fouilles.

[4]) Une seule a subsisté par erreur à la ligne 93 : [hiéroglyphes].

nouvelles relatives à la vie d'outre-tombe et on n'a pas toujours pris garde de concilier ces idées contradictoires. On sait par exemple que sous la IVe dynastie la chambre funéraire où reposait le mort ne contenait aucune image d'un être vivant. Il n'y a ni mobilier funéraire, ni statuette, ni serviteurs. Toutes les scènes de la vie courante sont placées sur les murs des salles supérieures[1]. Le désir est évident de maintenir le mort dans un isolement absolu. Les quelques sarcophages de cette époque que nous possédons n'avaient pas d'inscriptions ou bien celles qu'ils présentent n'ont subi aucune modification : l'écriture est considérée comme neutre. Mais on comprend que l'introduction dans la chambre funéraire de textes abondants ait posé le problème du danger des signes : toutes les images d'êtres vivants contenus dans les hiéroglyphes pouvaient troubler le mort. Leur suppression était donc une conséquence logique de l'idée qu'on se faisait des conditions d'existence de la momie.

Plus tard au contraire, on transporta dans la chambre funéraire elle-même les scènes placées d'abord dans les chambres supérieures. Le sarcophage est alors accompagné de statuettes, de bateaux montés, de serviteurs préparant la nourriture et la boisson : il est clair qu'à ce moment toutes ces figures humaines en ronde bosse n'étaient plus considérées comme génant le mort. La mutilation des signes n'avait donc plus de raison d'être. Et pourtant dans la même chambre funéraire où se trouvaient ces statuettes, on continue à supprimer souvent les figures humaines dans l'écriture. C'est ainsi que la chambre funéraire de [hiéroglyphes] et de [hiéroglyphes] contenait des statuettes de serviteurs et des bateaux montés. Or nous avons vu que les sarcophages de ces tombes étaient privées de figures humaines[2]. Il en était de même dans la chambre de [hiéroglyphes][3]. La nouvelle conception que les scènes en rondes bosses doivent être placés à côté du mort a remplacé l'idée plus ancienne que le mort doit être isolé dans la tombe, mais elle n'a pas fait disparaître dans la pratique une des conséquences de la théorie ancienne, c'est-à-dire la suppression des signes vivants dans l'écriture[4].

---

[1]) Mariette, Mastabas p. 45. 46. — Petrie, Medum, tombe de [hiéroglyphes] p. 17 et 21.

[2]) Maspero, Trois années de Fouilles p. 209 et 210—231. — [3]) Steindorff, *Grabfunde des Mittleren Reichs* I p. 32 et sqq.

[4]) Cette coéxistence apparente de deux théories contradictoires doit tenir tout simplement à ce fait que l'on recopiait tels quels des textes antérieurs rédigés au moment où la suppression avait une raison d'être. La chronologie des faits reste à établir. Le détail de ces changements matériels devra être précisé avec grand soin parce qu'ils traduisent directement l'évolution des idées relatives à la condition du mort dans son tombeau. Cette évolution est loin d'être claire. Rappelons seulement ici quelques étapes. Époque protodynastique : des figures d'animaux sont placés à côté du mort. Ire dynastie rien de clair; IVe dynastie le mort est isolé sans représentations d'êtres vivants; VIe dynastie introduction dans la tombe de longs textes, dans lesquels on supprime les signes vivants. Entre la VIe dynastie et le Moyen Empire introduction dans la tombe de scènes animées en contraste avec la suppression des signes souvent continuée.

Mammifères.

Pas de règle fixe. Ils sont ou mutilés, ou supprimés complètement, ou laissés intacts. Voici quelques brèves indications.

1° Le lion [hieroglyph] est coupé en deux dès la fin de la VIe dynastie, dans Capart « Chambre funéraire de la VIe dynastie », p. 13 note 3[1].

Toutes les variantes du nom du mort s'expliquent par la crainte du lion :

il est coupé [hieroglyphs],

remplacé par sa lecture [hieroglyphs],

supprimé [hieroglyphs].

A El-qattah : il est coupé une fois seulement dans le mot : [hieroglyphs] ligne 67.

A Licht : il a perdu l'arrière train dans le nom du dieu : [hieroglyphs], pl. XIX registre du milieu ligne 2.

2° Dans Dashour II p. 78—85 tous les mammifères sont supprimés[2].

3° A El-qattah ils ont été presque partout conservés intacts (noter le [hieroglyph] cité plus haut).

Oiseaux.

Ils étaient intacts dans les pyramides. Au Moyen Empire ils sont très souvent mutilés : on supprime la moitié inférieure du corps avec les pattes[3], par exemple :

[hieroglyph] pour [hieroglyph], [hieroglyph] pour [hieroglyph], etc.

Tous les oiseaux semblent avoir été mutilés indistinctement : on ne paraît pas faire de différence entre des espèces plus ou moins dangereuses ou impures.

Les exemples sont sans nombre : citons seulement

Dahchour I fig. 210. 217—219. 241. 241bis. 245. 247. 263. 268. 269.
Dahchour II fig. 113—115. 116. 117. 154[4].

---

[1]) Saqqarah. Règne de [cartouche]. Cette tombe contient les deux procédés : [hieroglyph] est coupé comme dans la pyramide de M. ou remplacé par [hieroglyphs] comme dans N.

[2]) Voir p. 79 l. 27 [hieroglyphs], p. 80 l. 48 [hieroglyphs] et [hieroglyphs], l. 52 [hieroglyphs], etc. Les trois signes [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph] sont remplacés par leur lecture.

[3]) Ce ne sont pas les pattes qui sont coupées comme on le dit souvent : la précaution serait illusoire. Il s'agit de tuer réellement le signe : on enlève la moitié inférieure du corps (comme l'a très bien vu M. Jéquier dans Licht p. 76). Le cou et la tête sont naturellement conservés parce que ce sont en réalité les seuls éléments qui permettent de distinguer les espèces.

[4]) Remarquons qu'a la même époque et dans cette même localité de Dashour les sarcophages des princesses [hieroglyphs] II 47, [hieroglyphs] II 57, [hieroglyphs] II 73, [hieroglyphs] II 75, ont conservé les oiseaux et les serpents intacts. Par contre ils ne contiennent pas une seule figure humaine. Cf. la forme du nom propre [hieroglyphs] en face de [hieroglyphs] à Licht fig. 54.

Quelquefois on supprime l'oiseau complètement. Cela est possible sans grande difficulté quand il s'agit d'un déterminatif (ancien signe-mot) accompagnant une lecture pleine. Par exemple dans Dashour II p. 78 l. 41 nous avons [hiéroglyphes] pour [hiéroglyphes] W. 417 (278*b*)[1]. Mais quand il s'agit de signes phonétiques et surtout de signes alphabétiques comme [hiéroglyphe], [hiéroglyphe], [hiéroglyphe] on ne peut songer à les supprimer complètement puisqu'ils n'ont point d'équivalent : ce sont des lettres irremplaçables, on est donc obligé de les tuer en les coupant[2].

Cette mutilation des signes-oiseaux a été signalée pour la première fois par Petrie sur une série d'objets trouvés dans la pyramide de Hawara[3]. Pour certains de ces objets, les jarres ou les vases en forme d'oies par exemple, la mutilation est normale et cadre bien avec tout ce que nous venons de dire : ce sont là des objets destinés a être placés à côté du mort. Mais sur la table d'offrande de la princesse [hiéroglyphes][4] la suppression paraît tout d'abord plus étrange. En réalité elle est très explicable et elle nous précise même d'une façon bien intéressante *l'usage* de cet objet si curieux. On sait que la table en question est couverte de représentations d'aliments accompagnés de leurs noms : ces aliments sont ceux de la *pancarte-menu* du mort. Nous avons affaire à la *table d'offrande* et à la *pancarte* réunis en un seul monument. C'est une table d'offrande votive déposée à côté du mort et enfermée pour toujours avec lui : la suppression des animaux dans les inscriptions le montre clairement[5]. Il faut donc la séparer nettement de la table d'offrande ordinaire. Celle-ci est placée dans la chapelle supérieure au pied de la stèle et les prêtres exécutent sur elle la présentation effective des aliments énumérés dans la pancarte. Elle est un instrument de transmission du repas au mort à travers la porte fictive du tombeau (stèle). La table d'offrande de Hawara au contraire comprend le repas complet déjà tout transmis à l'intérieur du tombeau. Elle constitue sans doute une précaution supplémentaire pour le cas où la stèle et la table du dehors viendrait a être délaissées[6].

---

[1]) Il est possible que le pélican(?) ait été un oiseau impur. Voir plus haut p. 41 la même suppression dans T.

[2]) Il ne semble pas que le remplacement de [hiéroglyphe] et de [hiéroglyphe] par les équivalents récents [hiéroglyphe] et [hiéroglyphe], ait commencé dans les textes funéraires.

[3]) Petrie, Kahun, Gurob, Hawara p. 17 et pl. V. Voir le compte rendu de Maspero, Revue critique 1891 I p. 317—323 (= Études de mythologie IV p. 388), et modifier l'interprétation qu'il donne des raisons de la mutilations. — [4]) Petrie, Kahun, Gurob, Hawara pl. V = Caire, Catalogue général n° 23013 (Ahmed bey Kamal). — [5]) Elle a d'ailleurs été trouvée à l'intérieur des galeries, mais non dans la chambre funéraire. La pyramide ayant été pillée comme toujours, il faut tenir compte seulement du fait qu'elle était à l'intérieur des galeries ; rien ne permet de supposer que les voleurs l'aient introduite du dehors.

[6]) Il faudra préciser les causes de cette innovation dans le rite. Sont-elles d'ordre général et le procédé a-t-il été adopté couramment? On sait que dans la pyramide en question le sarcophage de la princesse (reine?) [hiéroglyphes] occupe tout contre le sarcophage du roi une position

Serpents.

Ils étaient intacts dans les Pyramides. Au Moyen Empire, au contraire, ce sont les signes les plus fréquemment coupés dans les textes écrits pour le mort. Les exemples sont innombrables et ont été signalés depuis longtemps[1]. Voici seulement quelques indications sur les différentes mutilations adoptées.

La tête est séparée du corps — Caire, sarcophage 28118.

La coupure est marquée par deux traits — Caire, sarcophage 28001. 28004.

La tête est reportée au-dessus du corps — Caire, sarcophage 28022: Schäfer, *Priestergräber* p. 105.

La tête est supprimée — Caire, sarcophage 28011; Schäfer, *Priestergräber* p. 92.

La moitié du corps disparaît — Licht, pl. 16 à 26.

Il faudra examiner dans quelle localité et à quelle date a pu prendre naissance la croyance au danger des serpents et en suivre historiquement les traces. Voici seulement deux ou trois indications.

Les serpents coupés apparaissent dès la VIe dynastie. Par exemple

A Saqqarah 1° Dans le tombeau de . et sont sans têtes, et (Maspero, Trois années de Fouilles, p. 196 et pl. VII)[2].

2° Dans le tombeau de il en est de même (ib. pl. I et II).

A Denderah 1° Chambre sepulcrale de . Les têtes des serpents sont séparées du corps, . Griffith dans Petrie. Dendereh p. 46 et pl. V*a*[3].

2° Sarcophage de . Il en est de même, (ib. pl. III)[4].

---

anormale. Il s'agit d'un ensevelissement fait dans les conditions exceptionnelles : la position même du second sarcophage indique qu'il a été placé là après coup. On peut dès lors se demander si la princesse avait réellement une *table d'offrande* et une *stèle* personnelles dans les chapelles supérieures : peut-être la table d'offrande-pancarte avait-elle pour but d'y suppléer.

[1]) Cf. *ÄZ.* XXXV, 105. Presque toutes les nécropoles nous offriraient des exemples de serpents coupés. Je ne puis songer à faire ici le relevé des exemples.

[2]) Dans ce même tombeau tous les personnages sont supprimés, cf. dans la première case de la table d'offrande.

[3]) Dans ce tombeau les personnages ont perdu la partie inférieure du corps. — [4]) Pas de figures humaines, les dieux sont supprimés, voir plus loin p. 58.

Les deux serpents et ne sont pas toujours traités de la même façon.

Tantôt a seul la tête coupée et reste intact : Steindorff, *Grabfunde* II p. 34.

Tantôt est seul coupé et reste intact : Caire, sarcophages 28028—28030.

Insectes.

1° La guêpe royale peut avoir la tête supprimée : .

Il en est ainsi dans toutes les inscriptions des objets destinés à la tombe du roi Hor. On se reportera aux fac-simile de M. Jéquier dans le tôme I de Dahchour fig. 217 et 218 tablette, 219 autel, 241, 241 bis cercueil, 245 caisse à canopes, 247 canopes. Il est évident qu'on a voulu tuer réellement l'insecte. On n'a pas seulement voulu l'empêcher de piquer comme on l'a fait pour le scorpion en supprimant l'aiguillon (la suppression de l'arrière train aurait suffit).

Dans d'autres cas le signe semble avoir été remplacé par son homophone .

Par exemple sur un fragment de sarcophage trouvé à Dashour II fig. 113, nous avons le titre au lieu de l'orthographe classique . Même orthographe sous la XIIe dynastie à El Amrah[1] sur un objet qui figurait également dans la chambre funéraire. Dans le premier de ces textes, celui de Dashour, on remarquera aussi le remplacement de par [2], signe de même lecture. Il s'agit bien dans les deux cas de faire disparaître l'image d'êtres vivants.

Bien entendu nous devons nous rappeler que ces deux orthographes et ne se rencontrent pas exclusivement dans les inscriptions à l'usage d'un mort[3]. Il faudra examiner l'ensemble des exemples datés pour voir si ces orthographes n'ont pas eu pour point de départ précisement les textes funéraires dans lesquels la substitution présentait un réel intérêt pratique. Les remplacements sans raison d'être sérieuse ne seraient qu'une imitation.

2° Le scorpion a la queue coupée d'une façon presque constante sur les sarcophages du Moyen Empire et il prend la même forme que dans les pyramides : pour . Par exemple dans les sarcophages du Caire 28066 côté 1, 28068 côté 2, 28071 côté 1, et dans H. Schäfer, *Priestergräber* p. 24.

[1]) Randell, Mac Iver *and* Mace, *El Amrah and Abydos* pl. 44. — [2]) Ce remplacement est fréquent sur les sarcophages, cf. Caire 28091 côté 3, 28099 côté 4, etc.

[3]) On trouve par exemple : sur des stèles d'Abydos, Caire 20614. 20616. 20690, cf. Borchardt, *ÄZ.* 1890 p. 91. — Dans le décret d'excommunication de Coptos (Petrie, Coptos pl. 8). — A Dashour même, sur les montants du naos du roi Hor nous avons en parallélisme avec (Dashour I fig. 214), voir plus loin p. 61 note 3.

Animaux divins.

Les animaux représentant des dieux, comme [hiéroglyphe], [hiéroglyphe], [hiéroglyphe], etc., ont fournit à l'ingéniosité des scribes l'occasion d'un nouveau scrupule.

Ces signes sont nuisibles au mort puisque ce sont des représentations d'êtres vivants. Mais on ne peut songer à les couper en deux comme les autres animaux parce qu'ils sont des dieux : pareille mutilation de l'image divine eut été sacrilège. Dès lors il ne restait qu'un procédé pratique, c'était de remplacer la figure du dieu par la lecture alphabétique de son nom.

C'est ce qui a eu lieu dans un grand nombre de textes où le fait même du remplacement nous avait paru indifférent, parce que sa cause nous échappait. Et c'est à cette préoccupation sans aucun doute que nous devons de connaître la lecture de plusieurs noms divins qui auraient pu être écrits indéfiniment par leur signe-mot[1]. Voici quelques exemples.

1° Sur la table d'offrande de [hiéroglyphes] dont nous avons parlé tout à l'heure nous rencontrons les deux orthographes

[hiéroglyphes] et [hiéroglyphes] sans les signes-mots [hiéroglyphe] et [hiéroglyphe].

2° Caisse à canopes de Marseille (Musée Borelli) publiée par Capart, Monuments Égyptiens I pl. 18—21. Même lecture en toutes lettres des noms divins.

3° A Licht dans le sarcophage de [hiéroglyphes] (pl. 16. 26) nous rencontrons :

[hiéroglyphes][2]	pl. XXIII reg. du haut 2e case à gauche	pour [hiéroglyphe]
[hiéroglyphes]	pl. XXI 1re case à gauche	pour [hiéroglyphe]
[hiéroglyphes]	pl. XXIII sous les deux yeux	pour [hiéroglyphe]
[hiéroglyphes]	pl. XXV 5e case à partir de la gauche	pour [hiéroglyphe]
[hiéroglyphes]	pl. XXIII 6e case	pour [hiéroglyphe]
[hiéroglyphes]	pl. XIX reg. du milieu l. 12 et passim	pour [hiéroglyphes]

[1]) C'est surtout dans les noms divins que l'on comprend l'immobilisation d'une orthographe archaïque.

[2]) Pour l'emploi du signe [hiéroglyphe] comme déterminatif des noms divins dans ce sarcophage voir plus loin p. 62 note 4.

[3]) On comparera le nom propre [hiéroglyphes], Trois années de Fouilles p. 210. Voir aussi l'orthographe si fréquente [hiéroglyphes] pour [hiéroglyphes], Petrie, Dendereh pl. III. Dans le nom de la princesse [hiéroglyphes] (Dashour II 75) il y a eu suppression de [hiéroglyphe] sans remplacement par sa lecture, cf. [hiéroglyphes] plus loin p. 60 note 2.

4° A Denderah, sarcophage de . Petrie, Dendereh pl. III.

pour

pour (dans la formule =)

5° Le remplacement de par son symbole dans les textes de la caisse à canopes du roi Hor doit tenir au même principe. — Dahchour I fig. 245.

Il en est de même pour le remplacement connu de par , par exemple dans le sarcophage du Caire 28092 côté 3.

6° A Dashour dans la tombe de (Dahchour II p. 78—85).

pour l. 3. 9. 58. 59. 67 ; p. 82 l. 1. 5. 24. 25. 34. 40 ; p. 85 l. 7.
Une fois l. 1.

pour l. 17. 18 ; p. 84 l. 47.

pour l. 3. 40. 63. 71 ; p. 82 l. 5. 7. On sait la rareté de cette orthographe[1]. Pour changer la forme traditionnelle , il a fallu au scribe une raison sérieuse : nécessité de supprimer l'image divine sans la mutiler.

pour l. 4. 20. 21. 22. 45. 68, etc. Suppression de l'oiseau divin qui faisait partie intégrante du signe primitif. Nous assistons ainsi à la naissance d'un véritable signe nouveau qui a joué par la suite un rôle considérable.

pour l. 10. pour W. 388 (261 *a*) et l. 57. Quand il est employé dans un déterminatif il est simplement supprimé l. 61 ; p. 82 l. 16 ; p. 85 l. 7 au lieu de W. 437 (298 *b*).

Ici bien entendu la cause du remplacement n'est pas le respect que l'on doit au dieu, mais bien la crainte qu'il inspire comme dans les pyramides.

[1]) Cf. dans la tombe du roi Hor, Dahchour I fig. 219 . Sur cette lecture voir en dernier lieu Sethe, *ÄZ.* 43, 147 et Gardiner, ib. qui cite les exemples de Licht, voir plus haut p. 58. Cette orthographe nouvelle, née dans les textes funéraires, a été ensuite transportée ailleurs où elle n'avait pas de raison d'être.

Enfin il nous faut remarquer que dans la plupart des exemples précédents les scribes ont peut-être obéi à une préoccupation différente. L'image divine a pu être supprimée non pas parce qu'elle était vivante, mais parce qu'elle aurait été souillée par le voisinage du mort. Il s'agirait en réalité de protéger le dieu non le mort.

N'en est-il pas ainsi pour le signe ⊙, image du dieu, qui est partout supprimé dans ce texte de à Dashour et remplacé par sa lecture. Nous n'avons plus affaire dans ce cas à un dieu animal, mais bien à l'image du dieu soleil. Par exemple :

pour ⊙ l. 19. 20. 21. 22. 23. 35. 37. 39 ; p. 82 l. 3, etc., etc. Par imitation on supprime le signe non seulement quand il représente le dieu soleil, mais encore quand il sert à écrire le mot « jour », par exemple : (pour ⊙) l. 14[1]. Peut-être aussi le soleil était-il considéré comme vivant et supprimé à ce titre. Ou bien encore la suppression n'est-elle pas dûe à ce fait que le signe du soleil n'est pas à sa place dans la nuit du tombeau[2] ?

pour l. 4. 20. 31. 68 ; p. 83 l. 31[3]. Le remplacement a lieu non seulement dans le nom du dieu *scarabée*, mais encore pour toute valeur phonétique du signe. L'insecte est considéré comme sacré même dans son emploi comme lettre. On l'aurait coupé en deux si on ne l'avait pas regardé comme un dieu[4]. Or je ne connais pas d'exemple de cette coupure[5].

[1]) Il y a eu deux oublis dans la suppression. Le scribe a conservé par erreur ⊙| et ⊙ à la ligne 46 au début du mur sud : il a été distrait en passant d'une paroi à l'autre.

[2]) Faut-il rattacher à la même cause la suppression pure et simple de ⊙ sans remplacement sur une partie du sarcophage de qui donne en variante . Caire 28036 note 1. Cf. le nom avec suppression de p.us haut p. 58 note 3.

[3]) Même remplacement dans le sarcophage du Caire 28030 et dans le sarcophage de de Paris. Cf. le nom propre var. = Caire 28036 (= Trois années Fouilles p. 231).

[4]) Remarquer l. 13 pour W. 390 (262*b*). La suppression du signe-mot servant à écrire le nom de cette déesse peut se rattacher au même principe : ce signe phonétique a dû être considéré comme une véritable *image* de la déesse. Ou bien c'est une simple imitation des cas dans lesquels la suppression avait une raison d'être. Pour la lecture du nom cf. Lacau, Rec. de trav. 24, 198.

[5]) Naturellement dans ce même tombeau de Dashour tous les noms de divinités qui n'étaient pas écrits par un signe-mot image du dieu, mais à l'aide de caractères phonétiques, n'ont subi aucun changement : les signes représentant ces noms étaient de simple lettres neutres, par exemple : , , , , etc.

Enfin cette suppression des images divines dans le tombeau nous explique très simplement l'orthographe du nom du roi Hor [hieroglyph]. Cette orthographe avait surpris dès l'abord[1]. Le nom de Hor est en effet porté par un grand nombre de particuliers au Moyen Empire, mais il est toujours écrit [hieroglyph][2].

Il suffit de remarquer que le nom du roi est orthographié [hieroglyph] sur tous les objets qui *étaient contenus dans la chambre funéraire proprement dite* et uniquement sur ceux-là.

Tablettes	= Dashour I	fig. 217—218,
autel	»	fig. 219,
vases	»	fig. 210,
sarcophage	»	fig. 241 et 241 bis,
caisses canopes	»	fig. 245,
canopes	»	fig. 247.

Au contraire l'orthographe normale par le faucon [hieroglyph] (il est ici couronné parce qu'il s'agit d'un roi) ne se rencontre que sur deux objets :

un socle de statuette fig. 209,

les montants du naos contenant la statue du [hieroglyph] fig. 214 et 215.

Nous devons en conclure que ces deux objets n'étaient pas destinés à figurer dans le tombeau, et qu'ils ont dû faire partie primitivement d'une chapelle extérieure. On voit que cette question d'orthographe apporte un élément nouveau de grande importance pour éclairer la signification de cette statue si énigmatique. Nous pouvons discuter sur sa destination première : il semble clair seulement qu'elle n'est pas à sa place dans l'intérieur du tombeau[3].

[1]) Voir Jéquier (dans Dashour I p. 125), qui fait remarquer avec raison le contraste avec l'orthographe [hieroglyph] employée « sur les objets se rapportant au Ka ».

[2]) Dans des textes écrits pour une chambre funéraire nous devons cependant nous attendre à rencontrer la forme [hieroglyph]. Et on la trouve en effet, par exemple : à Saqqarah, Trois années de Fouilles p. 210, sur le *sarcophage* (= Caire 28035).

[3]) Ce n'est pas le lieu de traiter cette question. Je ferai seulement les deux remarques suivantes. 1° La présence de cette statue *dans* le tombeau constitue une énigme. L'exemple est unique. Sa position est anormale : elle est couchée (la hauteur du plafond l'exigeait) ce qui est absurde car elle est faite pour être vue debout. Le fronton du naos est décoré du disque ailé. Elle n'a pu être mise en place qu'après le dépôt du corps. Elle n'est pas d'ailleurs dans la même chambre que le corps, mais dans une chambre antérieure (fig. 211 et 243) laquelle cependant fait partie du tombeau et est séparée du puits par un mur. 2° En ce qui concerne la nature même de la statue (roi ou dieu) qui a été discutée par Steindorff, *ÄZ.* 48, 158. il faudra tenir compte d'une partie très importante du costume (qui est comme l'a vu M. Steindorff célui d'un dieu non d'un roi) à savoir le ruban doré ceignant les reins qui soutenait sans aucun doute un étui phallique. M. Borchardt, Catalogue général Caire 259 note 7 a émis déjà cette hypothèse : il a relevé la trace des deux chevilles qui fixaient un objet près du phallus. On ne peut hésiter si l'on compare une statue du dieu Totenen appartenant au Musée du Caire (Daressy, Catalogue général du Caire 38068). Cette divinité porte un étui phallique soutenu par un ruban absolument identique à celui de la statue de Dashour. Sur cet étui voir Jéquier, Rec. de trav. 30, 42. Enfin

Il faut noter enfin que pendant tout le Moyen Empire les scribes ont employé les différentes suppressions ou modifications de signes que nous venons d'examiner en les considérant toujours comme absolument indépendantes les unes des autres.

Tantôt ils suppriment les figures humaines, tout en conservant les animaux, tantôt ils coupent les animaux en deux tout en conservant les figures humaines. Très souvent aussi une même suppression n'est pas appliquée rigoureusement, par exemple: dans le sarcophage de [hiéroglyphes] Dahchour II p. 73, nous avons (côté de la tête),

[hiéroglyphe] pour [hiéroglyphe]

[hiéroglyphes] pour [hiéroglyphes]

mais les autres dieux ne sont pas supprimés [hiéroglyphes], [hiéroglyphe], [hiéroglyphe].

Dans le tombeau de [hiéroglyphes] (voir Dahchour II p. 78—85) le texte suit de très près l'orthographe archaïque d'Ounas[1] c'est-à-dire qu'il ne contient

1° ni figures humaines[2],

2° ni poissons[3].

Le scribe du Moyen Empire a ajouté la suppression

3° des mammifères,

4° de toutes les images de divinités y compris celle de ☉.

Mais par contre les oiseaux et les serpents sont restés intacts.

On voit la variété des combinaisons qui s'offraient aux scribes.

Il est en réalité très rare que toutes les précautions diverses énumérées plus haut aient été prises simultanément. Cependant cela est toujours possible. On remarquera par exemple qu'à Licht dans le sarcophage de [hiéroglyphes] le scribe a employé en même temps toute une série de procédés que l'on rencontre ordinairement séparés:

Pas de poissons,

figures humaines supprimées ou coupées en deux[4],

---

on a négligé les deux inscriptions qui décoraient les deux montants du naos. Elles étaient peintes sur stuc et ont disparu, mais la très précieuse copie de Legrain, fig. 214 quoique un peu réduite pour le montant gauche, permet de reconnaître deux formules de dédicace faites par le roi [cartouche] qui s'intitule à droite [hiéroglyphes] ..... [hiéroglyphes] et à gauche [hiéroglyphes] ...... [hiéroglyphes]. Ces formules parlent du dédicant non de l'objet dédié.

[1]) L'ordre même des chapitres est identique.

[2]) Le scribe est plus strict même que celui d'Ounas. On a [hiéroglyphes] p. 82 l. 15 et p. 85 l. 25 au lieu de [hiéroglyphes] que donne W. 461 (325*a*) par erreur du scribe.

[3]) [hiéroglyphes] l. 71.

[4]) On remarquera le signe [hiéroglyphe] remplaçant [hiéroglyphe], comme déterminatif des noms divins. Le signe [hiéroglyphe] était également proscrit parce qu'il contient un oiseau divin, il fallait donc trouver un

les animaux, oiseaux et reptiles coupés en deux,
les figures de divinités remplacées par leur lecture.

D'une façon générale pas un seul être vivant n'a été laissé intact dans ce sarcophage. Il est inutile de relever le détail des exemples. On se reportera aux planches : l'excellente copie en fac-simile faite par Jéquier nous a très heureusement conservé toutes les particularités de l'original[1].

Nouvel Empire.

Enfin à une époque plus récente encore, au Nouvel Empire, la même théorie générale subsiste toujours, mais les applications en sont différentes dans la pratique. Certaines images restent nuisibles au mort, mais le danger a changé de caractère et ce ne sont plus les mêmes signes qui sont l'objet de la proscription.

Ici encore il faudrait pouvoir suivre dans le détail les modifications qu'on a fait subir aux textes suivant les époques et les localités. Sans entreprendre une enquête suivie voici quelques indications pour les XVIIIe et XXIe dynasties.

1° Nous avons vu[2] que dans la toile funéraire de Thoutmes III tous les poissons sont conservés intacts bien qu'il s'agisse d'un roi. Le système ancien a donc été abandonné sur ce point. Par contre dans cette même toile, on est revenu à l'emploi du signe ○ servant de substitut à des déterminatifs proscrits. Ce rond ○ employé dans les pyramides[3] surtout pour déterminer [hiéroglyphes] ○ et [hiéroglyphes] ○ avait été abandonné pendant tout le Moyen Empire et remplacé dans ces deux mots par le signe ╲[4]. Il est repris par exemple :

[hiéroglyphes] ○ ooo l. 5. 25. 31. 37. 38. 60. 61. 62. 63. 109. 112.

[hiéroglyphes] ○ ooo l. 60. 63.

[hiéroglyphes] ○ ooo l. 69. 70. 71. 159. 168.

Dans ces exemples c'est l'orthographe ancienne des Pyramides qui est rétablie[5] : le rond y remplace [hiéroglyphe] (devenu [hiéroglyphe]) et [hiéroglyphe].

L'emploi de ce rond ○ recoit même un développement nouveau. Par analogie il remplace encore d'autres êtres vivants considérés comme plus spécialement dangereux :

substitut nouveau aux deux déterminatifs [hiéroglyphe] et [hiéroglyphe]. De là l'emploi anormal du signe [hiéroglyphe] dans ce rôle.

[1]) Celui-ci malheureusement tombait en poussiere et n'a pu être transporté au Musée du Caire. — [2]) Voir plus haut p. 48. — [3]) Voir plus haut p. 18. — [4]) Voir plus haut p. 51. — [5]) Cf. plus haut les exemples des pyramides p. 19.

[hieroglyphs] l. 31. 61 pour [hieroglyph]

[hieroglyphs] l. 43 pour [hieroglyph]

[hieroglyphs] l. 36 pour [hieroglyph][1]

Beaucoup d'autres papyrus funéraires de la même époque ont procédé de même au moins pour les mots [hieroglyphs] et [hieroglyphs]. Par exemple parmi les manuscrits collationnés par M. Naville dans son édition du Totenbuch je citerai A*a*.

2° Dans cette même toile de Thoutmes III les couteaux semblent avoir été supprimés[2].

3° Enfin M. Naville dans son édition du *Totenbuch* a remarqué que l'oiseau du mal [hieroglyph] était supprimé dans certains papyrus[3] (*Einleitung* p. 77), par exemple dans C*b* (toile de Thoutmes). Ici encore il s'agit d'un signe de caractère funeste.

4° Il faut sans doute rattacher à la même idée le remplacement du signe de la négation [hieroglyph] par sa lecture [hieroglyph]. Ce remplacement, très fréquent précisement dans les papyrus funéraires, est pour ainsi dire inconnu ailleurs. Il a été signalé par M. Naville dans sa description des papyrus du livre des morts : A*a*, A*i*, C*b* (toile de Thoutmes III).

5° Le remplacement de [hieroglyph] par [hieroglyph] tient-il à la même cause. Il est très fréquent et a été également signalé par M. Naville.

Nous ne poursuivrons pas cette recherche. Il existe sans aucun doute beaucoup d'autres modifications graphiques ayant même origine. Et dans l'examen de celles que nous avons constatées ici bien des points demanderaient à être précisés. Il faut conclure : les images sont des êtres vivants doués d'un pouvoir magique. Certains signes qui représentent des êtres dangereux ou impurs peuvent donc nuire au mort. Inversement le contact du mort peut profaner les images des dieux. Ces deux principes ont influé étrangement sur tout le système graphique quand il est employé dans le tombeau même.

En Égypte l'idée religieuse est partout : il est intéressant de la voir modifier gravement jusqu'à l'orthographe des mots.

Paris, Janvier 1912.

---

[1]) Seul le serpent Apophis constitue un danger, les autres serpents [hieroglyph] et [hieroglyph] sont redevenus de simples lettres.

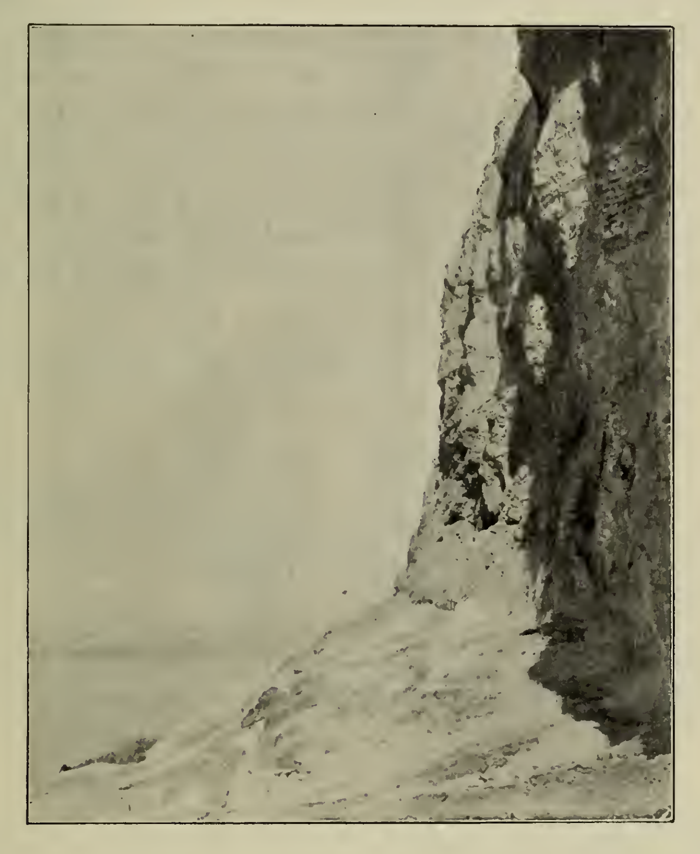
[2]) Il s'agit ici d'un objet dangereux par son usage, et non plus d'un être vivant. Il faudrait examiner si d'autres objets analogues (les armes par exemple) ont donné lieu à la même suppression. — [3]) Peut-on les grouper ces exemplaires par époque, par atelier, d'après les fonctions du mort (prêtre), etc., autant de questions qui se posent et que je n'examine pas en ce moment.

Eine Urkunde über die Eröffnung eines Steinbruchs unter Ptolemaios XIII.

Von Wilhelm Spiegelberg.

Hierzu Tafel I—III und 1 Abbildung.

Im März 1911 erzählte mir Hr. Legrain in Luksor von einer längeren demotischen Inschrift, die er im Gebel Schêch el-Ḥarîdi, etwa gegenüber Ṭahṭa, gesehen und aufgenommen habe. Gleichzeitig übergab er mir in freundlichster Weise seine photographischen Aufnahmen und Kopien des Textes. Waren diese auch



nicht so, daß sie ein restloses Verstehen der Inschrift ermöglichten, so ließ sich doch bereits der wesentliche Inhalt erkennen, und danach wurde in mir der Wunsch rege, größere Photographien und vor allem Papierabdrücke zu erhalten. Durch die gütige Vermittlung von Ludwig Borchardt ist dieser Wunsch in der schönsten Weise erfüllt worden, nachdem die Inschrift von den HH. Dr. Abel und Regierungsbauführer Breith glücklich wieder aufgefunden worden

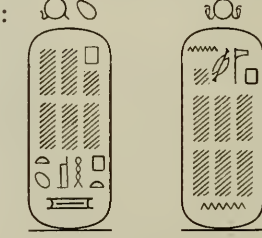
war[1]. Sie befindet sich etwa eine Viertelstunde südlich von dem Dorfe Chizendarîje etwa bei dem Buchstaben *m* in dem Ortsnamen *Sawamʿah* der Baedekerkarte, die aber Chizendarîje etwa 1 cm zu weit nördlich gibt — auf halber Höhe der steil in den Fluß abfallenden Felswand.

Die Legrainsche Photographie ist vom Eingang des Steinbruchs aus nach Norden genommen. Der Steinbruch selbst geht etwa 15 m tief in den Felsen ein. Auf einem ausgesparten Mittelpfeiler, dem nördlichen der beiden Mittelpfeiler gegenüber, steht die Inschrift. Ihre Unterkante ist etwa 3 m über der tiefsten Stelle des Schuttes, der den Boden in unbekannter Höhe bedeckt. Der demotische Teil ist 1,65 : 0,65, die obere Szene 3,50 : 1,50 m.

Man sieht, es war nicht leicht, von dieser Inschrift ausreichende Photographien und Abklatsche zu erhalten, und so bin ich den genannten Herren zu besonderem Danke verpflichtet, daß sie unter Zuhilfenahme eines Gerüstes die demotische Inschrift so aufgenommen haben, daß nun eine sichere Grundlage für eine Entzifferung gewonnen ist. Dem eigentlichen Entdecker der Inschrift, Hrn. Legrain, möchte ich aber auch an dieser Stelle meinen herzlichsten Dank dafür sagen, daß er durch seine uneigennützigen Mitteilungen die Inschrift der Wissenschaft erschlossen hat[2].

Leider ist die Aufnahme des hieroglyphischen Teiles, d. h. die Darstellung, nicht so geglückt, daß die begleitenden Inschriften lesbar sind. Aber für sie konnte ich die Kopien von Hrn. Legrain benutzen, die ich im folgenden ausgiebig verwendet habe[3].

Links ist der König mit der Doppelkrone dargestellt, in der linken Hand hält er [Hieroglyphe]. Über ihm steht:



Die Kartuschenreste ergeben also in Verbindung mit der demotischen Datierung die Namen des Ptolemaios XIII. Der König erscheint vor folgenden fünf Göttern:

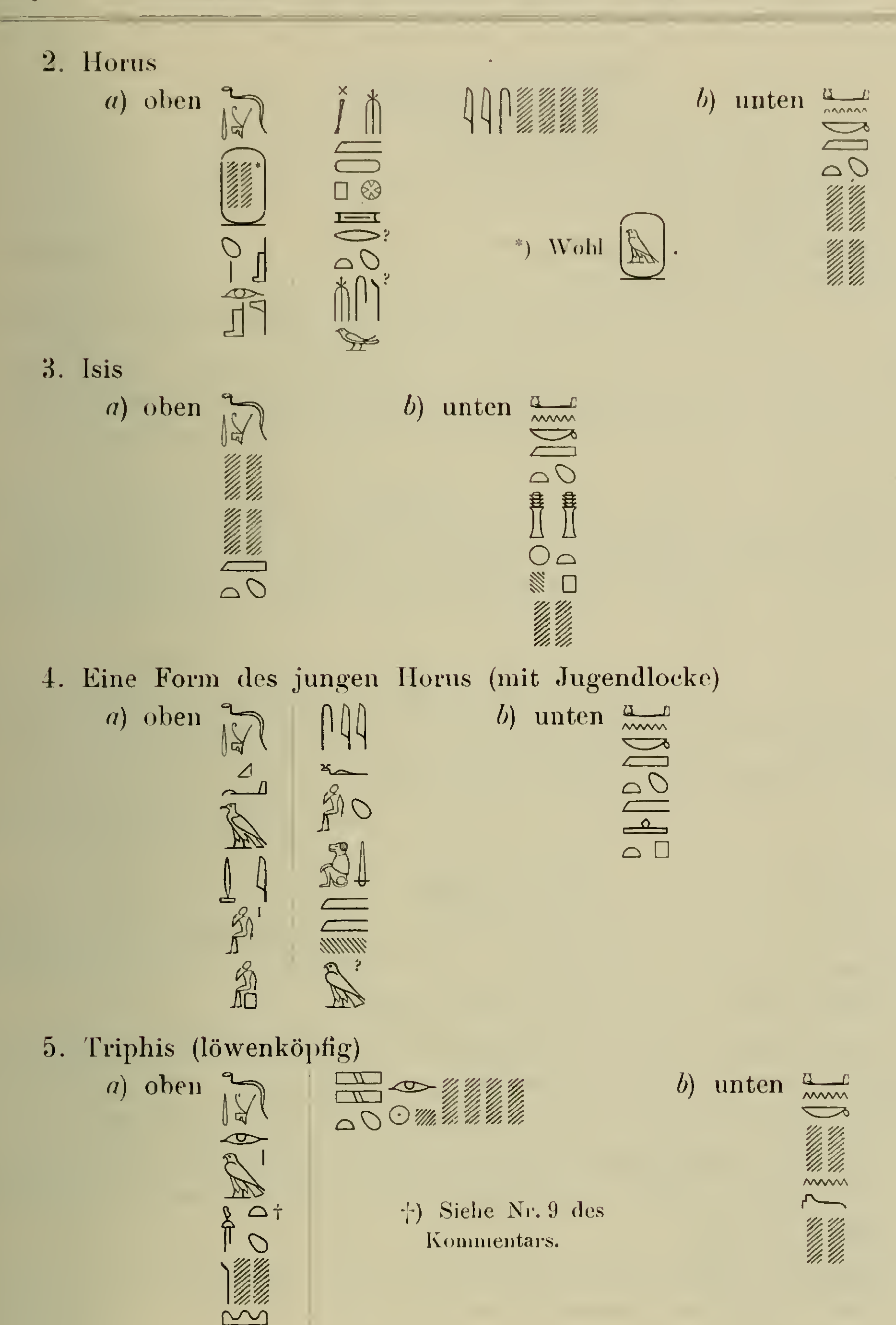
1. Min

a) oben [Hieroglyphen] . . . .[4] *b*) unten [Hieroglyphen] ? [Hieroglyphen] ? [Hieroglyphen]

---

[1]) Die folgende Situationsschilderung hält sich in der Hauptsache an den Bericht von Abel. — [2]) Eine kurze Notiz über unsere Inschrift hat inzwischen Daressy in Sphinx XVI S. 181 veröffentlicht. — [3]) Ich habe die Lesungen nur hier und da zum Teil nach der Photographie berichtigt und durch Punktierung bezeichnet. In der Hauptsache habe ich mich an die Legrainsche Kopie gehalten.

[4]) Lies etwa [Hieroglyphen].



Ptolemaios XIII. opfert also hier den Göttern des panopolitischen Gaues, in dem der Steinbruch liegt, von dessen Eröffnung die folgende demotische Inschrift Kunde gibt. Ich reproduziere sie photographisch (Tafel III) und nach dem Abklatsch im Maßstab von 1 : 3.

[1]) Ist *ḳꜥȝḏj* etwa mit ⲕⲟⲩϫⲓ »klein« identisch? Vgl. auch das weibliche N. pr. (verb. statt) (Golenischeff, Katal. Ermitage S. 21) und auf einem Sargdeckel(?), den ich im Januar 1903 bei dem Händler Nahman in Kairo sah.

Die demotische Inschrift.

Umschrift.

1 *Ḥsp·t XI (?) n Pr-ꜥꜣ ꜥnẖ wḏꜣ snb Ptlum[i]s pꜣ ntr-hwn hurte ꞽbd (?) I pr·t (sw) VII (?) [pꜣ (?) ẖꜥ (?)] Mjn pꜣ ntr ꜥꜣ rn=f mn tꜣj*

2 *šꜥ ḏt m-bꜣḥ Mjn pꜣ ntr ꜥꜣ Ḥr sntm ꞽb ḥrj (?) ntr·w pꜣ ntr ꜥꜣ ꞽs·t tꜣ niꜣ ꜥꜣ·t tꜣ ntr·t ꜥꜣ·t ꞽrm nꜣ ntr·w nt ḥtp*

3 *ꞽrm=w ꞽrm Pꜣ-ši n tꜣ ẖe·t Pꜣ-ši sꜣ Pꜣ-ꜥlꜥl pꜣ sḥn n Mjn pꜣ ntr ꜥꜣ pꜣ sḥn n tꜣ rpi·t tꜣ ntr·t ꜥꜣ·t*

4 *pꜣ mr-šn n pꜣ bk pꜣ snins pꜣ srtikus n tꜣ kḥꜣ (?) Ḫn-Mjn pꜣ tš n Ḥb Wḥe*

5 *ꞽrm Pꜣ-tj-Mjn sꜣ Pꜣ-ši p=f šrj pꜣ snins pꜣ sḥn n tꜣ rpi·t tꜣ ntr·t ꜥꜣ·t ꞽrm Pn (?)-tꜣ-rpi·t p=f (?) sn*

6 *pꜣ (?) ẖr-ḥb (?) n tꜣ rpi·t tꜣ ntr·t ꜥꜣ·t ꞽrm Puris sꜣ Pꜣ-ꜥlꜥl pꜣ snins ꞽrm Klnts*

7 *sꜣ Pꜣ-ꜥlꜥl pꜣ snins ꞽrm Hrmiꜣs sꜣ Pꜣ-ꜥlꜥl pꜣ snins n=f sn·w ꞽrm n=w ẖrte*

8 *ꞽrm rmt nb nt mtu=f tr=w wn=f a tꜣi ẖꜥ·t tj n tꜣ niꜣ·t ꜥꜣt a mte ḥꜣ·t (?)=f tw=f ꞽr=w ꞽp·t n-ꞽm=s m-bꜣḥ*

9 *Mjn-Rꜥ nb ꞽpw pꜣ ntr ꜥꜣ ꞽrm nꜣ ntr·w nt ḥtp ꞽrm=f ⟨a (?)*[1] *Mjn pꜣ ntr ꜥꜣ ꞽrm nꜣ ntr·w nt ḥtp ꞽrm=f⟩ šp[=w sw (?) n (?)] šp nfr e tb (?) pr-ꞽwn e=f smn šꜥ [ḏt]*[2]

10 *ꞽw pꜣ=f (?) hb nfr (?) rt ẖr=f (?) (n) Pr-Pr-ꜥꜣ ḥ·t-ntr Ḫn-Mjn pꜣ ꞽrpi n tꜣ-rpi·t ꞽrm nꜣ=f ẖrte nꜣ=f sn·w šꜣꜥ ḏt sẖ Ḥꜥp-mne (?)*

11 *sẖ Pꜣ-ꜥlꜥl sꜣ Twt pꜣ mr ḳnb·t nt wbe pꜣ hi ḥ·t-ntr Ḫn-Mjn rn=w mne šꜣꜥ ḏt*

Übersetzung.

1 »Im Jahre 11 (1) des Königs [71/70 v. Chr.] Ptolem[aio]s, des Gottes-Jünglings, (am) Feste (ἑορτή) (2) des 7. (?) Tybi (?) (3), [dem Feste des] Min, des großen Gottes. Sein Name bleibt hier

2 bis in Ewigkeit vor Min, dem großen Gotte, (vor) Horus, dem Herzenserfreuer (4), dem Herrn (?) der Götter, dem großen Gott, (vor) Isis von der großen *niꜣ·t* (5), der großen Göttin, und den Göttern, welche mit ihnen wohnen,

3 und (vor) dem Agathodaimon des Steinbruchs (6) — Psais, Sohn des Pe-alal (7), der Verwalter (8) des Min, des großen Gottes, der Verwalter der Triphis (9), der großen Göttin,

4 der Lemêsche-Priester des Sperbers (10), der συγγενής (11), der στρατηγός des Distrikts (12) von Chemmis (Panopolis) (und) des Gaus von Hibis und der Oasenstadt (13),

5 und Peteminis, Sohn des Psais, sein Sohn, der συγγενής, der Verwalter der Triphis, der großen Göttin, und Pa(?)triphis, sein Bruder,

6 der Vorlesepriester (?) (14) der Triphis, der großen Göttin, und Pollis (?), Sohn des Pe-alal, der συγγενής, und Kolanthos,

[1]) Offenbar ist das zwischen ⟨ ⟩ stehende Dittographie. Vielleicht ist durch den von mir a (?) gelesenen Strich darauf hingewiesen. — [2]) Nicht mehr auf dem Abklatsch, aber gewiß in dem Original.

7 Sohn des Pe-alal, der συγγενής, und Hermias, der Sohn des Pe-alal, der συγγενής, seine Brüder, mit ihren Kindern

8 und allen seinen Leuten (15). Er hat diesen (16) Steinbruch hier geöffnet (17) für (?) die große *niꜣ·t* (5), indem sein Herz zustimmte[1]. Er ließ darin arbeiten (18) vor

9 Min-Re, dem Herrn von *ꜣpw* (19), dem großen Gott, und den Göttern, welche mit ihm wohnen. Sie belohnen ihn mit einer schönen Belohnung (20), wegen des Ladeplatzes (21), der auf ewig befestigt ist.

10 Und sein schönes Werk (22) ist fest (23) mit ihm (am) Hofe, (im) Tempel von Chemmis (und im) Tempel der Triphis mit seinen Kindern (und) seinen Brüdern bis in Ewigkeit.

Geschrieben von Phimenis (?).

11 Geschrieben von Pe-alal, dem Sohne des Totoes, dem Vorsteher der Akten (24), welcher über (25) die Ausgaben (26) des Tempels von Chemmis gesetzt ist. Ihre Namen bleiben bis in Ewigkeit.«

Kommentar.

(1) Die Lesung des Einers ist unsicher. Für 9 steht das Zeichen zu hoch, zu 5 stimmt der Kopf nicht recht. Ich denke an die aus [Hieroglyphen] entwickelte Form der Zahl 1.

(2) Zu diesem griechischen Lehnworte siehe mein Petubastisglossar Nr. 249. Unsere Schreibung *hurte* ist die einzige, welche den Vokal an derselben Stelle zeigt wie das griechische ἑορτή. Sonst geben die demotischen Formen etwa *heróte* wieder[2].

(3) Das Datum des Min-Festes ist leider nicht sicher zu lesen, wie ja auch die Ergänzung der Lücke nur problematisch ist. Ich habe mich zu meiner Lesung dadurch verleiten lassen, daß ein Fest des Min am 7. Tybi bekannt ist[3].

(4) Dieses Epitheton des Horus[4] ist auch sonst aus Texten von Achmim bekannt, so Stele Kairo 22141 (ed. Ahmed Bey Kamal) Tafel 41, wo ein [Hieroglyphen] genannt ist, und ähnlich PSBA. IX (1887) S. 362/63. Rec. IX S. 92 erscheint unter den Göttern von Panopolis hinter [Hieroglyphen] der [Hieroglyphen] (lies [Hieroglyphe]) [Hieroglyphen].

(5) Die Bedeutung von [Hieroglyphen] *niꜣ(·t)* ist an allen mir bekannten Stellen[5] dunkel. In Pap. Spiegelberg 12, 13 steht es auch in Verbindung mit Isis.

---

[1]) D. h. aus freier Entschließung. — [2]) Siehe Griffith, Stories S. 84. — [3]) Brugsch, Dict. geogr. 1363, V und dazu Ägyptologie S. 362, vgl. auch Thesaurus 472.

[4]) Vgl. dazu [Hieroglyphen] Pap. Harris 10, 14 usw.

[5]) Siehe Petubastisglossar Nr. 190.

(6) [Hieroglyphen] *ḫe·t* ist die aus vielen demotischen Steinbruchinschriften (Silsile, Kertassi usw.) bekannte Schreibung für das alte [Hieroglyphen] *ḫ3·t* »Steinbruch«. Auch *P3-šj n t3 ḫe·t* »der Agathodaimon (genius) des Steinbruchs«, also dessen Schutzgottheit, begegnet häufig[1] in den demotischen Steinbruchsinschriften.

(7) Dieser Eigenname findet sich ohne Artikel als *ᶜlᶜl* in Revue égypt. III S. 2 (autographierter Text) und Pap. Berlin 9112, 10.

(8) Zu dem Titel *sḫn*, dem einmal φροντιστής, der Titel eines priesterlichen Beamten[2], entspricht, vergleiche meine Bemerkungen bei Gradenwitz, Erbstreit aus dem ptol. Ägypten S. 53.

(9) Über diese Göttin siehe außer demotischen Studien I 30* Gauthier, Bulletin Inst. III, 165 ff. Ich möchte hier nachtragen, daß *Rpj·t* (Θρῖφις) mehrfach als die Totengöttin von Panopolis erscheint, so Stele Guimet 42 (ed. Moret) [Hieroglyphen] »*Rpj·t*, Auge des Horus, im Westen von Panopolis« und ähnlich Petrie, Athribis (passim) [Hieroglyphen][3]. Sie ist an beiden Stellen löwenköpfig dargestellt, und so erscheint sie auch in unserer Inschrift ganz rechts als [Hieroglyphen], wenn ich die Abschrift von Legrain richtig emendiert habe.

(10) *mr mšᶜ* = ⲗⲉⲙⲏⲛⲓϣⲉ, eigentlich »Truppenführer«, ist hier, wie z. B. auch Pap. Kairo 30605, 3. 31179, 4, ein Priestertitel, und vermutlich ist auch der von Griffith (Rylands Pap. S. 234, 6) richtig hierhergezogene Λεμεισα in Pap. Tebt. I Nr. 122 ein Priester. Hier ist er ein Kultbeamter des heiligen Falken, in welchem man vielleicht das heilige Tier des obengenannten Gottes Horus zu sehen hat.

(11) [Hieroglyphen] *snjnis* ist eine bemerkenswerte Wiedergabe des Titels συγγενής mit der auch sonst belegten Wiedergabe des erweichten γ durch *j*[4]. Diesen Rangtitel führen hier außer dem Dedikator unserer Inschrift, dem Strategen Psais, auch seine drei Brüder sowie sein Sohn Peteminis. Das sieht fast so aus, als ob dieser Titel, der mit der Stellung des Strategen eng verknüpft ist, sich wie ein Adel vererbt hätte.

(12) Zu der geographischen Bezeichnung [Hieroglyphen] *t3 kḥ3 Ḫn-Mjn* »der Bezirk (od. ä.) von Chemmis« vergleiche meine Bemerkungen in Recueil XXVI (1904) S. 162 und Griffith, Demotische Rylands Papyri S. 233. Der ganze Ausdruck hat sich noch im koptischen ⲧⲕⲁϩ-ϣⲙⲓⲛ (Zoëga, Katal. 76, 38;

---

[1]) Z. B. Inschriften von Gebel Silsile. — [2]) Siehe Otto, Tempel I S. 164. — [3]) Zu diesem Epitheton der Triphis vergleiche Sethe, Untersuchungen zur Gesch. Äg. V S. 153. — [4]) Siehe Gradenwitz, Ptol. Erbstreit S. 56 und S. 93 dieses Bandes der ÄZ. — Übrigens gibt es auch eine ägyptische Übersetzung des Titels *sn n mhw·t n Pr-ᶜ3* »Bruder der Familie des Pharao«. Siehe Möller, Totenpap. Rhind, Glossar Nr. 156.

Crum[1], Djeme 99, 4. 49) erhalten. Was die geographische Bedeutung anlangt, so mag darauf hingewiesen werden, daß mehrfach der Ort Ψῶνις (ägypt. *P3-swn*, kopt. ⲡⲥⲟⲟⲩⲛ) als »in dem Bezirk von Chemmis« (*ḥn t3 kḥ Ḫn-Mjn*) gelegen erwähnt wird[2]. Da dieser Ort, wahrscheinlich identisch mit dem heutigen Bassuna[3] (باسونة), auf dem linken Nilufer lag, so wird man auch hier den »Distrikt von Chemmis« zu suchen haben. Dazu stimmt weiter gut, daß hier bei Sohag (s. unten) noch heute der Ausgangspunkt einer alten Karawanenstraße[4] liegt. Sie führte zu den Oasen, die dem Strategen Psais zusammen mit dem erwähnten Distrikt (*t3 kḥ Ḫn-Mjn*) unterstanden.

(13) *Ḥb* und *Wḥe* sind zwei Städtenamen. Der erstere [Hieroglyphen] ist wohl[5] eine Schreibung des alten *Ḥb*, dem bekannten Namen der Hauptstadt der Oase El Chârge, dem heutigen El Hibe, dem Ἶβις der Griechen. »Der Gau von *Ḥb*« entspricht ganz dem Ἰβίτης νομός, Pap. Grenf. II 68ff.[6]. In dem zweiten Ortsnamen [Hieroglyphen][7] *wḥe* steckt das Wort für Oase. Doch ist hier, wie das Determinativ lehrt, nicht das Appellativum, sondern ein Stadtname gemeint, d. h. die Ὄασις πόλις bei Herodot III 18, in der ich die auch [Hieroglyphen] *s·t-wcḥ·t* geschriebene Hauptstadt der Oase El Dâchle sehen möchte. So sind hier wie schon in älterer Zeit[8] die beiden Hauptstädte der Oasen El Chârge und El Dâchle zusammen genannt, welche die südliche Oase bilden und der Oasis major der Klassiker entsprechen.

Somit war Psais »Stratege eines Distrikts von Panopolis (Achmim) und des Gaues der großen Oase[9]«. Das wäre griechisch etwa *στρατηγὸς τῆς Χέμμεως μερίδος καὶ τοῦ νομοῦ Ὀάσεως Μεγάλης[10]. Wenn man sich erinnert, daß noch heute von Achmim aus eine alte Karawanenstraße zu der Oase El Chârge führt, so versteht man die administrative Vereinigung der genannten Gegenden. Der Ausgang

[1]) In dem in ⲕⲁϩ-ϣⲙⲓⲛ gelegenen Ortsnamen ⲇⲉⲕⲁⲧⲣⲓⲧⲟⲩ, var. ⲇⲓⲕⲧⲁⲧⲣⲓⲡⲟⲩ, steckt natürlich der Name der Göttin Triphis. — [2]) So abgesehen von der bereits Demot. Studien I S. 71* Nr. 520 erwähnten Stelle Harfner 82, auch Mumienetikett Kopenhagen Nr. 2, Berlin 10568 (Nr. 13 ed. Möller), 10626 (Nr. 20 ed. Möller). An letzterer Stelle entspricht ihm ὁ Πανοπολ(ίτης) νομός, ähnlich 37 ὁ Πανοπολείτης. — [3]) Siehe Gauthier, Bulletin Inst. d'archéol. IV (1905) S. 72/73 und X (1912) S. 112.

[4]) Die Hauptkarawanenstraße führte, worauf mich Steindorff freundlichst hinwies, von Abydos (This) nach El Chârge. Sie ist zuerst im M. R. (Schäfer, ÄZ. 42, S. 126/27) nachweisbar, existierte aber bereits in der Frühzeit, wie auch Schäfer vermutet. Dafür sprechen auch nach Steindorff die Weingärten der thinitischen Könige, von denen viele in der großen Oase gelegen haben werden.

[5]) Auffallend ist der Wechsel von *h* und *ḥ*, der erst in der römischen Kaiserzeit (z. B. in dem Magical Pap.) häufiger ist. — [6]) Siehe dazu Wilcken, Archiv für Papyruskunde IV S. 469.

[7]) So wohl auch in der Schreibung [Hieroglyphen] des Mag. Pap. Nr. 216.

[8]) Siehe Recueil XXI (1899) S. 18. — [9]) Daß die Oasen eigene Gaue bildeten, ist aus Ptol. IV 5, 61 und Plinius 5, 9, 9 bekannt. — [10]) Vgl. auch den späteren (68 n. Chr.) Titel στρατηγὸς Ὀάσεως Θηβαΐδος, Dittenb., Inscr. sel. Nr. 669.

der Straße lag natürlich auf dem linken Nilufer, also Achmim gegenüber, vielleicht bei dem heutigen Orte Sohag[1]. Auf dem Westufer wird man ja nach den obigen Erörterungen auch *tꜣ kḥ Ḫn-Mjn* »den Distrikt von Chemmis« zu suchen haben.

(14) Die Lesung ist mehr als zweifelhaft. Auch an die Petubastisglossar Nr. 497[2] besprochene Gruppe könnte man denken, in der übrigens Griffith den Titel *ḥr-ḥb* vermutet hat.

(15) ⲙⲛ ⲣⲱⲙⲉ ⲛⲓⲙ ⲉⲧⲛ̄ⲧⲁϥ ⲧⲏⲣⲟⲩ und »alle Leute, die bei ihm sind[3]«, ganz entsprechend der griechischen Wendung *καὶ οἱ αὐτοῦ πάντες*.

(16) Dieselbe Schreibung von *tꜣi* auch Petubastisglossar Nr. 127 und an den dort genannten Stellen.

(17) *wn* ⲟⲩⲱⲛ »öffnen« mit ⲉ auch Demot. Proph. 3, 2, 1 Kh. 3, 35, wie es auch im Koptischen häufig, z. B. Sap. 10, 21, Zoëga 556, Schenute 37, 1, konstruiert wird. *wn* ist der alte Term. techn. für die Erschließung eines Steinbruchs, z. B. LD. III 3, 254*c*.

(18) *ꜣp·t* ist auch sonst in demotischen Texten von der Steinbruchsarbeit gebraucht, z. B. LD. VI 69 Nr. 169, vgl. auch Demot. Proph. 5, 18 (ter).

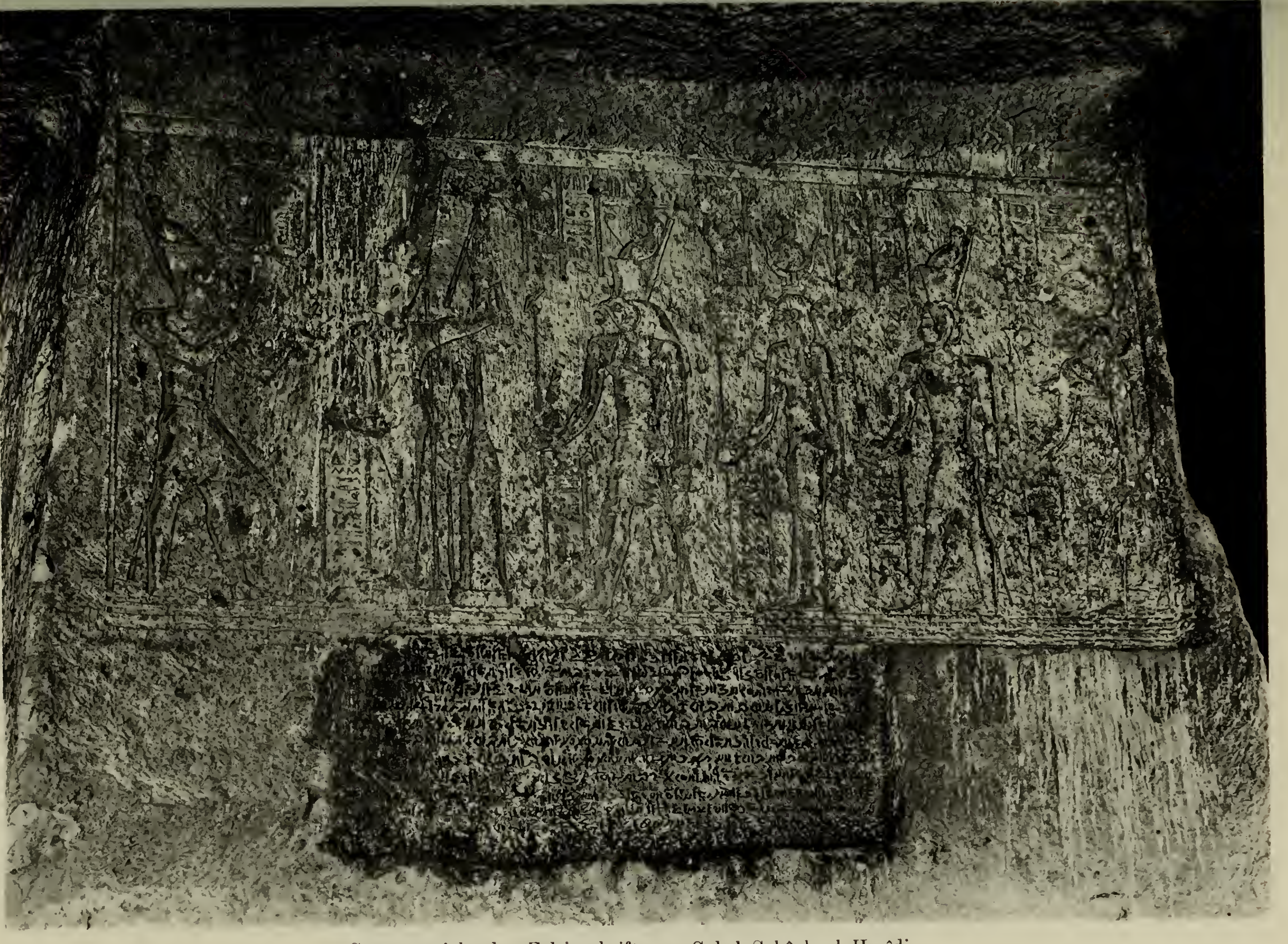
(19) Zu diesem Stadtnamen, der hier [hieroglyphs] ? ? geschrieben ist, siehe Brugsch, Dict. geogr. 19. Denselben Gottesnamen zeigt z. B. die Achmimer Stele Rec. IX 92 [hieroglyphs].

(20) Es scheint hier die Wendung vorzuliegen, die mir aus dem n. R. aus folgenden Stellen bekannt ist: Rec. XXXII (1910) S. 180/81 [hieroglyphs] . . . [hieroglyphs] und ähnlich 182 mit der Variante [hieroglyphs] »ich gebe, daß ihn die Götter . . . . mit einer schönen Belohnung belohnen«. Danach möchte ich auch PSBA. XXXI (1909 Januar) Tafel 1 lesen [hieroglyphs] »möge dich Amon mit einer schönen Belohnung belohnen!« An der in den Übersetzungen gegebenen Bedeutung ist kaum zu zweifeln[4].

(21) Lese ich richtig [hieroglyphs][5], so wäre *οἶκος φορτίου* »Haus der Schiffslast« zu übersetzen, wenn man für *ꜣwn* (Verbum in Zeile 8) die Bedeutung des koptischen Derivates ⲁⲟⲩⲉⲓⲛ gelten läßt, die ich jetzt, abgesehen von Demot.

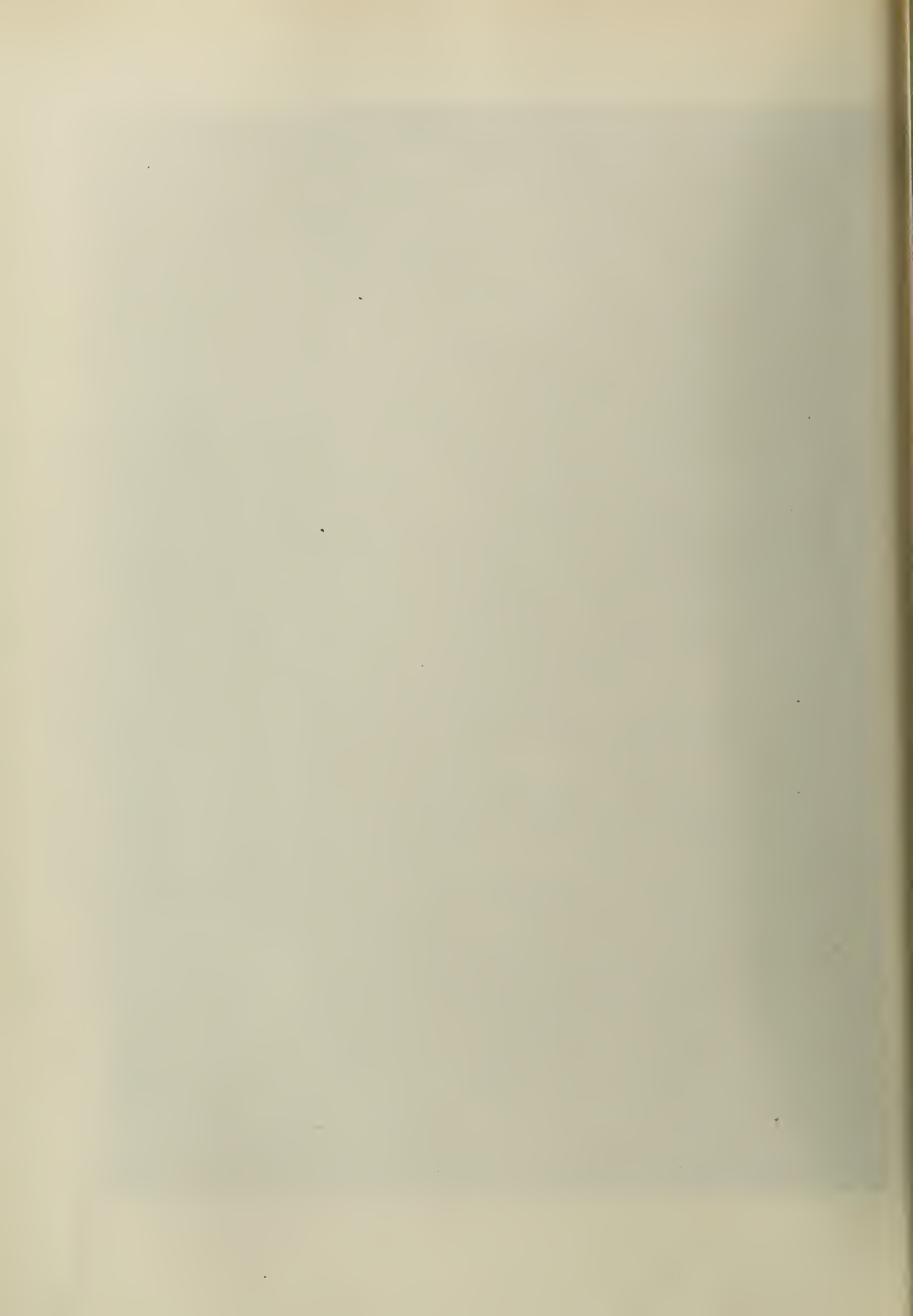
[1]) Die von Brugsch geleitete Reise nach der Oase El Chârge brach von Sohag auf. Siehe Brugsch, Reise nach der großen Oase S. 2. — [2]) Vgl. dazu weiter Demotische Studien V S. 25 Nr. 3. — [3]) Auch sonst in demotischen Inschriften und ebenso z. B. 1Kh. 4, 7. 8. — [4]) Dunkel ist *šp nfr* in Pap. Berlin 8351 IV, 6.

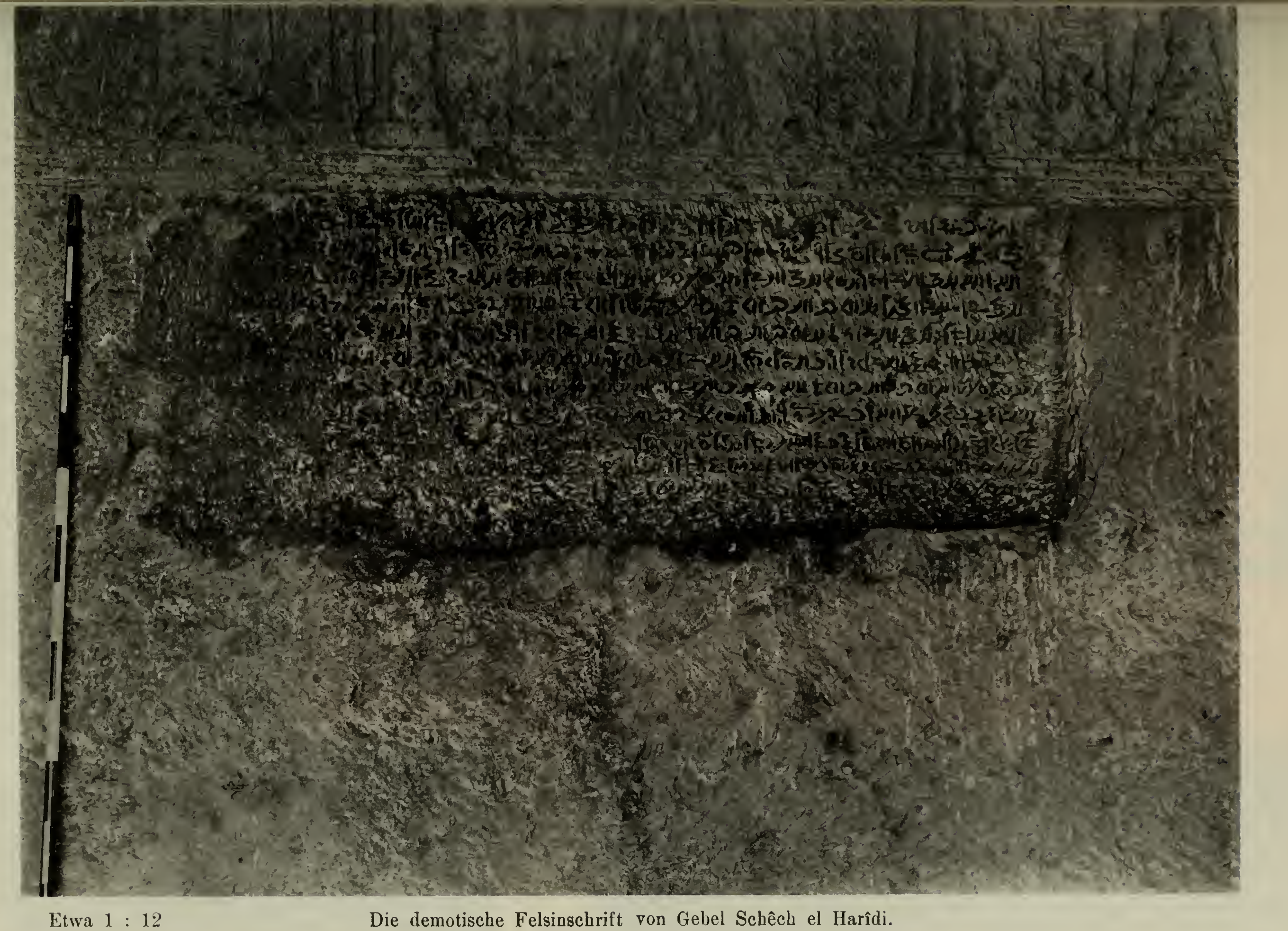
[5]) [hieroglyph] sieht ganz so aus wie in der folgenden Zeile. Daß nicht an *wn* »öffnen« zu denken ist, lehrt der Vergleich mit dieser Gruppe in Zeile 8.



Gesamtansicht der Felsinschrift von Gebel Schêch el Harîdi.

Verlag: J. C Hinrichs, Leipzig.

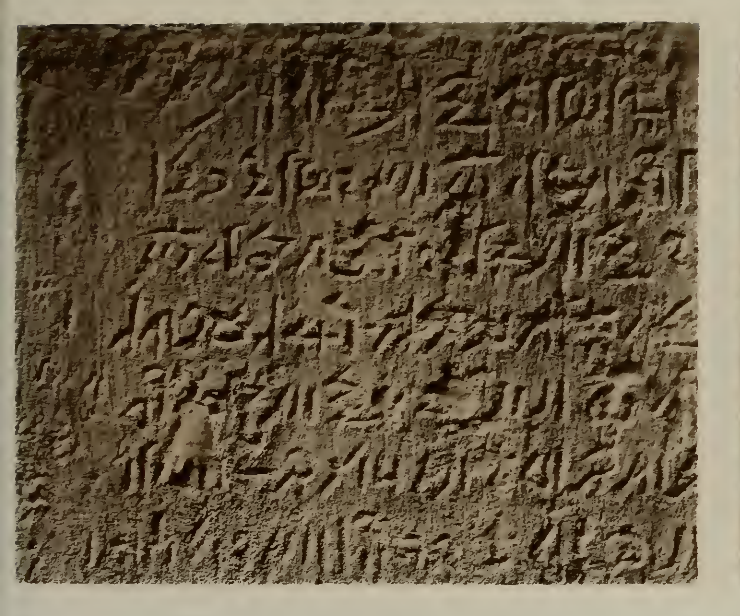
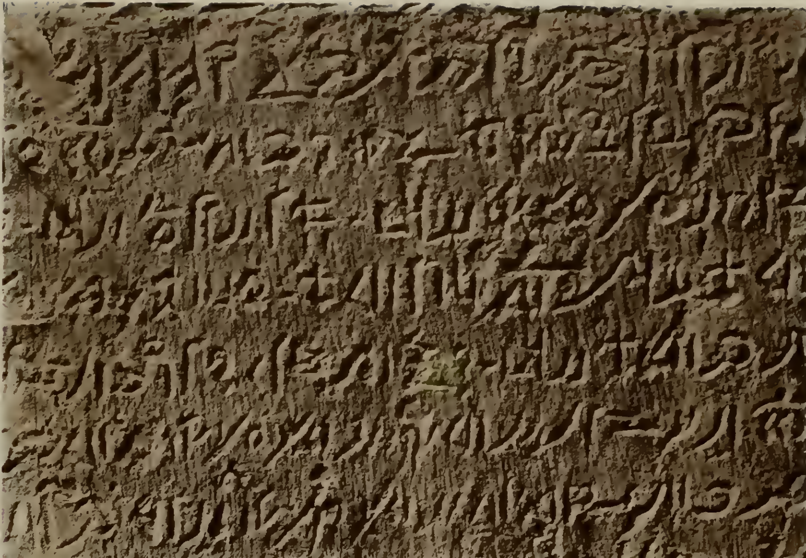


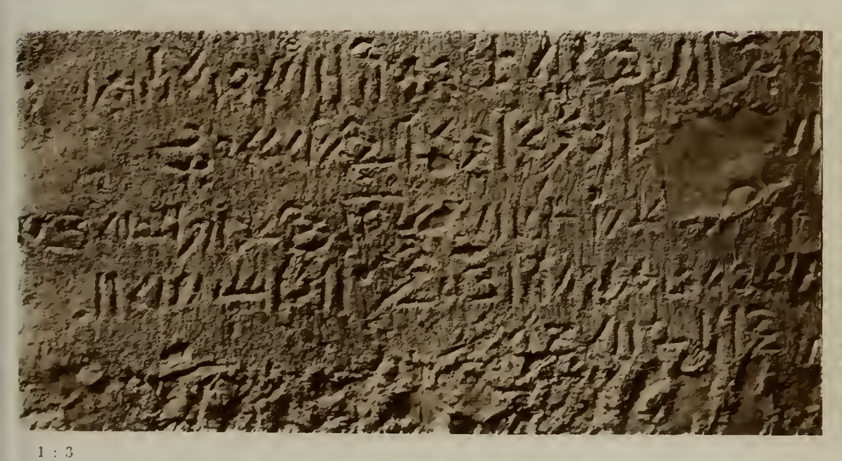


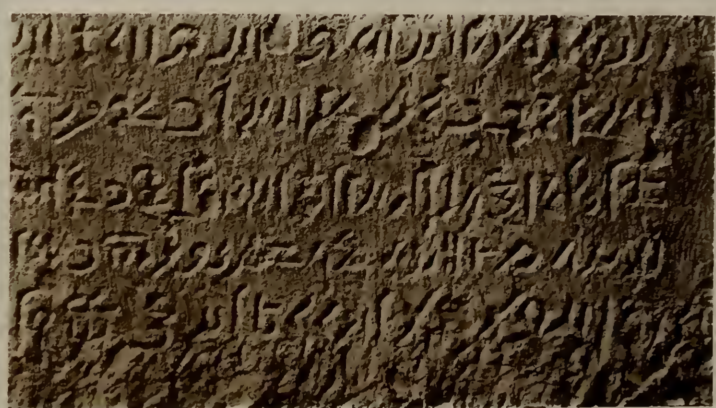
Etwa 1 : 12 Die demotische Felsinschrift von Gebel Schêch el Harîdi.

Verlag: J. C. Hinrichs, Leipzig.



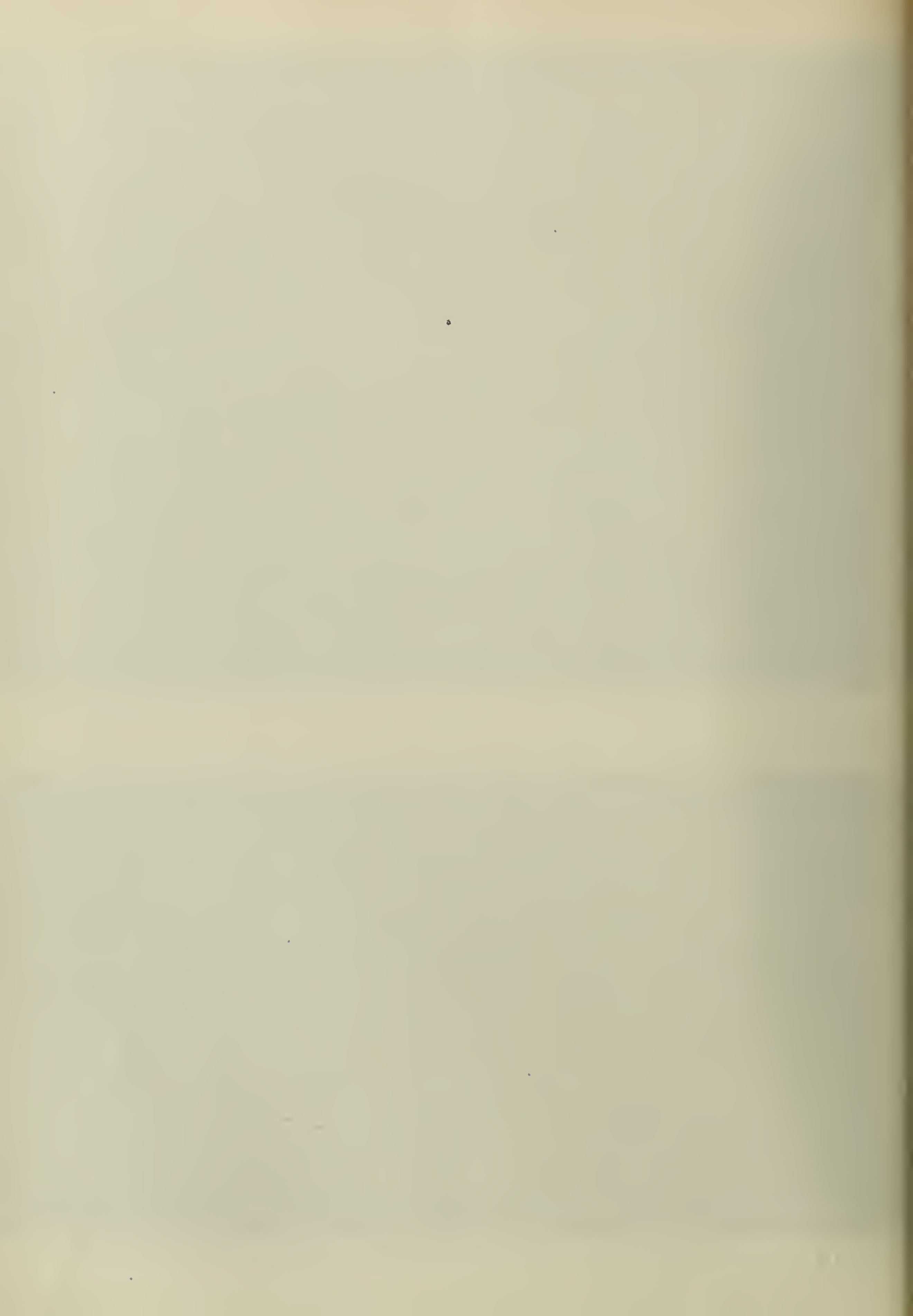




1 : 3

Die demotische Felsinschrift von Gebel Schêch el Harîdi nach dem Papierabdruck.

Verlag: J. C. Hinrichs, Leipzig



Prophez. Rücks. *a* 17, auch aus einem unveröffentlichten Ostrakon[1] des Berliner Museums 12978 (aus Elephantine—Röm. Kaiserzeit) nachweisen kann. Sonst hat *ꜣwn* im Demotischen die Bedeutung »Fahrt« (*κατάπλους*[2]), die hier nicht passen würde. Danach würde also der Stratege Psais, der den Steinbruch öffnete, gleichzeitig auch am Nil eine Hafenanlage geschaffen haben, um die Steine bequem verladen zu können.

(22) Zu *hb* ϩⲱⲃ »Werk«, »Arbeit« von Bauarbeiten siehe Brugsch, ÄZ. XXVI (1888) S. 65. Als Substantiv ist es vor allem aus Mag. Pap. (Index Nr. 560) bekannt.

(23) *rt* ist altes [Hieroglyphen] *rd* in der Bedeutung »dauern«. Das »mit ihm« soll wohl auf den Namen gehen. Vgl. dazu etwa Urk. IV 131. 134 [Hieroglyphen].

(24) Der Titel[3] ist mir neu und bezeichnet wohl einen höheren Kanzleibeamten, hier den Schreiber, welcher den Text dieser Inschrift redigiert hat. Im übrigen siehe die Schlußbemerkung dieses Aufsatzes.

(25) Die Lesung dieses Titels ist mir nicht geglückt, doch muß er nach dem folgenden einen Finanzbeamten der Tempelverwaltung bezeichnen.

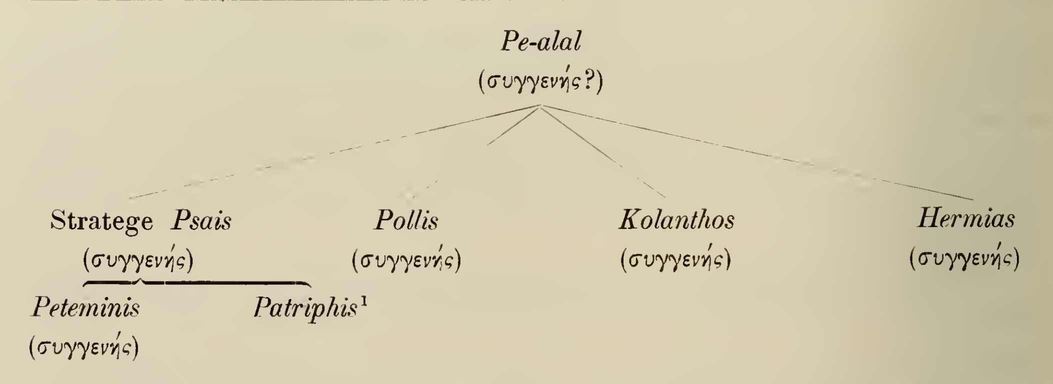
(26) Zu dieser Wendung und der hier vorliegenden Bedeutung von ⲟⲩⲃⲉ siehe Rec. XXVI (1904) S. 162 und Rylands Pap. 245, 9.

Inhalt.

Der obige Text ist eine Denkschrift auf die Eröffnung eines Steinbruchs, wie sie in Ägypten von alters her[4] üblich waren. Der feierliche Akt vollzieht sich hier in Gegenwart des Strategen als des Chefs der Gauverwaltung, der hier wohl auch als Vertreter des Pharao steht, dem nach ägyptischem Staatsrecht als Herrn von Grund und Boden auch die Steinbrüche gehören[5]. Das Verwaltungsgebiet des hier genannten Strategen Psais umfaßte den Gau von Panopolis oder doch einen Teil (den Westdistrikt?) desselben[6] sowie die südliche Oase (Oasis major). Für seine Familie ergibt sich aus der Inschrift folgender Stammbaum:

[1]) Dort ist in einer Rechnung *wꜥ ꜣwin ꜣsti* (= ⲟⲩⲁⲟⲩⲉⲓⲛ ⲉⲥⲏⲧ) »eine Schiffslast Erde« erwähnt. Sollte auf dieses ⲁⲟⲩⲉⲓⲛ »Schiffslast« und wohl auch allgemein »Last, Ladung« das griechische *αὐίλιον* var. *αὐωίλιον* zurückgehen, jenes beim Transport von Erdmassen genannte Raummaß, das nach Jouguet (P. Lille I S. 15) einen Würfel mit einer Seite von zwei Ellen darstellt und nur eine andre seit der römischen Kaiserzeit übliche Bezeichnung des *ναύβιον* (Smyly, P. Petr. III, 347) zu sein scheint. Der Wechsel von *ω* und *ου* ist auch sonst (s. Mayser, Gram. Pap. S. 99) bekannt. Unter dem Einfluß der aus den Maßbezeichnungen (*ἵνιον, μώιον, ναύβιον* (s. Mayser, a. a. O. S. 37 bis 38) bekannten Endung *-ιον* ist dann aus **awin-ion* durch Dissimilation **awilion* geworden. Diese letztere Erklärung verdanke ich Enno Littmann.

[2]) Siehe Hess, Rosettana zu Zeile 10 (S. 57). — [3]) Vgl. etwa den Titel *sẖ ḳnb·t* »der Aktenschreiber« in Pap. Carnarvon I und II, sowie Revue égyptol. III, autographischer Text zu S. 2 (bis). — [4]) Vgl. etwa die Inschriften von Maasara, Lepsius, Denkmäler III 3*a* (Breasted, Records II § 27). — [5]) Siehe Fitzler, Steinbrüche und Bergwerke im ptolemäischen und römischen Ägypten S. 56ff. — [6]) Siehe oben S. 71 unter (12).



Von dieser Familie ist vielleicht — aber mehr als eine Vermutung kann das nicht sein — der Letztgenannte auch aus einer griechischen Besucherinschrift in Philae[2] bekannt, auf welche mich Hr. E. v. Druffel freundlichst hinwies. Der Urheber des betreffenden *προσκύνημα* ist ein [συ]γγενής καὶ στ[ρατηγὸς] τοῦ Πανοπολίτου mit Namen Πανίσ[κος]. Der Mann führt also die charakteristischen Titel des Psais, mit dem aber sein Name nicht identisch sein kann. Dagegen wäre das für den Namen des Sohnes Peteminis möglich, weil wir mehrfach[3] Πανίσκος als griechische Übersetzung des ägyptischen Namens *Pete-Min* nachweisen können. Nur müßten wir annehmen, was zwar nicht sicher aber doch recht wahrscheinlich ist, daß Peteminis Paniskos Amtsnachfolger seines Vaters wurde. Sollte diese Kombination richtig sein, dann würden wir für die griechische Inschrift als Terminus post quem das Jahr 70 v. Chr. haben, und dem widerspricht, wie mich Bruno Keil freundlichst belehrte, die Form der griechischen Buchstaben nicht.

Ich habe in dem Stammbaum jeweils den Titel συγγενής hinzugefügt, um die obige Vermutung zu illustrieren, daß er hier als eine Art Erbadel gebraucht ist. Danach hat Pe-alal diesen Rangtitel auf seine vier Söhne, und von diesen hat Psais ihn wieder auf einen seiner Söhne vererbt. Auf Grund der Familiennamen, vor allem aber der Priestertitel, darf es als sicher gelten, daß der Stratege Psais ein Ägypter war, ein weiterer Beleg dafür, daß in dieser Zeit auch höhere Stellen mit Ägyptern besetzt wurden[4]. Weisen schon die Eigennamen (Psais, Patriphis, Peteminis und Kolanthos) auf den Gau von Panopolis[5], so steht diese Beziehung durch die Inschrift selbst außer Zweifel. Dabei soll die Erwähnung des Gottes Min allein nicht in die Wagschale fallen, denn er wird als Herr der Wüste und der Wüstengebirge auch sonst häufig in den Steinbruchinschriften genannt. Aber die übrigen Götter der Darstellung und der Inschrift zeigen klar, daß Min hier als der Gott der Stadt zu betrachten ist, welcher die Familie des Strategen angehört.

[1]) Da bei ihm der Vatersname Pe-alal fehlt, so ist er nicht als Bruder des Psais, sondern des Peteminis zu betrachten. — [2]) CIG. 4897 = Letronne, Rec. II Nr. 97 = LD. VI 85 Nr. 219 bis 220. — [3]) Siehe Demot. Studien I Nr. 161, ÄZ. 44 (1907) S. 131. — [4]) Vgl. dazu Wilcken, Grundzüge I, Teil I S. 22. — [5]) Vgl. die betreffenden Eigennamen in den Mumienetiketten von Achmim, Demot. Studien I.

Die Erwähnung der panopolitanischen Götter hat aber wohl noch einen andern Grund. Wenn in Zeile 10 auf das »schöne Werk« des Strategen am Palaste und in den Tempeln des Gaues von Chemmis hingedeutet wird, so darf man wohl daraus schließen, daß diese Bauten in Zusammenhang mit dem hier geöffneten Steinbruch standen, der ja nicht sehr weit von Achmim entfernt liegt. Nun wissen wir durch die Grabungen von Flinders-Petrie in Athribis[1], daß Ptolemaios XIII. dort einen großen Tempel gebaut hat. Sollte etwa dieser unter demselben Könige eröffnete Steinbruch für jenen Tempel Blöcke geliefert haben?

Habe ich die zerstörte Stelle Zeile 9 richtig ergänzt und recht verstanden, so hat der Stratege Psais den Steinbruch im Gebel Schêch el-Ḥarîdi nicht nur aufgeschlossen, sondern auch durch eine besondere Anlage für die bequeme Verladung der Steine gesorgt. So durfte sein Name hier mit Recht stehen. Unter den beiden Schreibern, welche mit ihm ihren Namen zu verewigen wünschten, wird der an erster Stelle ohne Titel genannte der technische Urheber der Inschrift sein, deren Text der zuletzt stehende Kanzleibeamte des Tempels entworfen hat.

Neue Denkmäler des Parthenios, des Verwalters der Isis von Koptos.

Von Wilhelm Spiegelberg.

Hierzu Tafel IV und 5 Abbildungen.

In letzter Zeit sind eine ganze Reihe von griechischen und demotischen Denksteinen bekannt geworden, welche von Parthenios, dem Sohne des Paminis und der Tapchoïs geweiht worden sind. Er war ein προστάτης Ἴσιδος, demotisch *rt ꜣs·t* »Verwalter (od. ä.) der Isis«, der diese Stellung unter vier römischen Kaisern (Tiberius bis Nero) bekleidete, und zwar in dem Tempel zu Koptos, denn daher stammen zweifellos alle bisher bekanntgewordenen Denkmäler.

Die bisher veröffentlichten Stücke, die sich fast alle in dem Museum zu Kairo befinden, sind die folgenden[2]:

I. **Kairo 9286** (hieroglyphisch-griechisch). — Sandstein.
Milne, Catalogue Général Taf. II S. 29 mit der dort verzeichneten Literatur [= Reinach-Weill Nr. 3]. Sicher aus Koptos.
Zeit des Tiberius (Jahr 8).

[1]) W. M. Flinders-Petrie, Athribis, London 1908.

[2]) Ich habe nachträglich (siehe die Schlußbemerkung) die Verweise auf den inzwischen erschienenen Aufsatz von Reinach-Weill (Annales du Service des Antiquités de l'Égypte XII S. 1 ff.) in Klammern eingesetzt. Dort ist die Literatur zu den einzelnen Stücken vollständig angegeben.

II. Kairo 9268 (hieroglyphisch-griechisch). — Sandstein.
Milne, Catalogue Général 9268 S. 39 mit Literatur [= Reinach-Weill Nr. 1].
Zeit des Tiberius (Jahr 18).

III. Kairo 22129 = 22199 (hieroglyphisch-griechisch). — Sandstein.
Milne, Catalogue Général S. 39 mit Literatur [= Reinach-Weill Nr. 2].
Zeit des Tiberius (Jahr 10).

IV. Kairo 31101 (hieroglyphisch-demotisch). — Sandstein.
Spiegelberg, Catalogue Général S. 34 Taf. 7 [= Reinach-Weill Nr. 7].
Zeit des Tiberius (?) — Diese Stele ist vermutlich die in Petrie, Koptos S. 22 erwähnte (siehe meine Bemerkung a. a. O.) und stammt daher aus Koptos.

V. Kairo 31114 (demotisch). — Sandstein.
Spiegelberg, Catalogue Général S. 45 Taf. 10 [= Reinach-Weill Nr. 9]. Aus Ḳus (?)[1].
Ohne Zeitangabe.

VI. Kairo 31146 (hieroglyphisch-demotisch). — Sandstein.
Spiegelberg, Catalogue Général S. 57 Taf. 17 [= Reinach-Weill Nr. 6]. Aus Ḳus (?)[2].
Zeit des Claudius.

VII. Kairo 31160 (demotisch). — Sandstein.
Spiegelberg, Catalogue Général S. 65 Taf. 20 [= Reinach-Weill Nr. 10].
Ohne Zeitangabe.

VIII. Petrie, Koptos Taf. XXII[3] Text S. 22 (hieroglyphisch-demotisch). Vergleiche dazu Spiegelberg, Catalogue Général S. 35 [= Reinach-Weill Nr. 8]. — Sandstein.
Zeit des Nero.

Diesen Denkmälern des Parthenios kann ich jetzt einige weitere hinzufügen. Die beiden folgenden verdanke ich der freundlichen Mitteilung von G. Legrain.

IX. Demotische Inschrift eines Tores von Koptos.

Die nebenstehend abgebildete Photographie des Tores, welche mir Hr. Legrain gütigst zur Verfügung stellte, zeigt die Stelle, an der sich die Inschrift hoch oben über der Hohlkehle an der sie abschließenden Steinplatte befindet. Dieses

[1]) So auch nach den »fiches« Nr. 5407. Trotzdem ist diese Herkunftsangabe recht zweifelhaft und nach dem folgenden durch Koptos zu ersetzen. — [2]) Wohl ebenfalls irrtümlich für Koptos. — [3]) Ebendort zwei weitere Fragmente von Inschriften des Parthenios.



von dem Kaiser Claudius errichtete Tor aus Sandstein(?)[1] ist nicht mit demjenigen identisch, dessen Weihung auf den Stelen 9268 (Nr. II), 31101 (Nr. IV), 31114 (Nr. V und Nr. XI) dargestellt ist, weil diese, soweit sie erhalten sind, aus der Zeit des Tiberius stammen. Man müßte denn schon annehmen, daß der Bau des Tores unter Tiberius begonnen und unter Claudius vollendet worden wäre.

[1]) Siehe jetzt Weill, Annales XI (1911) S. 129 über die Lage des Tores, das der beigegebene Plan mit Nr. 50 bezeichnet. Mein Artikel war übrigens bereits vor dem Erscheinen des genannten Aufsatzes abgeschlossen, auf den ich für die allgemeineren topographischen Fragen an dieser Stelle noch besonders hinweisen möchte.

Umschrift.

ꜥ-ꜥr-ḥr(?)[1] *Tbris G*]*lutius Gisrs Sbstu Grmni*[*ḳ*]*u ꜣutugrtur m-bꜣḥ Gb rpꜥi*[2] *nꜣ ntr·w pꜣ ntr ꜥꜣ nt tj ꜥnḫ n Prthnis sꜣ Pn-Mjn mwt=f Tꜥ-pꜣ-ẖui pꜣ rt ꜥs·t šꜣꜥ ḏt.*

Übersetzung.

»[Für(?) Tiberius C]laudius Caesar Sebastos Germanicus Autokrator. Vor Geb, dem Fürsten der Götter, dem großen Gott, welcher Leben gibt dem Parthenios, dem Sohne des Paminis und der Tapchoïs, dem Verwalter (od. ä.) der Isis, bis in Ewigkeit[3].«

Es handelt sich also um eine Weihinschrift an denselben Gott, der auch in der Stele Kairo 9268 (Nr. II) erwähnt und auf dem Denkstein von Koptos (Nr. VIII) dargestellt ist. Hier opfert der Kaiser Nero vor Min und einem zweiten Gotte, der in seinem Schrein erscheint. Die nebenstehende Zeichnung[4] beruht auf einer Vergleichung der Petrieschen Wiedergabe mit der Photographie 3499 des Berliner Museums. Danach trägt der Gott auf dem Kopfe — wie mir Heinrich Schäfer gezeigt hat — die Doppelkrone, und zwar in der etwas zerdrückten Form der spätesten Denkmäler[5], d. h. den Kopfschmuck des Geb. Daß dieser ägyptische Gott sich ganz wie ein griechischer auf eine Lanze stützt, ist ein recht bezeichnender Synkretismus von Götterattributen der hellenistischen Zeit. Rätselhaft ist mir der unter dem Schrein befindliche brettartige Gegenstand. Ist es etwa der sonst als Doppeltür gestaltete Verschluß, der hier wie ein Laden nach vorn heruntergeklappt ist? Daß der in dem Naos dargestellte Gott der Erdgott Geb (= Kronos) ist, beweist auch die zugehörige hieroglyphische Inschrift



[hieroglyphs], die ihn *Gbk*[6] *ḥrj ꜥb ḥ·t šꜥ·w-* »Geb in dem *šꜥ*-Hause«[7] nennt.

---

[1]) Zu der Ergänzung siehe S. 83 unter (1). — [2]) Zu der Schreibung siehe ib. unter (3). — [3]) = Reinach-Weill Nr. 11. Nach der obigen Lesung ist die dort gegebene Übersetzung zu berichtigen. Die Inschrift nennt also ebenso wie XII den Kaiser Claudius (nicht etwa Tiberius). — [4]) Für Einzelheiten (Uräen (?), Fries, Speer, Gegenstand rechts unten) müßte das Original noch einmal verglichen werden, da die Photographie nicht ausreichte. — [5]) Vgl. z. B. Kom el Schugafa, Berlin Nr. 17549 (Erman, Religion[2] S. 248).

[6]) Zu der Schreibung vergleiche etwa [hieroglyphs] ÄZ. 46 (1909) S. 142 und [hieroglyphs] LD. IV 79*a*. Hier scheint das [hieroglyph] unter [hieroglyph] *Kb* das Determinativ des Erdgottes zu sein.

[7]) Vielleicht »Sand-Haus« zu übersetzen. Möglicherweise steht aber [hieroglyphs] für [hieroglyphs], und

Desselben Gottes, der wohl in Koptos einen besonderen Kult hatte, gedenkt auch die nächste Inschrift.

X. Demotische Inschrift aus Koptos (?).

Mir ist sie aus der umstehenden (S. 80) Abschrift von Legrain bekannt, die leider ohne Herkunftsangabe ist. Es ist offenbar eine skizzenhafte Abschrift, die ich aber doch der Vollständigkeit halber mitteilen möchte. Auch mag die nicht unwichtige Inschrift sonst ganz verloren gehen.

Umschrift.

1 *ɔs·t wre·t n* (?) *tꜣ* (?) *w*[*tn*]·*t tꜣ ntr·t*
2 *ꜥꜣ·t Gb pꜣ ntr ꜥꜣ dj ꜥnḫ* [*n*] *Prtnis* [*sꜣ*]
3 *Pɔ-Mjn pꜣ* [*rt*] *n ɔs·t Ḳbte šꜣꜥ ḏt*
4 *ɔ-ɔr mtḥ=w tꜣ wtn·t n ɔs·t n mi* (?)
5 *Ḥsp·t IV·t* [*Tbri*]*s Gisrs ꜥnḫ* (?) *ḏt* (?)
6 *pꜣ=n* [*tjs* . . . .

Übersetzung.

1 »Große Isis von der (heiligen) Barke[1], große Göttin, **2** (und) Geb, großer Gott, gebt Leben dem Parthenios, [dem Sohne] des Paminis, dem Verwalter der Isis von Koptos, bis in Ewigkeit, **4** welcher die (heilige) Barke der Isis wieder neu (?) zimmern[2] ließ.

Im Jahre 4 des Tiberius Cäsar, des ewig Lebenden (?), unseres [Herrn . . . .]«

XI. Stele im Handel.

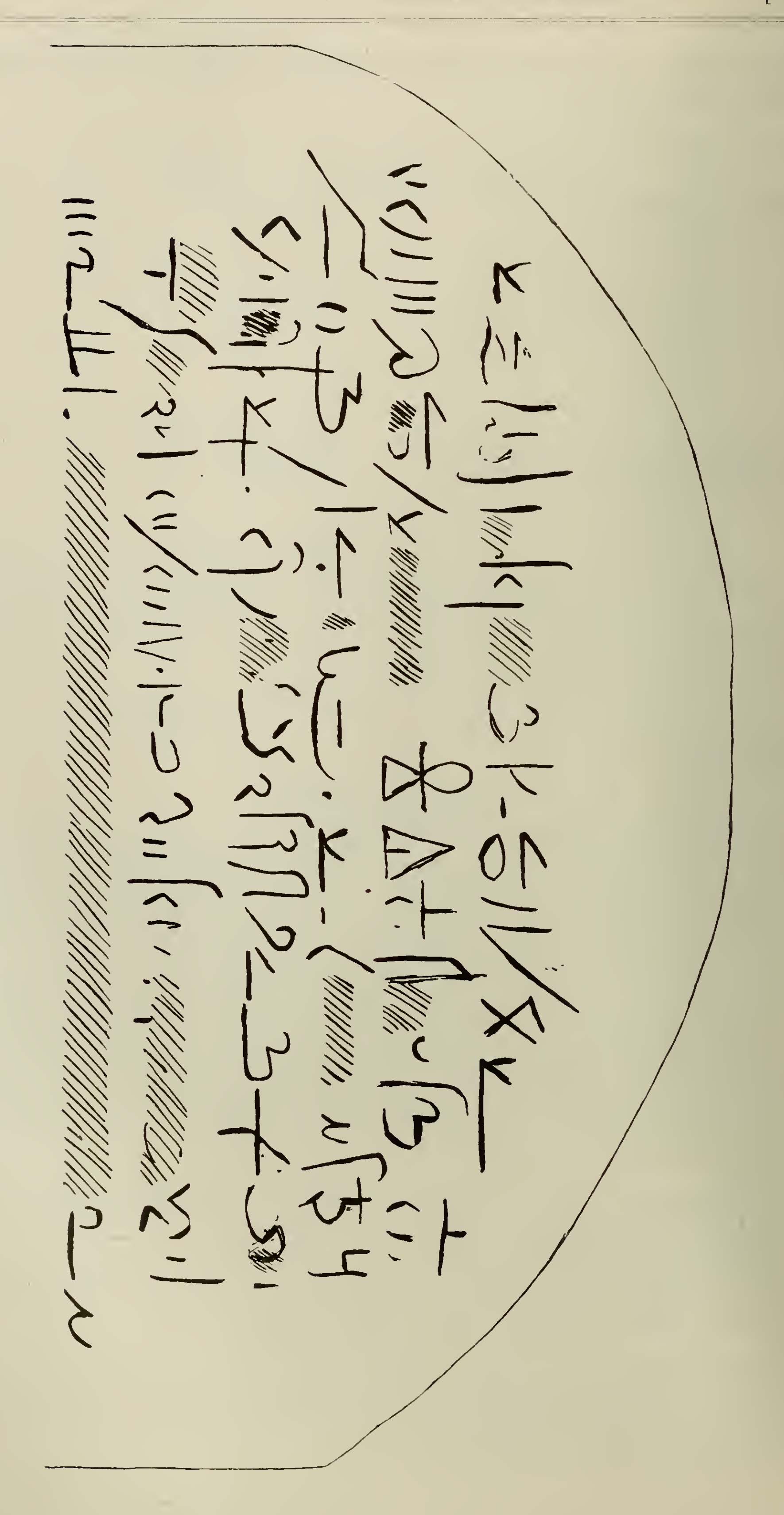
Das nächste Stück habe ich im März 1905 bei dem inzwischen verstorbenen Händler Casira in Kairo gesehen und teile hier meine photographische Aufnahme (S. 81) mit. Vielleicht, daß es so gelingt, den Verbleib des Stückes zu ermitteln. Die Stele ist wie alle anderen aus Sandstein und mißt 0,355 × 0,53 m bei einer Dicke von 0,09 m. Dargestellt ist ähnlich wie in II, IV und V (siehe oben) die Weihung eines Tores, und zwar steht der Kaiser, vielleicht Tiberius, vor Horus und Isis, nächst Min den Hauptgöttern von Koptos. Daher wird gewiß auch dieses Stück stammen. In der demotischen Inschrift ist der Name des »Parthenios, des Verwalters der Isis«, deutlich erkennbar. Vielleicht steht davor »Große Isis (?) und Harpokrates (?), gebt Leben (*tj ꜥnḫ*) dem . . . .«. In der Datierung

---

das »Erscheinungs-Haus« könnte dann ein Name für den Naos sein, in dem der Gott »erscheint«. Derselbe Tempel ist wohl in der im Nachtrag mitgeteilten neuen Straßburger Inschrift (S. 78) als [Hieroglyphen] *Pr-šꜥ* erwähnt.

[1]) Diese Gruppe läßt sich nach Zeile 5 durch leichte Emendation herstellen. Auffallend bleibt nur das weibliche Geschlecht von *wtn*, das sonst männlich ist.

[2]) Das alte *mdḥ*. Der Demotiker schreibt [Hieroglyphen]. Oder sollte das vorletzte Zeichen [Hieroglyphe] sein? Die demotische Schreibung ist eine weitere Bestätigung der von Sethe (ÄZ. 42 S. 142) gefundenen Lesung für [Hieroglyphen].



a

d

b

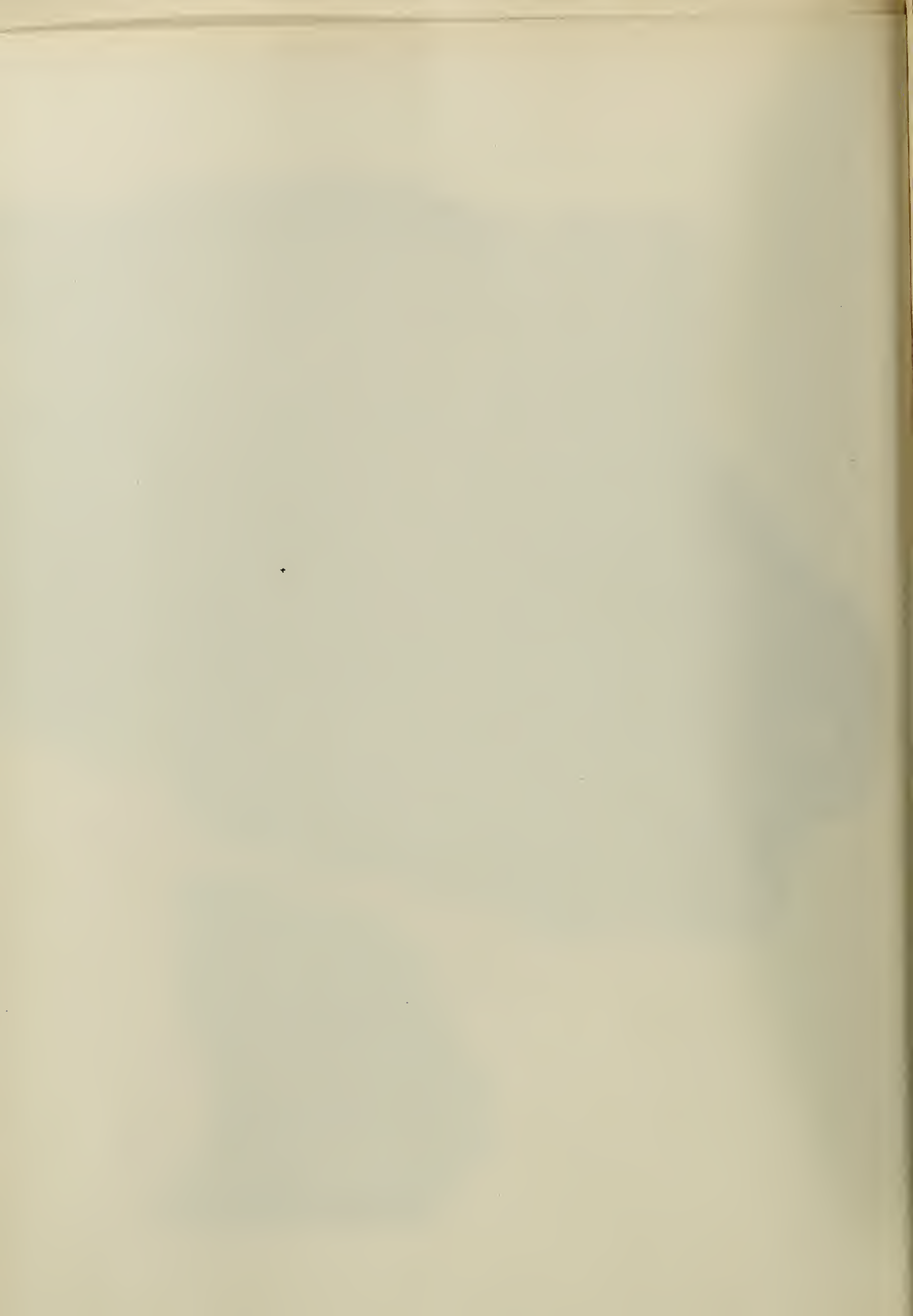
e

c

Die demotische Inschrift des Parthenios aus Koptos.

(Strassburger Universitätssammlung Nr. 1932)

Verlag: J. C. Hinrichs, Leipzig.





glaube ich den Namen des Tiberius rekonstruieren zu können, aber das mag auch eine Täuschung sein. Die stark verwischten Schriftzüge des Originals sind in der Photographie zu undeutlich, um ein sicheres Lesen zu gestatten.

XII. Die Inschrift von Straßburg (Taf. IV).

Die drei Bruchstücke aus Sandstein, welche etwa $^2/_3$, und zwar von der rechten Seite einer großen Stele bilden, sah ich zuerst Anfang März 1911 bei den Händlern Girgis und Abdennur zu Luksor. Nach deren Angabe sollte sie aus Kene stammen. Durch die gütige Vermittlung von Ludwig Borchardt sind sie unbeschädigt in die Straßburger Universitätssammlung gelangt, wo sie unter 1932 inventarisiert sind.

Der gegenwärtige Zustand der Fragmente, die nach unten zu aneinander anschließen, ergibt sich aus der Tafel[1]. Von der Bemalung hat sich noch der

[1]) Die beiden später (siehe den Nachtrag) erworbenen zugehörigen Stücke konnten noch auf der Tafel abgebildet und im Text berücksichtigt werden.

rotbraune Anstrich am inneren Rand des breiten Rahmens erhalten, der die Inschrift umgibt, doch fehlt er unten (*c*). Die Farbe hat sich also vor allem da gehalten, wo sie am Rande gegen Regen geschützt war, während sie sonst fast überall verloren gegangen ist. Mehrfach sind noch Spuren von Stuck sichtbar, besonders deutlich an der Sonnenscheibe und an der Hohlkehle, die auch rote Farbspuren zeigt. Die Inschrift war, nach den Farbresten zu urteilen, gelb ausgemalt, wenn nicht die gelbe Farbe nur die Grundfarbe für eine andere (rote?) war. Der Denkstein war etwa 1 m hoch und nach der sicheren Ergänzung der ersten Zeile 0,60 m breit bei einer Dicke von 9 cm.

Umschrift.

1 *ꜣ-ꜣr-ḥr Tibris Glutis Gi*[*srs*]
2 *Sbstu Grmniḳu ꜣutu*[*grtr ꜣ-ꜣr*]
3 *mḥte n t-·t pꜣ ꜣrpꜥi ḥtpi nb* [. . . . *nt nꜣ-*]
4 *ꜥšꜣ tꜣ=f mr·t n pꜣ rn n tꜣ ntriꜣ·t ꜥꜣ·t pꜣ rt* [*ꜣs·t Ḳbte*]
5 *ḥnꜥ nꜣ ntr·w nt nꜣ-ꜥ=w ꜣ-ꜣr-ḥr=f nt nꜣ-ꜥšꜣ nꜣ=f rwš*[*·w* . . .
6 *nꜣ=f mue ḥr pꜣ ꜥš sḥn nfr n nꜣ ntr·w n ḥr* [. . . *tj=f*(?)] *rpi=w*(?)
7 *nꜣ nt wsm ꜣw=f mḥ* . . . . *n nꜣ ꜣrpi n Ḳbt tr·w*
8 *pꜣ nt mr=f s tj wsḥ pr-mꜣw·t nꜣ ꜣ-ꜣr-ḥr=f*(?) *ꜣw*(?) *ꜣr*(?) *ḥn*(?) *hb=w*
9 *ḥꜣ·te=f ḥr ꜣte=w nꜣ ꜣ-ꜣr twt nꜣ jḥ·w* [*n*(?) *rnp·t*(?)] *nb ꜣbt*(?) . . ? . .
10 *m-sꜣ tj·te=w m* . . ? . . *pꜣ mšꜥ*(?) *pꜣ rt* [*ꜣs·t*] *Mjn Ḥr-sꜣ-ꜣs·t*
11 *n nꜣ ntr·w ꜥi n ḥ·t-ntr Ḳbt* [. . . . .
12 *rt ꜣrm nꜣ mr* . . ? . . *ḥꜣ·te=w*(?) [. . . . .
13 *Prt*[*h*]*ni*[*s sꜣ Pn-Mjn mwt=f Tꜣ-pꜣ-ḫui pꜣ rt*]
14 *ꜣs·t wri·t m* [. . . . .
15 *tu=i swtn* [. . . . .
16 *tj·te=s m* . . ? . . *n nꜣ* [. . . . .
17 *swnte=w ꜣw mn ꜣsw*(?) *ꜥn*(?) [. . . . .
18 *a ḫmꜥ* . ? . *rt* . . . . [. . . . .
19 *ꜣrm=t ꜣs mnḥ*(?) *a nḥ* [. . . . .
20 *a pꜣ sbt ḥ·t-ntr šmꜥ a* [. . . . .
21 . ? . *ꜣḫ pꜣ nt ḥr hr ḥꜣ·*[*te=f*(?) . . . .
22 *pꜣw rn nfr ḥr pꜣ wit ḫn*(?) [. . . . .
23 *a ꜣr=i n=t a tj mn rn=i* [. . . . .
24 *ḥms a nḥ tu=i šll* [. . . . .
25 *n mtu=t tj*(?) *nꜣ h* . . ? . [. . . . .
26 *pꜣ i* [. . . . .
27 *ḥꜣ·t* [. . . . .
28 *mtu=t tj* [. . . . .
29 *wꜥ ꜥš-sḥn nfr* [. . . . .

Übersetzung.

1 »Für (1) Tiberius Claudius Cä[sar]

2 Sebastos Germanicus Auto[krator, welcher (2)]

3 sich der Herrschaft bemächtigt hat. — (Geweiht) von dem Erbfürsten (od. ä.) (3), dem Herrn [. . . . . . .

4 dessen Liebe zu dem Namen der großen Göttin stark ist, dem Verwalter [der Isis von Koptos]

5 und der Götter, die zu seiner Zeit (4) groß sind, dessen Sorgen [Mühen und]

6 Gedanken (5) viel sind in betreff (6) des schönen Befehls (7) der Götter von *Ḥr* (?)- [. . . indem er] erneuern ließ

7 das Verfallene (8), indem er die Lücken (9) aller Tempel von Koptos (wieder) füllte

8 Es war sein Begehren (10), das Haus der Löwin (11) zu erweitern. Die, welche seine Aufträge ausführten (12)

9 für die sorgte sein Herz. Die, welche die Äcker registrierten (13) in jedem [Jahr] . . .?. . .

10 nachdem man sie weggenommen hatte aus der Gewalt (14) des Verwalters der Isis, des Min und des Harsiesis,

11 der großen Götter des Tempels von Koptos, [. . . . .

12 Verwalter mit den Ober- . . . . ihr Herz [. . . . .

13 Part[h]eni[os, der Sohn des Paminis und des Tapchoïs, der Verwalter der]

14 großen Isis, . . . [. . . . . er spricht:]

15 Ich richtete auf (15) [. . . . .

16 sie wegnehmen aus der Gewalt (14) [. . . . .

17 ihr Preis ohne Quittung wiederum [. . . . .

18 um zu zerstören (?) . . . . [. . . . .

19 mit dir (fem.), indem sie vortrefflich ist bis in Ewigkeit [. . . . .

20 zu der Mauer des Tempels von Oberägypten (16), um [. . . . .

21 . . . . , [dessen] Herz zufrieden zu sein pflegt [. . . . .

22 meinen schönen Namen auf die Stele in [diesem Tempel (od. ä.)]

23 den ich dir gemacht habe, um meinen Namen [vor dir] bleiben zu lassen . . . . . .

24 . . . . . . in Ewigkeit. Ich bete [täglich zu dir]

25 daß du nehmest . . .?. . . (17) [. . . . .

26 . .?. . [. . . . .

27 Herz [. . . . .

28 daß du gibst [. . . . .

29 ein schöner Befehl [. . . . .«

(1) Die bekannten Bedeutungen von *ꜣ-ꜣr-ḥr* »vor, zur Zeit von« passen hier nicht. Offenbar ist hier die Wendung ὑπὲρ mit folgendem Kaisernamen nachgebildet, und deshalb wird die ägyptische Präposition etwa »für, zum Heile von« od. ä. bedeuten. Dazu mag man den Gebrauch von *ꜣ-ꜣr-ḥr* in den Krug-

texten (Anm. 64) vergleichen. Ebenso beginnt die Parthenios-Stele Kairo 31146 (= Nr. VI), wo ich irrtümlich ⲉⲧⲃⲉ gelesen habe[1].

Auch das *n pꜣ ḥꜥe*(?) der zweisprachigen Inschrift aus Abydos (Mariette, Abydos II, 38; ÄZ. 1872 Tafel des Aprilhefts; Revue égyptol. VI) wird die Bedeutung »zum Heile von« od. ä. haben. Ich denke bei dem *ḥꜥe* an das alte [hieroglyphs]. Dieser letztere Text stimmt in dem Hauptschema ganz mit dem unsrigen überein.

(2) Die Ergänzung [*ꜣ-ꜣr*] beruht auf den Protokollen von Pap. Straßburg 32, Rylands 54[2].

(3) Die auch in Nr. IX vorhandene Schreibung [hieroglyphs] für den alten Titel [hieroglyphs] zeigt das auf *rnpj* »jung sein« zurückgehende Determinativ [hieroglyph]. Auf dieser falschen Etymologie beruht auch die Übersetzung νεώτατος bei Diodor I 27. Siehe dazu ÄZ. 49 (1911) S. 129. Daß *rpꜥi ḥtpꜥi* altem [hieroglyphs] entspricht, liegt auf der Hand. Daß das *p* von *ḥtpꜥi* nach Analogie von *rpꜥi* eingeschoben ist, hat Griffith richtig erkannt und wird darüber demnächst schreiben. Die griechische Umschrift Ορπαις Τοπαις u. Varr. siehe bei Reich, Sphinx XIII 5. Vgl. jetzt auch Möller, Totenpapyrus Rhind Glossar Nr. 225.

(4) Ich nehme hier *ꜣ-ꜣr-ḥr* in der Bedeutung, welche es z. B. Rosettana 9 hat. Der Sinn dürfte dann sein »die Götter, welche unter seiner Verwaltung geehrt (od. ä.) sind«.

(5) Die Schreibung dieses Wortes ist ähnlich wie in dem Gedicht des Moschion, wo es auch mit [hieroglyph] determiniert ist. Ebendort entspricht ihm μέριμνα, und in diesem Sinne steht es auch hier von den fürsorglichen Gedanken des Beamten.

(6) Zu dieser Bedeutung von *ẖr* »unter« siehe Petubastisglossar 330*d*. Magical Pap. Index 660.

(7) *ꜥš-sḥn nfr* ist gewiß gleichbedeutend mit *sḥn nfr* (*ⲥⲁϩⲛⲉ ⲛⲟⲩϥⲉ) »schöner Befehl«, zu dessen Bedeutung »Willen« Petubastisglossar 375*a* zu vergleichen ist. Der Sinn der ganzen Wendung wird sein »der sich viel Mühen und Sorgen macht, um den Willen der Götter zu erfüllen«.

(8) Es erscheint mir kaum zweifelhaft, daß [hieroglyphs] das alte [hieroglyphs] *wꜣsm* »verfallen« ist, über das Gardiner zuletzt geschrieben hat[3]. Die demotische Schreibung lehrt meines Erachtens, daß man [hieroglyphs] nicht als eine Abusiv-

[1]) Der Strich vor *ꜣ-ꜣr-ḥr* hat wohl keine Bedeutung. Vielleicht wollte der Schreiber die mit *n* beginnende oben besprochene andere Wendung benutzen und hat das *n* mit dem jetzt abgefallenen Stuck korrigiert. Übrigens ist ebenda *pꜣ ntr wḏꜣ pꜣ ntr ꜥꜣ* kein Epitheton des Kaisers, sondern Anrede des Gottes (Osiris), der Leben geben soll.

[2]) Das zerstörte Zeichen zwischen *ꜣ-ꜣr* und *mḥ* (Rylands Pap. S. 301 Anm. 1) scheint mir ein *ꜥ* zu sein, mit welchem man das *a* von ⲁⲙⲁϩⲧⲉ bezeichnen wollte.

[3]) Ein neues Beispiel ist [hieroglyphs] Annales Serv. V 95 (Dyn. 26).

schreibung betrachten darf, sondern als eine neben *wꜣs* zu Recht bestehende Form, vermutlich eine Weiterbildung des Simplex. Der erste Buchstabe ist kein *š* (vgl. *šll*). Trotz der Zerstörung erkennt man am Original deutlich, daß der obere Strich schräg nach unten wie in *wsẖ* und nicht wagerecht läuft. Also ist eine Lesung *šsm* (s. Demotische Studien III S. 49 Anm. 19) ausgeschlossen.

(9) Die leider zerstörte Gruppe sieht so aus:



Der schräge Strich endigt in der Höhe des vorhergehenden Zeichens und ist in der Fortsetzung nicht zerstört. Es kann sich also weder um *r* noch um [Hieroglyphe] handeln, wenn man nicht annehmen will, daß an der Stelle mit jetzt abgefallenem Stuck korrigiert worden ist. Der allgemeine Sinn ergibt sich aus dem Zusammenhang, wie ja auch das Determinativ [Hieroglyphe] dazu gut stimmt.

(10) Meine Übersetzung ist lediglich ein Versuch, in diese lückenhafte Stelle einen Sinn zu bringen. Wenn man nicht zu Textemendationen seine Zuflucht nehmen will[1], so muß man in [Hieroglyphen] eine seltsame[2] Schreibung von *wsẖ* »weit sein« sehen. Die Konstruktion von *pꜣ nt mr=f s tj wsẖ* wörtlich »das was er liebte, war erweitern« ist ähnlich Rylands IX 3, 7 *pꜣ hp a ꜥr=w n=w tj šp sẖ-n-šwte* L *a s*ꜥ I »die Strafe, die über sie verhängt wurde, war die Verabreichung von 50 Hieben pro Mann«.

(11) Ist darunter ein Raum des Tempels zu verstehen, etwa das Gemach, in dem die in allen ägyptischen Tempeln bekannte Entführungslegende der als Löwin dargestellten Tefnut Hathor geschildert war[3].

(12) Bei der Unsicherheit der Lesung *nꜣ ꜥ-ꜥr-ḥr=f* (?) *ꜥw* (?) *ꜥr ḫn* (= ⲉⲣϣⲁⲛ?) *hb=w* ist auch die Übersetzung »die welche vor ihm (?) waren, wenn (?) man sandte« recht problematisch. Danach ist es auch sehr zweifelhaft, ob ich den Sinn der Stelle richtig getroffen habe.

(13) Wörtlich »die, welche die Äcker versammelten«. Ich denke dabei an Kataster- oder Steuerbeamte.

(14) Bei dieser in Zeile 16 wiederkehrenden Gruppe denkt man zunächst an *m ḳt*, das in Mag. Pap. Index 974 ähnlich aussieht. Aber der Sinn »gleichwie« paßt hier schlecht, wo es an beiden Stellen nach *tj* »nehmen« steht, so

---

[1]) Dahin würde gehören, wenn man etwa *wsẖ* als unvollständige Schreibung ohne Determinativ betrachten und *p=f ḫn* lesen wollte, oder wenn man *mꜥw·t* »Löwin« für eine unorthographische Schreibung von (*n*) *mꜣwt* »neu« erklären würde. — [2]) Vergleiche dazu die Schreibung von *swtn* in Zeile 15. — [3]) Siehe die Abbildung bei Junker, Auszug der Hathor-Tefnut S. 54.

daß man auf die Bedeutung »aus der Hand, Gewalt« o. ä. raten möchte. Aber eine sichere Lesung wüßte ich nicht vorzuschlagen.

(15) Eine seltsame Schreibung [hieroglyphs] von *swtn* ⲥⲟⲟⲩⲧⲛ »aufrichten, gerade machen« od. a. Der genaue Sinn ist wegen der folgenden Lücke nicht festzustellen. Ich nehme hier das Präsens I in der erzählenden Bedeutung, den es in Pap. Rylands IX besitzt.

(16) Dieser Name ist auch sonst aus den Inschriften von Koptos bekannt und bezeichnet entweder die Gesamtheit der Heiligtümer dieser Stadt oder einen bestimmten Tempel im Süden von Koptos. Siehe dazu Reinach-Weill in Annales du Service des Antiquités XII (1912) S. 3—5.

(17) Die Lesung *tj nꜣw sme* (ϫⲓ ⲛⲁⲥⲙⲟⲩ), an die ich einen Augenblick dachte, geht nicht an. Das *h* hinter *nꜣ* ist sicher.

Inhalt.

So lückenhaft der ganze Text ist, so ist doch der wesentliche Inhalt und vor allem die Disposition des Ganzen klar. Bis Zeile 14 reichen die Titel, die Epitheta ornantia und die kurzen biographischen Angaben des Parthenios. Von Zeile 14 an spricht er selbst, und zwar wendet er sich an die Göttin, deren »Verwalter« (προστάτης) er ist, die Isis von Koptos. Was er ihr vorträgt, davon ist das meiste verloren gegangen, aber wahrscheinlich handelt es sich um die Bauten, die er in dem Tempel der Göttin ausgeführt hat, und auf die auch Zeile 6ff. Bezug genommen ist.

Auch diese Inschrift läßt keinen Zweifel daran, daß sie aus Koptos stammt. Wenn man den Angaben der Händler irgendwelches Gewicht beimessen will, so könnten die in Koptos gefundenen Stücke von Kene aus auf einem Nilboot nach Luxor geschafft worden sein. Zum Schluß aber sei noch einmal betont, daß alle Denkmäler des Parthenios, des προστάτης Ἴσιδος, in Koptos gestanden haben. Vielleicht bringen uns die Ausgrabungen von Reinach-Weill noch nähere Auskunft und beantworten etwa die Frage, ob die Weihstelen des Parthenios in einem bestimmten Raume vereinigt waren.

Nachtrag.

Während des Druckes dieses bereits im Dezember 1912 bei der Redaktion eingereichten Aufsatzes erschien die Abhandlung von Reinach-Weill (Annales du Service des Antiquités XII [1912] S. 1ff.), welche sich mit dem gleichen Thema beschäftigt. In einer wesentlichen Frage, der Herkunft aller Partheniosdenkmäler aus Koptos, sind wir zu dem gleichen Ergebnis gelangt, im übrigen ergänzen sich beide Arbeiten[1]. Meine mehrfach abweichenden Lesungen und Über-

[1]) Als neues Material sind die inzwischen von den beiden Herren bei ihren Ausgrabungen in Koptos gefundenen Fragmente (4, 5 und 12 der Publikation in den Annales) nachzutragen.

setzungen demotischer Texte habe ich nicht besonders begründet, da es sich dabei um Dinge handelt, die nur dem mit der demotischen Schrift wenig Vertrauten unbekannt sein konnten.

Im März 1913 wurden Borchardt von denselben Händlern, von denen die Bruchstücke von Nr. XII stammten, drei weitere Stücke angeboten, die zu derselben Stele gehören sollten. Nachdem sie gleichfalls durch Borchardts Bemühungen in die Straßburger Universitätssammlung gelangt waren, ergab sich bei näherem Zusehen, daß die Angabe der Händler nur für die beiden kleinsten Fragmente zutraf. Sie sind linke Randstücke und auf der Tafel mit abgebildet worden. Während sich für *d* die genaue Stelle durch den Anschluß an die entsprechenden Zeilen ermitteln ließ, steht für *e* nur allgemein die Stellung am linken Rande fest. Auch sind bei diesem Stücke die Zeilenreste zu gering, um eine Lesung zu gestatten. Dagegen gehört das größte dieser drei nachträglich erworbenen Bruchstücke trotz der Gleichheit des Materials und der Ähnlichkeit der Schrift nicht zu Nr. XII. Es ist zu groß (27 × 28 cm), als daß es in die vorhandene Lücke paßte. Möglicherweise könnte die Inschrift aber von derselben Hand herrühren wie die andern Stücke.



XIII. Bruchstück in Straßburg.



Umschrift.

1 . . . .] *ꜥw ḫrḫr*[. . . . .

2 . . . .]*iꜣ*(?) *n pꜣ i*̓*ꜣ*[. . . . . . (? über dem zweiten *iꜣ*)

3 . . . . . *sbt*(?)] *nt*(?) *smne=w tꜣ ḥꜣ·t r* [. . . . .

4 . . . . . .] . . ? . . *pȝj=t šm* (?)[1] *pȝj*[=*t* . . . . . .

5 . . . . .] . ? . *šti·te=t tj*(?)=*t*(?) *tȝj*(?) (n) [. . . . .

6 . . . . . *s*]*bt r ḥms·*[2]*te=i ꜣrm tȝ ꜣp·t*(?) [. . . . . . .

7 . . . . .] *r pȝj=t pr-šꜥ mw*(?) *nfr* [. . . . . . .

8 . . . . . .] *te=t mtu=t šp*(?)=*w n t-·te=i*

9 . . . . . .] ? *r* . . . . ? . . . . *pȝj=t šm*[1](?) [. . . . . .

10 . . . . . . [*t r ꜣr=i s ꜣw=f*(?) [. . . . .

11 . . . . . .] . . =*w n* [. . . . .

Übersetzung.

1 » . . . . . .] zerstören [. . . . . .

2 . . . . .] des [. . . . .

3 . . . . . Mauer,] welche man früher errichtet hat [. . . . .

4 . . . . . .] . . ? . . deine Pachtsteuer (und) [d]eine [. . . . .

5 . . . .] . . ? . von dir erheben. Du gibst meine [. . . . .

6 . . . . . . Ma]uer, . . ? . sitzen . . . . mit der Arbeit

7 . . . .] dein *šꜥ*-Haus, gutes Wasser [. . . . . . .

8 . . . . . . dich. Und du empfängst sie von meiner Hand [. . . . . .

9 . . . . .] . . . . ? . . . deine Pachtsteuer [. . . . .

10 . . . . . .] welchen ich gemacht habe, indem er [. . . . . .

11 . . . . «

Das Wenige, was mir verständlich ist, zeigt deutlich, daß in dieser Inschrift von Bauten die Rede war. Dabei ist von besonderem Interesse die Erwähnung des »*šꜥ*-Hauses«[3], das wohl mit dem *ḥ·t-šꜥ* genannten Heiligtum des Geb zu Koptos (s. oben S. 78 Anm. 7) identisch ist. Die zweite Person des Pronomens (du, dein) geht nach der Form stets auf ein Femininum. Man wird dabei im Anschluß an Nr. XIII an die Göttin Isis denken, auf deren Einkünfte sich einige Stellen der Inschrift zu beziehen scheinen. Obwohl der Name des Parthenios nicht erhalten ist, so ist man doch in Anbetracht der gemeinsamen[4] Fundstelle zu der Vermutung berechtigt, daß unser Bruchstück einer Weihinschrift dieses Beamten angehörte.

[1]) Die Gruppe sieht wie *nše* aus, wird aber doch wohl eine Schreibung für *šm* »Pachtsteuer« (= ἐκφόριον) sein. Siehe Reinach Papyri S. 181, 240 und Thompson in Theban Ostraka S. 33. — [2]) So ist wohl eher als *ḳd* zu lesen.

[3]) In Hieroglyphen [Hieroglyphen].

[4]) Diese Angabe der Händler wird kaum zu bezweifeln sein.

Ein zweisprachiges Begleitschreiben zu einem Mumientransport.

Von Wilhelm Spiegelberg.

Mit 2 Abbildungen.

Ich verdanke der Güte Georg Möllers die Photographien der beiden Seiten einer Holztafel[1], welche in der ägyptischen Sammlung der Kgl. Museen zu Berlin als Nr. 13440 inventarisiert ist. Sie wurde gleichzeitig mit dem folgenden Mumienetikett (13521) gekauft:

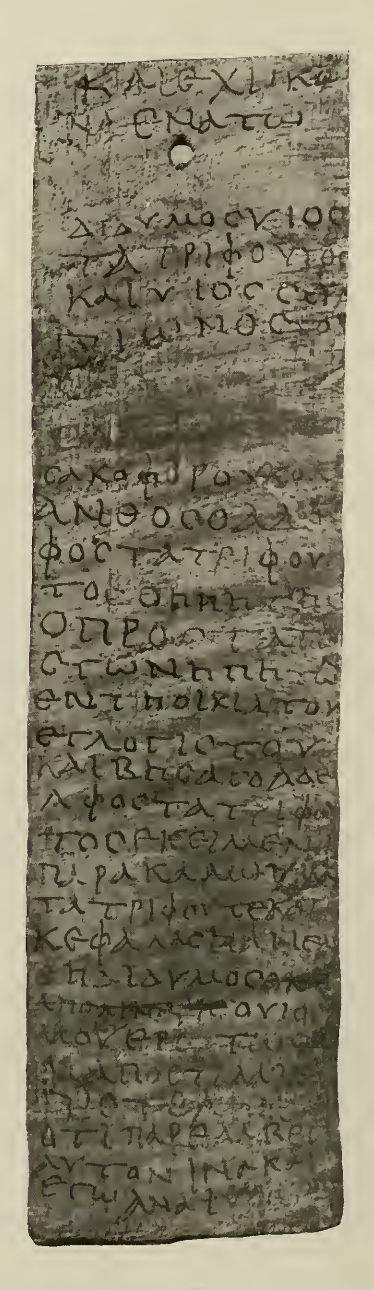
> Ἀπόδος τὴν ταφὴν ἰς Πανώνπολιν ὅτι Δίδυμος Πανοπολίτης ἐστίν. Δίδυμος ϋἱὸς Τατριφοῦτος[2] (sic).

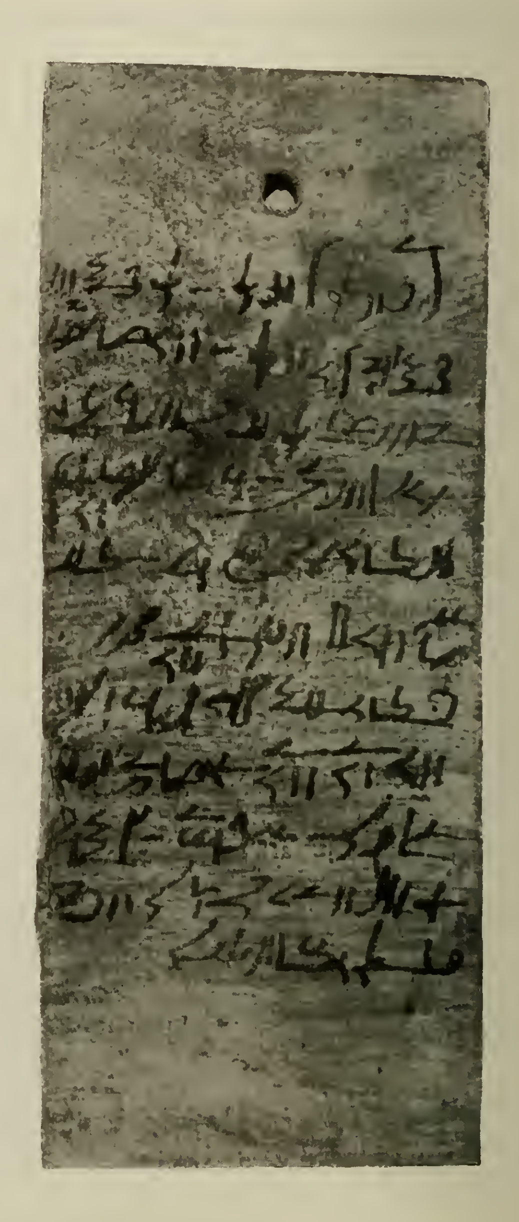
Dieses aus Achmim stammende Etikett ist bereits von Carl Schmidt, ÄZ. XXXIV (1896) S. 79, veröffentlicht und eingehend besprochen worden. Er hat mit Recht aus dem Text u. a. geschlossen, daß Didymos außerhalb der Stadt Panopolis[3] gestorben war. Das Etikett[4] war in gewissem Sinne der Frachtschein der Mumie, die nach Panopolis (Achmim) transportiert werden sollte. Dort haben die Antikenräuber sie auch gefunden, aber nur die beschriebene Tafel mitgenommen und verkauft. Gleichzeitig mit ihr wurde nun, wie bereits erwähnt, der neue Text erworben, der inhaltlich damit so nahe zusammenhängt, daß man kaum zweifeln kann, daß auch er bei der Mumie des Didymos gelegen hat.

Die hier veröffentlichte Holztafel enthält den Brief der Tatriphus, der Mutter des verstorbenen Didymos. Sie war vermutlich an dem Ort zurückgeblieben, an welchem ihr Sohn gestorben war, und bittet nun ihre in Achmim wohnhaften Brüder Kolanthos und Besas, ihr die Ankunft der Mumie mitzuteilen. Diese war nicht nur durch das erwähnte Mumienetikett, sondern auch durch ein εἰκών[5], d. h. ein Mumienporträt, bezeichnet, das weniger als Erkennungszeichen — dazu war das Etikett bestimmt — denn als Erinnerungsbild für die Angehörigen dienen

[1]) 24 × 6,5 cm. — Im Jahre 1897 durch Reinhardt gekauft. Nähere Herkunftsangaben fehlen. Der Text wird demnächst von Georg Möller in den »Mumientäfelchen« der Kgl. Museen zu Berlin Nr. 45 veröffentlicht werden. — [2]) So, nicht Πατριφοῦτος, ist nach Möller in Übereinstimmung mit dem folgenden Text zu lesen. — [3]) Daß er nicht »auf Reisen« gestorben ist, glaube ich unten wahrscheinlich machen zu können. — [4]) Nach Wilcken, Chrest. Nr. 499 (ἔχων τάβλαν κατὰ τοῦ τραχήλου) war das Etikett gelegentlich am Halse der Mumie befestigt. — [5]) Man darf in εἰκών nicht etwa die Bezeichnung des Mumienetiketts sehen, das als τάβλα oder auch als στήλη bezeichnet wird.

sollte, ähnlich wie man heutzutage auf Kirchhöfen gelegentlich Photographien von Verstorbenen auf Grabkreuzen anbringt.





Neben Tatriphus nennt der griechische Text auch einen Kephalas als Absender des Briefes, aber die erstere ist die eigentliche Schreiberin, und als ihr Sohn ist Didymos ausdrücklich bezeichnet. Der demotische Brief der Rückseite, der in der Hauptsache denselben Inhalt wie der griechische hat, ist dagegen von Kephalas oder in seinem Auftrage geschrieben. Dieser Kephalas war vielleicht der zweite Mann der Tatriphus, deren Sohn aus der Ehe mit

Serapion der genannte Didymos war[1]. Vermutlich war der Sohn bei der Mutter geblieben, als sie an den Wohnort ihres zweiten Mannes übersiedelte. Denn Didymos war in Panopolis beheimatet, und deshalb hatte er, wie Schmidt ausgeführt hat, ein Anrecht auf einen Begräbnisplatz in seiner Heimatstadt. So schickte also Tatriphus, die bei ihrem Manne Kephalas blieb, die Mumie des Sohnes ihren Brüdern in der Heimat zu. Sie konnten sich an dem Porträt noch einmal die Züge ihres Neffen in Erinnerung zurückrufen und sollten später der Mutter berichten, daß ihr Sohn in der heimatlichen Erde die letzte Ruhe gefunden habe.

Und nun möge der Text des Briefes in griechischer und ägyptischer Sprache folgen. Der demotische Text ist in einer ganz außerordentlich verwilderten Schrift geschrieben, und ich bekenne offen, daß mir ohne den griechischen Text eine Übersetzung kaum geglückt sein würde. Auch so bleibt sie, wie der kleine Typendruck zeigt, stellenweise noch recht problematisch.

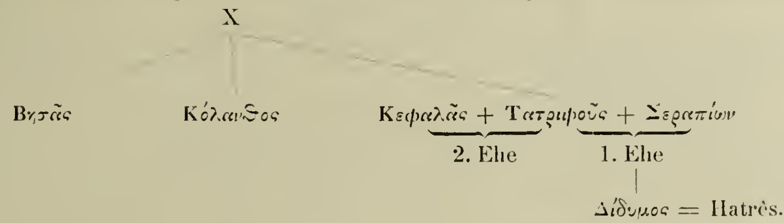
Beide Texte sind nur inhaltlich identisch, nicht etwa auch in der Fassung. Also liegt keine Übersetzung vor. Vielmehr haben zwei verschiedene Schreiber, schwerlich ein und derselbe, denselben Auftrag griechisch und ägyptisch auf dieselbe Holztafel niedergeschrieben. Daß Tatriphus und Kephalas diese Schreiber waren, ist kaum anzunehmen. Wahrscheinlich waren es zwei Berufsschreiber des Dorfes, in dem das Ehepaar lebte.

A. Griechischer Text[2].

Umschrift.

28 καὶ ἔχι ἰκό-
29 να ἐν α⟨ὐ⟩τῷ.
1 Δίδυμος υἱὸς
2 Τατριφοῦτος
3 καὶ ϋἱὸς Σερα-
4 πίωνος τοῦ
5 ⟦σακοφορ . . .⟧[3]
6 σακοφόρου. Κόλ-
7 ανθος ὁ ἀδελ-
8 φὸς Τατριφοῦ-
9 τος, ὁ ἡπητὴς
10 ὁ προστάτη-
11 ς τῶν ἡπητῶ(ν),
12 ἐν τῇ οἰκίᾳ τοῦ
13 ἐγλογιστοῦ,
14 καὶ Βησᾶς, ὁ ἀδε-
15 λφὸς Τατριφοῦ-
16 τος. Ἐχεῖ μένι.
17 Παρακαλῶ ὑμᾶ(ς)
18 Τατριφοῦ τε καὶ
19 Κεφαλᾶς ἢ ἀνέλ-
20 θη Δίδυμος ⟦ὁ καὶ
21 Ἀπολινᾶρις⟧ ὁ υἱός
22 μου, ἐρωτῶ ὑμ-
23 ᾶς ἀποστῖλαι ἐ-
24 πιστολήν,
25 ὅτι παρέλαβες
26 αὐτόν, ἵνα καὶ
27 ἐγὼ ἀναψύξω,

[1]) Auf Grund der obigen Kombination würde sich folgender Stammbaum ergeben:



[2]) Bei der Lesung und Übersetzung des Textes bin ich durch Friedrich Preisigke so gefördert worden, daß ich diesen Teil des Aufsatzes als unsere gemeinsame Arbeit betrachtet wissen möchte. Siehe auch Preisigke, Sammelbuch griechischer Urkunden aus Ägypten Nr. 2474. — [3]) Die Zeile war doppelt geschrieben und deshalb ausgelöscht worden.

Übersetzung.

»(Mumie) (1) des Didymos (2), des Sohnes der Tatriphus, des Sohnes des Serapion, des Sackträgers —

An Kolanthos, den Bruder der Tatriphus, den Flickschneider und Vorsteher der Flickschneiderzunft, (der) im Hause des Eklogistes wohnt, und Besas, den Bruder der Tatriphus: Sie (d. h. die Mumie) soll dort verbleiben (3). Ich bitte euch, ich Tatriphus und Kephalas, (um Nachricht), ob (= εἰ) (die Mumie) meines Sohnes Didymos angekommen ist. Ich ersuche euch, einen Brief zu senden, daß du (sic) sie in Empfang genommen hast, damit auch ich beruhigt sei.«

Postskriptum: »und auf der Mumie ist eine Bildtafel«.

(1) Dieselbe kurze Bezeichnung wie in den Mumienetiketten, bei denen ja fast stets ταφή od. ä. zu ergänzen ist. Der Text beginnt also mit der Bezeichnung der Sendung. Übrigens bezeichnet ταφή genau genommen die Einwicklung der Mumie (siehe Wilcken, Archiv IV, 141).

(2) Zu dem sich aus diesem Text ergebenden Doppelnamen Δίδυμος = Hatre »Zwilling« vergleiche Archiv IV, 128 Τιαθρῆς (= ⲧⲓⲁⲑⲣⲉ »der weibliche Zwilling«) = Διδύμη. Im übrigen liegt dieselbe griechische Übersetzung bekanntlich in Θωμᾶς ὁ λεγόμενος Δίδυμος (Joh. 11, 16 ff.) vor.

(3) Das heißt, die Mumie des Didymos soll in Panopolis bestattet werden.

B. Demotischer Text[1].

Umschrift.

1 *Ḥtre pꜣ šrj n Tɔ-tꜣ-rpi*
2 *⟨tꜣ rp⟩ pꜣ šrj n Sꜣrꜣ-*
3 *piꜣn pꜣ fi-sḳ*
4 *a tj=f n Kꜣlꜣḏꜥ*
5 *pꜣ ḫꜥḳ n mr* (?) *pꜣ* (?)
6 *$\overset{?}{t}$ꜣs ɔrm Bs*
7 *nt ḫꜥḳ* (?) *n* (?) *pr* (?) *Kli-*
8 *stꜥts Kꜣphlꜣ*
9 *tbḥ n-ɔm=tn* (?) *n wḫ*
10 *ḏi* (?) . . . . . *e mn* (?)
11 *md·t* (?) *wite*

Übersetzung.

»(Mumie) des Hatre, des Sohnes der Tatripe, des Sohnes des Serapion, des Sackträgers (1) —

Abzugeben (2) an Kaladja, den Flickschneider (3) und Vorsteher der Flickschneider (4) und Bes, der in dem Hause des Eklogistes (5) schneidert.

Kephalas bittet euch um einen Brief, ob (ihr) den Toten ohne Schaden in Empfang genommen (6) habt.«

[1]) Vergleiche dazu die von Georg Möller vorbereitete Nachzeichnung des Textes in der obenerwähnten Publikation.

(1) [hieroglyphs] *sk* ist ebenso geschrieben Pap. dem. Berlin 3112 (11), 5, Pap. Louvre 3440 (Chrest. demot. 378) und Pap. Eleph. 546, 4 (unveröffentlicht) und ist mit dem von Brugsch, Wb. IV, 1320. VII, 1138 besprochenen Wort identisch. Es bedeutet »Matte« und »Sack« und ist im koptischen ⲥⲟⲕ, ⲥⲱⲕ erhalten. In der Verbindung [hieroglyphs] *ⲥⲁⲛⲥⲱⲕ wird es den »Sackfabrikanten« (an den zuerst zitierten beiden Stellen Pap. Berlin und Louvre) bezeichnen, während *ti sk* = σακοφόρος ist.

(2) = ⲉⲧⲁⲁϥ »um ihn zu geben« ganz entsprechend dem ⲧⲁⲁⲥ »gib ihn« (den Brief, Scherben), welcher wie das griechische ἀπόδος die Adresse der koptischen Briefe einleitet, vgl. etwa Stern, ÄZ. XVI (1878) S. 14. Die Wendung entspricht also dem ἀπόδος τὴν ταφήν des obigen griechischen Mumienetiketts.

(3) Da diese Gruppe = ἠπητής »Flickschneider« (s. Wilcken, Ostraka 221) ist, so ergibt sich mit Sicherheit die Lesung *ḥꜥk*. Denn so [hieroglyphs] (oder [hieroglyphs]) ist dieses Wort Pap. Berlin 3116 II, 11 geschrieben, wo es durch ἠπητής (Pap. Casati) übersetzt ist. Andere Stellen und Schreibungen sind Pap. Berlin 3096, 6, Pap. Brüssel 5 II, 10 ([hieroglyphs]), Dendera (ed. Petrie) XXV, 1 ([hieroglyphs]), Pap. dem. Kairo 30828. Unser Text schreibt [hieroglyphs].

(4) Lesung und Übersetzung sind sehr gewagt und nur durch den griechischen Text diskutabel. Das Wort, in welchem ich ἠπητής sehe, sieht zunächst wie [hieroglyphs] *pꜣsꜣs* aus, aber das zweite Zeichen über [hieroglyph] könnte eine mißgestaltete Form von [hieroglyph] = *t* sein. So könnte *mr pꜣtꜣs* dem προστάτης τῶν ἠπητῶν entsprechen. Beachte auch, daß die mutmaßliche ägyptische Transkription von ἠπητής dasselbe Determinativ zeigt wie *ḥꜥk* = ἠπητής, Pap. dem. Berlin 3116 II, 11 (siehe die vorhergehende Bemerkung).

(5) Die Transkription von ἐγλογιστής durch [hieroglyphs] *klistꜥts*[1]) zeigt die bereits mehrfach belegte Wiedergabe von griechischem palatalisierten γ durch ägyptisches *j*. Vergleiche *sujus* für εἰσαγωγεύς (bei Gradenwitz, Erbstreit im ptol. Ägypten S. 55) und *snjnis* συγγενής [s. S. 70 (11)]. Wenn man nicht eine Verschreibung annehmen will, so könnte der Demotiker *eklojistatos* im Sinne gehabt haben.

(6) Ich habe in der Hauptsache den Sinn nur auf Grund des griechischen Textes zu erraten versucht. In *di* möchte ich eine barbarische Schreibung von ϫⲓ »nehmen«, »empfangen« (= παρέλαβες) sehen. Zu *mwt* »Toter«, falls ich recht gelesen habe, vergleiche Mag. Pap. Index Nr. 356. Bei *wit* habe ich an das Wort *wti* gedacht, welches im Pap. Krall (Glossar Nr. 80) »Niederlage«, »Gemetzel« zu bedeuten scheint.

[1]) So, nicht *klistꜥs* ([hieroglyphs]) ist nach G. Möllers Feststellung am Original zu lesen.

Untersuchungen zur Geschichte der XIII. Dynastie.

Von Max Pieper.

Hierzu Tafel V.

I. Zum Turiner Königspapyrus.

Bei meiner Anwesenheit in Turin (April 1907) konnte ich den berühmten Papyrus einer Durchsicht unterziehen, wobei ich einige neue Lesungen ermittelt zu haben glaube. Namentlich studierte ich die letzten Kolumnen, die ich früher in meiner Dissertation behandelt hatte (»Die Könige zwischen mittlerem und neuem Reich« Berlin 1904).

Zunächst wurde mir ziemlich klar, daß die Umstellung, die ich auf Kol. VII und IX vorgenommen hatte, vielfachen Bedenken unterliegt.

Die Fragmente 76—80 und anderseits 100—104 scheinen nach Farbe und, soweit ich das als Laie beurteilen kann, nach der Faserung so gut zueinander zu stimmen, daß mir die Seyffarthsche Anordnung richtig erschien. Seitdem hat Eduard Meyer in seinen Nachträgen zur ägyptischen Chronologie aus anderen Gründen die Unhaltbarkeit meiner Umstellungen erwiesen.

An Einzelheiten ist mir aufgefallen:

Der Name des ersten Königs der XIII. Dynastie lautet im Papyrus nur . Man hatte früher eine Lücke im Papyrus angenommen und glaubte dort ein ergänzen zu können. Die Lücke ist in Wirklichkeit nicht vorhanden, die Fragmente passen aufeinander. Der König heißt also im Papyrus *Ḫw-tꜣwj-rꜥ*, nicht *Śḫm-ḫw-tꜣwj-rꜥ*. Nun ist aber nach den Kahunpapyris zweifellos, daß der erste König, der dort auf die XII. Dynastie gefolgt ist, *Śḫm-ḫw-tꜣwj-rꜥ* heißt. Entweder haben wir es hier mit zwei verschiedenen Herrschern zu tun oder, was mir das Wahrscheinlichere ist, das ist vom Schreiber versehentlich ausgelassen worden.

Ferner ist zu bemerken:

Kol. VII Fragm. 72 Z. 13 heißt:

ein Name, der zu dem zunächststehenden gut paßt.

Kol. VII Fragm. 76/77 Z. 2.

König Sebekhotep I., dahinter Reste von , also Anfang einer neuen Dynastie.

Kol. VII Fragm. 76/77 Z. 6.

Die erhaltenen Zeichen sind zweifellos zu lesen König *Rʿ-sḫm-ḫw-tȝwj* Sebekhotep. Das wird derselbe König sein wie in dem bekannten Wiener Aktenverzeichnis Bergmann, Hieratische Texte VI, II. Wenn der Name etwas ungewöhnlich erscheint, so wird das in dieser Liste, in der sich die unmöglichsten Namen finden, kaum überraschen. Die übliche Lesung ist gewiß nicht richtig.

Kol. VII Fragm. 77 Z. 9.

Der Königsname ist verloren gegangen; was dahinter steht (das Faksimile ist hier ungenau), wird zu lesen sein , geboren von der Königinmutter X, was bekanntlich gerade in dieser Zeit ein häufiger Zusatz bei Königsnamen ist. Freilich bleibt ein Bedenken bestehen; (ohne) ist in dieser Form in hieratischer Schrift meines Wissens sonst nicht belegt.

Das kleine Stück, das in der Seyffarthschen Anordnung Fragm. 78 und 79 des Turiner Papyrus verbindet, hatte ich in meiner Dissertation abgetrennt. Die Nachprüfung bestätigt das Resultat. Das Fragment weicht seinem ganzen Aussehen nach deutlich von Fragm. 78 und 79 ab.

Von dem Namen in Z. 10 bleibt also übrig ein . Das Zeichen, das davor stand, läßt sich nach den erhaltenen Spuren am leichtesten zu ergänzen (das Faksimile ist auch hier nicht ganz genau). Am Anfang des Namens hat ein *Rʿ* gestanden, man erhielte also *Rʿ-kȝ-Śt.* Ein solcher König ist uns bekannt (s. Legrain, Ann. du serv. des ant. VI 134).

Kol. VIII Fragm. 94 Z. 3 hatte ich den Namen falsch gelesen, hinter dem Thronnamen steht deutlich . Der Papyrus hat hier also den Privatnamen (ein solcher kann es nur sein) hinter die Kartusche gesetzt, während er an andern Stellen den Privatnamen in die Kartusche einschließt.

Für die letzten Kolumnen ergibt sich ebenfalls einiges Bemerkenswerte. Ed. Meyer sagt (Nachträge zur Ägypt. Chronologie S. 38): »Summierungen sind im Turiner Papyrus auf den letzten Kolumnen nicht erhalten.« Spuren davon sind doch da: auf Fragm. 144 (Kol. XII) ist als Rest einer größeren Summierung erhalten: 344. Das Erhaltene könnte auch zu 444 ergänzt werden, auch könnte noch ein Tausend davor gestanden haben. Viel ist natürlich mit dieser Zahl nicht anzufangen; gehört das Fragment wirklich in diese Kolumnen (was ich glauben möchte, ich habe vergeblich versucht, es bei den Summierungen der früheren Kolumnen unterzubringen), so zeigt sich auch hier wieder, daß der Papyrus in den Dynastiesummen mit Manetho nicht übereinstimmt, denn mit keiner der überlieferten Zahlen läßt sich 344 oder 444 vereinigen.

Ferner möchte ich (Fragm. 161 Z. 1) die erhaltenen Zeichen $x \cdot 100 + 46$ lesen (Zahl der Hunderte natürlich unsicher). Was dahinter steht, kann ich

allerdings nicht enträtseln. Falls es sich hier um eine Dynastiesumme handeln sollte, so würde auch diese Zahl zu Manetho nicht passen.

Eine der schwierigsten Fragen bei der Rekonstruktion des Turiner Papyrus ist die Stellung von Kol. X, welche die Hyksos enthielt.

Ed. Meyer hatte (Ägypt. Chronologie S. 63 u. 112) die Kolumne nach Lauths Vorgang an den Schluß gestellt, in den Nachträgen zur Chronologie S. 36 dagegen seine frühere Ansicht zurückgenommen.

Bei genauerer Prüfung ergibt sich:

Kol. X ist nicht, wie Ed. Meyer meint, von anderer Hand geschrieben wie die übrigen Kolumnen. Zwar zeigen die ersten Namen (Fragm. 105 s. Taf. V) einen breiteren Duktus, als wir sonst im Papyrus finden. Das würde aber an und für sich nur auf eine andere Feder (eventuell auch andere Tinte) deuten, aber nicht auf eine andere Hand; denn die Formen der Zeichen entsprechen genau denen der übrigen Kolumnen, die Unterschiede sind so gering, wie sie bei jedem Schreiber vorkommen.

Auch bei uns kommt es ja alle Augenblicke vor, daß die Schriftzüge stärker ausfallen, wenn wir die Feder wechseln müssen oder die Tinte halb eingetrocknet ist. Übrigens zeigt gerade Fragm. 112, das sogenannte Apophisfragment, genau dieselben verhältnismäßig dünnen Schriftzüge, die man sonst auf diesen Kolumnen findet.

Trotzdem kann die Kolumne X nicht in Ordnung sein, wie die Rückseite zeigt. Zwar haben wir auf Fragm. 108 deutlich die Zeilenanfänge einer der vier großen Kolumnen der Rückseite des Papyrus (s. Taf. V). Das ergibt den Anschluß an Kol. IX der Vorderseite; denn dort stehen auf der Rückseite deutlich Zeilenenden (s. Taf. V). Aber bei Fragm. 112 haben wir auf der Rückseite nicht wie bei Fragm. 108 Zeilenanfänge, sondern Zeilenenden, Reste großer Zahlen (ähnlich wie z. B. auf der Rückseite von Kol. IV der Vorderseite, wo ebenfalls eine Seite der Rechnungen zu Ende geht). Fragm. 112 kann hier nicht gestanden haben, sondern ist mindestens eine Kolumne weiter abzurücken.

Ähnlich, wenn auch nicht ganz so sicher, ist es mit Fragm. 122 und 123, das ebenfalls Hyksos enthielt (s. weiter unten S. 98). Hier ist die Rückseite vollständig leer.

Das paßt nicht zu dem Anfang einer Kolumne, denn der Schreiber pflegt für seine Rechnungen den Papyrus in seiner ganzen Höhe auszunutzen, wohl aber zu dem Ende einer Kolumne, denn die Zeilen sind sehr ungleich lang, so daß unter Umständen verhältnismäßig große Stücke der Rückseite unbeschrieben sind.

Das Ergebnis wäre also: Fragm. 112, 122, 123, die insgesamt Hyksosnamen enthalten, stehen an falscher Stelle, sie gehören entweder auf Kol. XI oder XII. Leider sind die Fragmente so dürftig und so schwer zu ordnen, daß ich einen bestimmten Vorschlag nicht zu machen wage. Freilich ist auch

noch zu berücksichtigen, daß zweifellos am Schluß Seiten fehlen, denn auf der Rückseite fehlt deutlich der Anfang der I. Kolumne der Rechnungen, vgl. MEYER, Ägypt. Chronologie S. 112*d*.

So stehen die Fragmente 115, 116, wohl auch 110, schwerlich an der richtigen Stelle, daß Fragm. 108 und 112 nicht zueinander passen. Für unsere Zwecke ist aber mit dem mir sicher scheinenden Ergebnis: die Hyksos standen *nicht* auf Kol. X, sehr viel gewonnen, denn nun ergeben sich folgende Resultate.

Wie ED. MEYER gezeigt hat, entsprechen Kol. VII, Kol. VIII und von Kol. IX die ersten 3 Namen (s. Nachträge S. 33) der XIII. Manethonischen Dynastie. Auf Kol. IX von Zeile 4 ab, ferner auf Kol. X, vielleicht auch auf einem Teil von Kol. XI haben wir eine lange Reihe von Königen, von denen wir keinen einzigen mit den uns von den Denkmälern her bekannten sicher identifizieren können. Das könnte der XIV. Manethonischen Dynastie entsprechen, die je 76 Namen enthielt (Kol. IX nach dem erwähnten Dynastieeinschnitt enthielt 27—28 Namen, Kol. X mindestens 30, dazu etwa 18 auf Kol. XI) würden die Manethonische Zahl ergeben.

Auf Kol. XI können dann noch Hyksos gestanden haben: die XV. Dynastie. Auf dem Fragment 126, dessen Stellung unsicher ist (die Rückseite ist leer), hat man gewöhnlich die Könige späterer thebanischer Antefs und Sebekemsafs gesucht, von denen weiter unten die Rede sein wird.

Auf Kol. XII stehen *heute* zum großen Teil sehr fremdartige Namen (Fragm. 150 u. 152), also Hyksoskönige, die hier oder auf Kol. XI gestanden haben. Im einzelnen hat eine Ordnung dieser Fragmente wenig Aussicht auf Erfolg; sicher ist nur: *Kol. XI u. XII des Turiner Papyrus, eventuell auch spätere Kolumnen, die uns verloren gegangen sind*[1]*, werden ungefähr der XV.—XVII. Dynastie Manethos entsprechen.* Doch wird, selbst wenn eine Neuordnung der Fragmente der letzten Kolumnen gelingen sollte, sich schwerlich eine genaue Übereinstimmung mit den manethonischen Königszahlen ergeben (s. oben).

Es ist bisher wenig beachtet worden, daß auf Fragm. 142 (Kol. XII) erhalten ist:

[Hieroglyphen] 5 ...... Könige 5 von? ......

also eine Dynastie von 5 Herrschern.

Eine solche Dynastie kommt nun in der manethonischen Überlieferung tatsächlich vor, allerdings bei Eusebius, dessen Zahlen, wo sie von den andern Quellen abweichen, bisher mit Recht als minderwertig angesehen wurden; denn bei Eusebius heißt es:

XVI. Dyn. 5 Thebaner 190 Jahre.

Sollte uns diesmal Eusebius das Richtige bewahrt haben?

[1]) Da der T. P. erst aus dem neuen Reich stammt, enthielt er zweifellos eine Anzahl von Namen des n. R. s. ED. MEYER, Chronologie S. 112.

Wahrscheinlicher ist doch wohl, daß Manetho einer Überlieferung folgte, die von der des Turiner Papyrus verschieden war. Auch sonst (so in der VII. bis X. Dynastie) hat ja der Papyrus ganz andere Zahlen.

Daß die Überlieferung der ägyptischen Könige in griechischer Zeit keine einheitliche war, ist bekannt genug. Welche Quellen Manetho benutzt hat, läßt sich nicht mehr feststellen.

Im einzelnen ist folgendes zu bemerken.

Kol. X Fragm. 108 Z. 3 ist zu lesen:

König *Rʿ-šbꜣ* //////,

nicht wie ED. MEYER (Nachträge S. 36, auch ich hatte früher falsch gelesen) = *Rʿ-šnfr*. Damit ist MEYERS Versuch, die Könige dieses Fragments mit Königen der Denkmäler zu identifizieren, hinfällig geworden.

Fragm. 112 Z. 3 ist sicher zu lesen:

. . . . oder oder ähnlich,

also jedenfalls nicht Apophis. Dagegen steht Z. 4 sicher:

König . . . . also Apophis.

Fragm. 123 Z. 4 steht deutlich:

König *Rʿ . . . . Kꜣ ʿꜣnꜣtj*,

ein syllabisch geschriebener fremder Name, also ein Hyksos, würde nach BURCHARDT einem kanaanäischen *ʿnt* entsprechen (BURCHARDT, Altkanaanäische Fremdworte II 15 Nr. 271)[1].

Z. 5 desselben Fragments steht:

König *Rʿ . . . . . . Kꜣ.*

Bbnwm wird der manethonische Βνῶν sein (die beiden letzten Zeichen hatte ich früher falsch gelesen).

Kol. XII Fragm. 152.

Der erste Name ist sicher zu lesen. Was das freilich für ein Name sein soll, ist mir gänzlich unklar. Die folgenden Namen haben bisher allen Lesungen getrotzt, der Schreiber hat wohl kaum richtig abgeschrieben.

---

[1]) Wir kennen einen Hyksoskönig Frazu (Catalogue of scarabs Nr. 180). Das , das auch sonst in den Hyksosnamen am Ende vorkommt, vgl. den viel besprochenen , ist noch nicht sicher erkannt, aber jedenfalls ein selbständiger Bestandteil, der der semitischen Hyksossprache angehört. Demnach ist es nicht unmöglich, daß *ʿnt* die Kurzform von *ʿnt-hr*, der König *ʿnt* unseres Fragments mit dem obengenannten *ʿnt hr* identisch ist.

Kol. XII Fragm. 141.

Der erhaltene Name ist gewiß nicht der Sonnengott, eher könnte man an den König Rahotep denken, der uns u. a. aus einem verstümmelten Dekret in Koptos bekannt ist.

Zum Schluß noch eine Bemerkung.

Durch G. Möllers Entdeckung (Hierat. Paläographie II S. 2) sind wir in den Stand gesetzt, die ägyptischen Papyri der XIX. und XX. Dynastie auf Grund paläographischer Merkmale in ober- und unterägyptische zu scheiden. Nach den von Möller angegebenen Merkmalen ist der Turiner Papyrus zweifellos eine unterägyptische Handschrift[1]. Er stellt also aller Wahrscheinlichkeit nach, wie bereits früher (so von Ed. Meyer und Sethe) vermutet war, die *unterägyptische* Tradition dar. Nun ist allbekannt, wie oft Ober- und Unterägypten getrennt gewesen sind. Für alle solche Perioden kann uns also die unterägyptische Tradition nur *eine* Version geben, die keineswegs mit der oberägyptischen übereinstimmen wird. Könige, die in Unterägypten nicht geherrscht haben, haben aller Wahrscheinlichkeit nach gar nicht im Papyrus gestanden.

Nun sind aber die Könige, die im Papyrus aufgeführt sind, zum großen Teil keine selbständigen Herrscher gewesen. Wie Ed. Meyer nachgewiesen hat, war der 1. König der IX. Kolumne bereits ein Vasall der Hyksos oder anders ausgedrückt, die Hyksos herrschten bereits während der XIII. Dynastie und die namenlosen Könige, die bei Manetho als XIV. Dynastie erscheinen, waren Kleinkönige, die von den Hyksos im Delta geduldet wurden, aber natürlich für die Chronologie nicht zu verrechnen sind[2].

Weshalb sie trotzdem hier erscheinen, ist mit Sicherheit nicht zu beantworten. Doch ist es äußerst wahrscheinlich, daß dem Schreiber des Papyrus hier derselbe Fehler passiert ist wie seinen Kollegen in den babylonischen Chroniken: er hat mehrere gleichzeitige Dynastien als fortlaufende betrachtet und infolgedessen für die Zeit zwischen mittlerem und neuem Reich viel zu große Jahressummen herausgerechnet. Spätere haben den Fehler noch vergrößert, und so sind schließlich die Riesensummen Manethos herausgekommen[3].

II. Dynastien nach der XII. Dynastie.

Auf den vorigen Seiten wurde zu zeigen versucht, daß auf den Turiner Papyrus kein unbedingter Verlaß ist. Aber auch abgesehen von ihm haben wir für die Geschichte dieser Zeit reichliches Material.

---

[1]) Siehe ÄZ. 1910 S. 161. — [2]) Nachträge zur ägyptischen Chronologie, Kap. III.

[3]) Daß der Turiner Papyrus keine unbedingt zuverlässige Quelle ist, ist sicher. Aber die weitgehenden Zweifel Schnabels (OLZ. 1911 S. 70) sind gänzlich unberechtigt; und wenn der Verfasser gar aus dem verwahrlosten Zustand der XVIII. und XIX. Dynastie bei Manetho schließt: »1000 Jahre nach dem Ende von Dyn. XVIII besaß man in Ägypten keine authentische chronologisch brauchbare Liste von Dyn. XVIII mehr«, so ist das ein Argumentum exsilentio, das unter den Kundigen wenig Beifall finden dürfte.

1. Zunächst ergibt sich aus den Denkmälern klar und unzweideutig die Tatsache einer thebanischen Herrscherreihe, die gleichzeitig mit den Hyksos regiert und die Fremden schließlich vertrieben hat. Das sind die *Ś-ḳnn-rᶜ* Kamose usw. Hierdurch wird die Zeit zwischen dem m. R. und n. R. nach dem n. R. abgegrenzt.

2. Andernfalls kennen wir aus den Kahunpapyri eine kurze Königsreihe, die an die XII. Dynastie unmittelbar anschließt. Das sind die Könige

Śḫm-ḫw-tȝwj-rᶜ und *Śḫm-kȝ-rᶜ*.

Was liegt nun dazwischen?

Zunächst haben wir eine Gruppe von Königen, die den gemeinsamen Namen Sebekhotep (zwei Neferhotep) führen. Das sieht ganz so aus, als hätten wir eine Dynastie vor uns (vgl. XII. Dynastie Amenemhet und Sesostris, XVIII. Dynastie Thutmosis und Amenophis, XIX. Dynastie Sethos und Ramses, XXII. Dynastie Osorkon und Takelothis usw.

Nun unterliegt bei jeder Dynastie die Bildung des Thronnamens einer gewissen Regelmäßigkeit. Bei der XII. Dynastie tritt dies noch nicht so stark hervor, dagegen ist es bei der XVIII. ganz augenscheinlich und läßt sich auch bei der XIX. und den folgenden Dynastien deutlich zeigen. Nur der erste und der letzte König machen recht häufig eine Ausnahme.

XII. Dynastie:
1. *Śḥtp-ib-rᶜ* Amenemhet I.,
2. *Ḫpr-kȝ-rᶜ* Sesostris I.,
3. *Nb-kȝw-rᶜ* Amenemhet II.,
4. *Ḫᶜ-ḫpr-rᶜ* Sesostris II.,
5. *Ḫᶜ-kȝw-rᶜ* Sesostris III.,
6. *N-mȝᶜt-rᶜ* Amenemhet III.,
7. *Mȝᶜ-ḫrw-rᶜ* Amenemhet IV.

Hier sind 2 und 3 mit *kȝ*, 4 und 5 mit *ḫᶜ*, 6 und 7 mit *mȝᶜ* gebildet. Freilich ist hier die Ähnlichkeit nicht groß, doch ist gerade hier zu berücksichtigen, daß sich in der XII. Dynastie eine reguläre Titulatur erst ausbildet.

Nun vergleiche man dagegen die XVIII. Dynastie:

1. *Nb-pḥtj-rᶜ* Aḥmes,
2. *Dśr-kȝ-rᶜ* Amenophis I.,
3. *ᶜȝ-ḫpr-kȝ-rᶜ* Thutmosis I.,
4. *ᶜȝ-ḫpr-n-rᶜ* Thutmosis II.,
5. *Mn-ḫpr-rᶜ* Thutmosis III.,
6. *ᶜȝ-ḫprw-rᶜ* Amenophis II.,
7. *Mn-ḫprw-rᶜ* Thutmosis IV.

Wenn man von den beiden ersten Königen absieht (auch die Könige nach Thutmosis IV. bilden ihre Namen wieder abweichend), so ist die Übereinstimmung ganz deutlich.

XIX. Dynastie: 1. *Mn-pḥtj-rꜥ* Ramses I.,
2. *Mn-mꜣꜥt-rꜥ* Sethos I.,
3. *Wśr-mꜣꜥt-rꜥ Śtp-n-rꜥ* Ramses II.,
4. *Bꜣ-n-rꜥ Mrj-ỉmn* Merenptah,
5. *Wśr-ḫprw-rꜥ Mỉ-ỉmn* Sethos II.,
6. *Ꜣḫ-n-rꜥ Śtp-n-rꜥ* Sipthah.

Ähnlich gebildet 1 und 2; 3 und 5 im ersten Bestandteil, 3 und 6 im 2. Bestandteil, 4 und 5 im 2. Bestandteil. Auch bei den Sebekhoteps haben wir diese eigentümliche Ähnlichkeit in der Bildung der Thronnamen.

Man vergleiche:

I.

1. *Śḫm-ḫw-tꜣwj-rꜥ* Sebekhotep,
2. *Śḫm-św꜡ḏ-tꜣwj-rꜥ* Sebekhotep.

II.

1. *Ḫꜥ-śḫm-rꜥ* Neferhotep,
2. *Ḫꜥ-nfr-rꜥ* Sebekhotep,
3. *Ḫꜥ-ḥtp-rꜥ* Sebekhotep,
4. *Ḫꜥ-ꜥnḫ-rꜥ* Sebekhotep.

III.

1. *Mr-śḫm-rꜥ* Neferhotep,
2. *Mr-ḥtp-rꜥ* Sebekhotep,
3. *Mr-kꜣw-rꜥ* Sebekhotep,
4. *Mr-ꜥnḫ-rꜥ* Mentuhotep.

Die Parallelen sind unverkennbar. Die Könige scheiden sich deutlich in drei Gruppen. Jede Gruppe ist ähnlich gebildet.

Soweit wir aus den Namen schließen können, haben wir also eine Dynastie vor uns. Wir haben auch Mittel, die Könige innerhalb der Gruppe zeitlich zu ordnen. Die Gruppe I bildet ihre Thronnamen so ähnlich wie die ersten Könige nach der XII. Dynastie.

1. *Śḫm-ḫw-tꜣwj-rꜥ* Pap. Kahun,
2. *Śḫm-ḫw-tꜣwj-rꜥ* Sebekhotep,
3. *Śḫm-św꜡ḏ-tꜣwj-rꜥ* Sebekhotep.

Aus dieser Analogie wird man zunächst schließen, daß die Könige mit ähnlich gebildeten Namen zeitlich zusammengehören.

Nun haben die Könige I 2 und II 1 und 2 noch eine Eigentümlichkeit, die in der ganzen ägyptischen Geschichte einzig dasteht, sie fügen ihrem eigenen Namen stets die ihrer Eltern bei.

Diese drei Könige würde man also in die gleiche Zeit setzen. Daraus kann man weiter schließen, daß die Gruppen I und II zeitlich zusammengehören. Gruppe III könnten wir dann nur an den Schluß stellen.

Das heißt also: die Sebekhoteps sind aufeinander so gefolgt, wie sie in der obigen Liste verzeichnet stehen.

Wenn wir nun den Turiner Papyrus zu Rate ziehen, so erfährt unsere Hypothese eine eigentümliche Bestätigung.

Kol. VII Fragm. 77/78 haben wir

Z. 19 *Śḫm-ḥw-tȝwj-rꜥ* Sebekhotep,
Z. 24 *Śḫm-śwȝḏ-tȝwj-rꜥ* Sebekhotep,
Z. 25 *Ḫꜥ-śḫm-rꜥ* Neferhotep,
Z. 27 *Ḫꜥ-nfr-rꜥ* Sebekhotep.

Dann folgt eine Lücke, in die gewöhnlich gesetzt wird:

Ḫꜥ-ꜥnḫ-rꜥ Sebekhotep.

Dann Kol. VIII Z. 1 *Ḫꜥ-ḥtp-rꜥ* Sebekhotep,
Z. 3 *Mr-nfr-rꜥ* Eigenname unbekannt,
Z. 4 *Mr-ḥtp-rꜥ* Sebekhotep,
Z. 6 *Mr-śḫm-rꜥ*, dahinter ein bisher noch nicht gelesener Name, der aber ein Privatname ist. Der -Name des Herrschers hat schwerlich so gelautet. Aus ungefähr derselben Zeit haben wir einen König

Mr-śḫm-rꜥ Neferhotep.

Sollten nicht beide Könige miteinander identisch sein?

Dann steht ferner Kol. VIII Fragm. 87

Z. 3 *Mr-ḫpr-rꜥ* Eigenname unbekannt,
Z. 4 *Mr-kȝw-rꜥ* Sebekhotep.

Wir haben also auch in dem Turiner Papyrus die drei Gruppen von Königen, die oben auf Grund ganz anderer Erwägungen zusammengestellt waren, und zwar in derselben Aufeinanderfolge, erst Thronnamen mit *śḫm* (wie der erste König nach der XII. Dynastie), dann Namen, die mit *ḫꜥ*, dann solche, die mit *mr* gebildet sind. Und soweit sich die -Namen feststellen lassen, heißen sie fast durchgängig Sebekhotep und Neferhotep.

Wir können meines Erachtens sagen: die Sebekhoteps haben tatsächlich in der Reihenfolge regiert, die sich auf Grund der Untersuchung der Namenbildung ergeben hat.

Die Könige, die vom Turiner Papyrus sonst in dieser Königsreihe genannt werden, sind gewiß nur ganz ephemere Herrscher gewesen. Einer von ihnen (König *Wȝḥ-ib-rꜥ Iꜥ-ib*, Fragm. 81 Z. 2) hat zwar 10 Jahre regiert, aber es sind aus seiner Zeit nur eine Stele eines Privatmannes, die vielleicht nicht einmal hierhergehört (s. meine Dissertation S. 16 Nr. 32) und ein Skarabäus bekannt. Sonst sind fast alle Namen gänzlich unbekannt, mit Ausnahme von zweien, *Mr-mšꜥw* und Nehesi, und die sind nur aus Unterägypten zu belegen. Erinnern wir uns nun der Tatsache, daß im Turiner Papyrus die unterägyptische Überlieferung erhalten ist, so ist die Erklärung ziemlich einfach.

Die zuletzt erwähnten Könige sind aller Wahrscheinlichkeit nach nur lokale Dynastien im Delta gewesen, die gleichzeitig mit den Sebekhoteps regierten und vom Turiner Papyrus hier eingeordnet sind.

So hätten wir, scheint es, eine Dynastie der Sebekhoteps gewonnen[1]. Waren diese aber wirklich miteinander verwandt?

Unter ihnen sind, wie bereits mehrfach erwähnt, einige, die den Namen ihrer Eltern angeben, obwohl letztere Privatleute sind. Sie sind also nicht königlicher Abstammung. Merkwürdig ist aber, daß sie das auf offiziellen Denkmälern einfach angeben[2]. Das steht meines Wissens einzig in der ägyptischen Geschichte da. Usurpatoren haben wir viele; aber die hüten sich wohl, hinter ihrem Königsnamen ihre Herkunft anzugeben. Die einzig mögliche Erklärung ist meines Erachtens die:

Man konnte in der XIII. Dynastie trotz bürgerlicher Abkunft auf rechtlichem Wege König von Ägypten werden. Wie dies möglich war, davon weiter unten.

Nun gibt es noch eine andere, zweifellos zusammengehörige Gruppe von Königen, die Antef und Sebekemsaf.

Ihre Gräber kennen wir — die einzigen Königsgräber dieser Zeit, von denen wir wissen — zum großen Teil aus dem Papyrus Abbott und zahlreichen Funden. Sie lagen in Drah-abul-neggah, und zwar, wie es scheint, ziemlich dicht nebeneinander. In der Zeit der ersten »Entdecker« der Athanasi, Anastasi, Passalacqua usw. sind die Gräber gründlich durchstöbert worden und viele Stücke aus ihnen in die europäischen Sammlungen gekommen.

Soweit sich urteilen läßt, ist das, was aus den Gräbern erhalten ist, stilistisch so nahe verwandt, daß engste zeitliche Zusammengehörigkeit sicher ist (Borchardt, Der Kanopenkasten des Königs Sebekemsaf, ÄZ. 1894 S. 23ff.). Auch verwandtschaftlich werden sich diese Könige nahegestanden haben, zwei von den Antefs sind Brüder, und ein Antef hat eine Gattin Sebekemsaf (s. meine Dissertation S. 2. 12).

Dazu stimmt auch nun hier die Gleichheit der Vornamen.

Śḫm-šśd-tꜣwj-rꜥ	Sebekemsaf I., Grab bekannt,
Śḫm-śmn-tꜣwj-rꜥ	*Dḥwtj*, Grab bekannt.
Śḫm-wꜣḏ-ḫꜥw-rꜥ	Sebekemsaf II.,
Śḫm-wꜣḥ-ḫꜥw-rꜥ	Rahotep, Grab bekannt.
Śḫm-wp-mꜣꜥt-rꜥ	Antef, Grab bekannt,
Śḫm-hr-ḥr-mꜣꜥt-rꜥ	Antef, »
Nb-ḫpr-rꜥ	Antef, »

[1]) Es sei bemerkt, daß Kol. VII Fragm. 76 Z. 2, wo sich ein Sebekhotep im Turiner Papyrus zum erstenmal findet, Spuren von [Hieroglyphen] erhalten sind, ein Zeichen, daß eine neue Dynastie beginnt.

[2]) Der Vater heißt dann bekanntlich [Hieroglyphen] »Gottesvater«, d. i. hier nichts weiter als Vater des Königs. Für Borchardts Hypothese [Hieroglyphen] = Schwiegervater des Königs (Sitzungsber. Sächs. Akad. Bd. LVII, 1905, S. 254 ff.) sehe ich nicht den genügenden Anhalt.

Wie weit sich die Herrschaft dieser Könige erstreckte, ist nicht sicher zu sagen. Die Denkmäler von ihnen finden sich von Theben bis Abydos, aus dem Delta ist bisher nichts bekannt. Die Hauptstadt des Reiches war Theben. Sehr mächtige Dynasten waren es schwerlich. Die Ausstattung ihrer Gräber ist teilweise geradezu jämmerlich. Von einem, *Nb-ḫpr-rᶜ* Antef, der mit ziemlich erheblichem Aufwand bestattet ist, wissen wir positiv, daß er nicht Herr von ganz Ägypten war (Antefdekret von Koptos).

Wann ist nun diese Dynastie anzusetzen?

Ob sie im Turiner Papyrus erwähnt war, ist zweifelhaft; die auf Fragm. 126 (Kol. XI) erhaltenen Königsnamen, die man gewöhnlich hier heranzieht, enthalten keinen auf Denkmälern bekannten Namen. Es ist sogar zweifelhaft, ob das Zeichen, das hier häufig wiederkehrt, [Hieroglyphe], d. i. *sḫm*, zu lesen ist, mit dem die Namen der Antefs und Sebekemsafs teilweise gebildet sind. Das Zeichen kann ebensogut [Hieroglyphe] *ᶜḥᶜ* gelesen werden. Jedenfalls ist von den aus den Denkmälern bekannten Antefs und Sebekemsafs kein einziger hier zu finden; und die Namen, die leidlich vollständig erhalten sind, sind ganz anders gebildet, als wir erwarten sollten. Wahrscheinlich standen hier, wie auf den vorhergehenden Seiten, unterägyptische Könige und keine Thebaner.

Nun gibt es einen andern Anhaltspunkt; König *Śḫm-šśd-tȝwj-rᶜ* Sebekemsaf I. läßt sich durch Genealogien aus Elkab zeitlich festlegen, er regierte mindestens ein Menschenalter vor König *Ḫᶜ-nfr-rᶜ* Sebekhotep III., also etwa 50 Jahre nach dem Ende der XII. Dynastie. Dazu stimmt die Namengebung (sein Name ist ähnlich gebildet wie die letzten Könige der Kahunpapyri) sehr gut[1].

Danach würde also *diese* Dynastie der Dynastie der Sebekhoteps parallel gehen; und das verträgt sich durchaus mit allem, was wir wissen.

Daß diese Antefs und Sebekemsafs Ägypten nicht ganz besessen haben, ist vorhin wahrscheinlich gemacht. Anderseits wissen wir von zwei Königen der Sebekhotep-Dynastie, daß sie Könige von ganz Ägypten waren, bei den übrigen ist es bei der überaus dürftigen Zahl der Funde nicht festzustellen.

Es würde sich also folgendes Bild ergeben:

Die Antefs und Sebekemsafs sind ein thebanisches Dynastengeschlecht, das nach der XII. Dynastie sich in Theben erhob und an die XI. Dynastie, die ja ebenfalls thebanisch war, anknüpfte. Zeitweise werden sie unterworfen worden sein und unter der Herrschaft anderer Könige gestanden haben, ganz Ägypten haben sie niemals besessen.

[1]) Ed. Meyer hat in den Nachträgen zur Ägypt. Chronologie meine Ansetzung des ersten Sebekemsaf gebilligt, will aber den zweiten Sebekemsaf und die 3 Antefs etwa 100 Jahre später setzen. Ich kann eine solche Trennung nicht für richtig halten. Nach der Namenbildung und dem Stil der Funde aus den Gräbern gehören diese Könige eng zusammen. Der Grund, der Ed. Meyer zu seiner Ansetzung bestimmt, nämlich das Bestreben, jeden bekannten König in den Turiner Papyrus hineinzubringen, ist nach dem oben (S. 99) Ausgeführten heute nicht mehr stichhaltig.

Col. X. Vs.

107 106 105 110 108 109 111 114 113 112 115 116 117 118 119 120 121

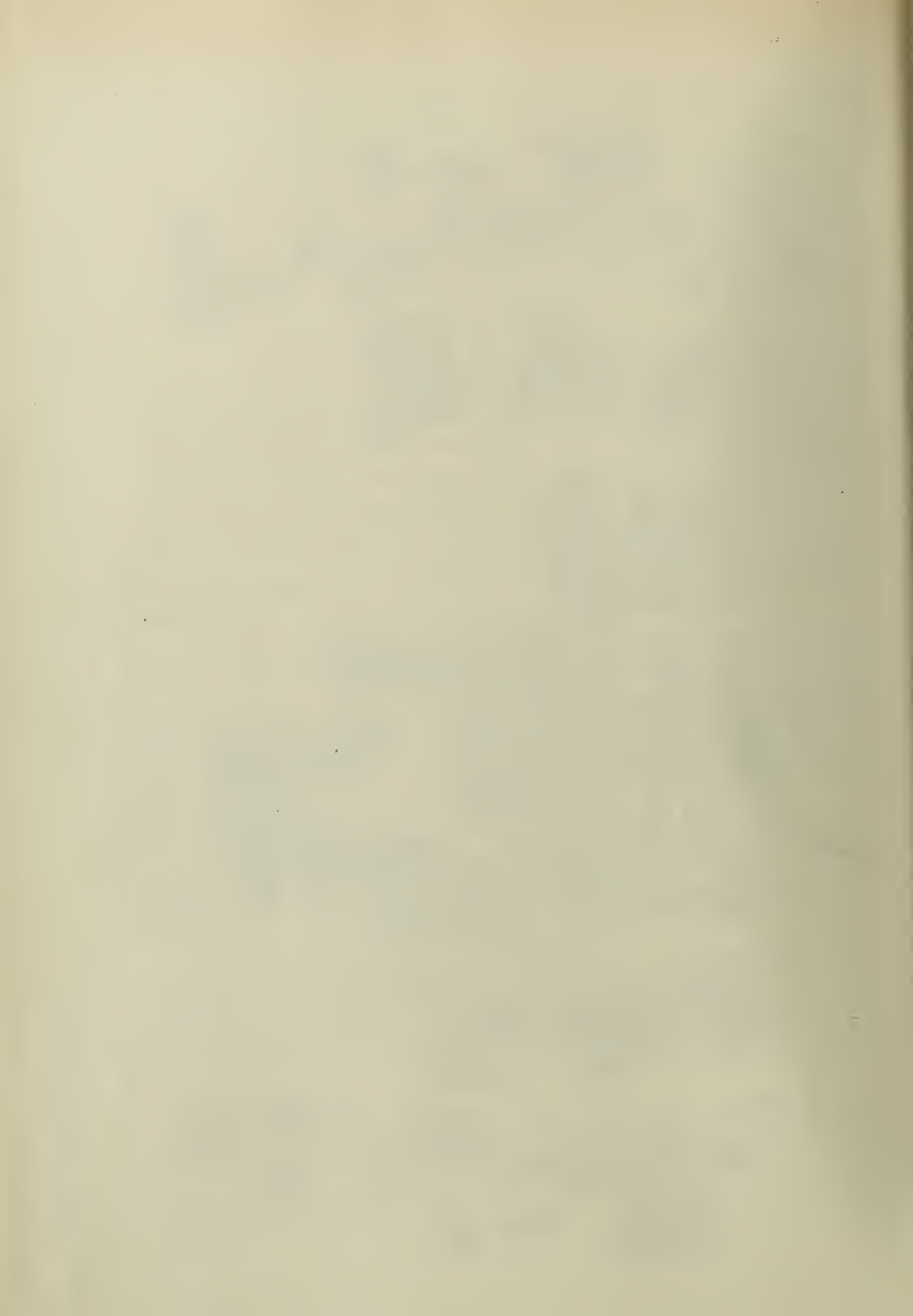
Col. IX. Rs.

Col. X. Rs.

108 112

Fragmente der Kolumnen IX u X des Turiner Papyrus.

Verlag: J. C. Hinrichs, Leipzig.



Dazu paßt nun auch der einzige historische Text dieser Zeit, der erhalten ist, das Antefdekret von Koptos (Petrie, Koptos VIII)[1]. Dasselbe ist von Erman und Ed. Meyer ohne jeden Grund in die Hyksoszeit gesetzt.

Der Inhalt ist bekanntlich folgender:

König *Nb-ḫpr-rꜥ* Antef schickt einen Erlaß an die Behörden von Koptos: »Etwas Böses ist im Werke. Geraubt ist ein Feind von — verflucht sei sein Name — Teti, Sohn des Minhotep«, d. h. ein hoher Beamter von Koptos hat einen wichtigen Gefangenen entkommen lassen. Dies ist m. E. der einzig mögliche Sinn der bisher nicht übersetzten Worte. Jedenfalls steht so viel fest, daß der König einer Verschwörung auf die Spur gekommen ist.

Der Verbrecher erhält nun seine Strafe, sein Amt und seine Einkünfte werden ihm genommen und diese Strafe auch auf die Nachkommen ausgedehnt.

Der König verflucht dann alle, die den Schuldigen aufnehmen werden: Jeder *śtn*, jeder *śḫm-ỉrf*, der ihn aufnehmen wird, der soll nicht die weiße Krone erhalten, er soll nicht die rote Krone tragen, er wird nicht auf dem Thron des Horus der Lebenden sitzen usw.

Das ist keine unbestimmt gehaltene Verwünschung, sondern es wird klar und deutlich, ohne überflüssige Phrasen, gesagt: wer den Flüchtigen aufnimmt, soll nicht König von Ägypten werden.

Daraus ergibt sich des weiteren: die Machthaber, für die dieser Fluch gilt, »jeder *nśwt*, jeder *śḫm-ỉrf*«, *können* an und für sich Könige des Landes werden, und zwar auf rechtlichem Wege.

Und das wieder läßt keine andere Interpretation zu, als: *Ägypten war in der Zeit zwischen mittlerem und neuem Reich ein Wahlreich.* Schwerlich in der Hyksoszeit, zu einer Besetzung durch auswärtige Eroberer, paßt ein Wahlreich nicht gut.

Der Fachmann weiß, daß ich hiermit keine neue Vermutung vorbringe, Ed. Meyer hat diesen Gedanken, wenn auch mit aller Reserve, in seiner Geschichte des Altertums ausgesprochen.

Selbstverständlich ist dies eine Hypothese, aber sie erklärt mir manches, was sonst unverständlich ist, so vor allem die außerordentlich vielen Könige dieser Zeit, die in einer verhältnismäßig sehr kurzen Zeit regiert haben.

[1]) Daß dies Dekret nicht in die XI. Dynastie gehört, sollte heut nicht mehr bezweifelt werden.

Die Einnahme von Satuna.

Von M. Burchardt.

Hierzu Tafel VI und VII.

Eine der bemerkenswertesten, aber auch eine der unbekanntesten Kriegsdarstellungen Ramses' II. ist die der Eroberung der Feste Satuna. Das Relief, das diesen Kampf schildert, befindet sich an der westlichen Außenseite des Tempels von Luksor an dem kurzen Mauerstückchen zwischen Wand *c* und *d* (nach *Bädeker*). Den älteren Gelehrten war dieses Bild noch nicht zugänglich, da der *Service des Antiquités* diese Mauer erst vor wenigen Jahren hat freilegen lassen. Ein Teil dieser Darstellung, die sehr schwer zu erkennen ist — eine Dornakazie steht zudem noch mitten davor —, ist kürzlich eingehend von W. M. Müller besprochen worden[1]. Ich gebe im folgenden die Beschreibung nach den Photographien der Expedition der Kaiser-Wilhelm-Gesellschaft[2]. Die Abweichungen von Müller erklären sich an der Hand der Abbildungen zumeist von selbst; ich brauche daher nur an einigen Stellen auf sie einzugehen.

Wir sehen das ägyptische Heer, Fußvolk und Wagenkämpfer, in der Mitte den König, über ein busch- und baumbestandenes Gelände gegen die auf einem Berge liegende Stadt vorbrechen. Die Räder der Streitwagen gehen über Gefallene und Verwundete hinweg; vor dem Wagen des Königs bricht der feindliche Fürst, von zwei Lanzen getroffen, zusammen. Verschiedene Flüchtlinge versuchen noch vor den nachdrängenden Ägyptern die schützenden Mauern der Stadt zu erreichen, von denen sich ein Pfeilhagel auf die Anstürmenden ergießt. Doch eine große Anzahl von ihnen wird gefangengenommen und von den Königssöhnen gefesselt hinweggeführt. Gerade vor dem Festungstore reißt einer der Königssöhne seinen Gegner rücklings an den Haaren in die Knie. Die Festung selbst liegt, wie erwähnt, auf einem Berge; die auf ihr stehende Inschrift nennt uns ihren Namen: »*Eine Stadt, die der starke Arm des Pharao erobert hat Stn* .«. Hinter ihr oder neben ihr dehnt sich ein Mischwald aus laubtragenden Bäumen und hochstämmigen Zedern aus. Einer der Flüchtlinge, dem es gelungen ist, diesen Wald zu erreichen, ist hier von einem Bären angefallen worden; bei dem Versuch, einen Baum zu erklimmen, hat ihn das Tier mit den Zähnen am Fuße gepackt. Von

---

1) W. M. Müller, Egyptological Researches II S. 175 ff. — 2) Ph. 374—382, Vgl. Ed. Meyer, Bericht über eine Expedition nach Ägypten zur Erforschung der Darstellungen der Fremdvölker. Sitzungsber. d. Berl. Akad. d. Wiss. XXXVIII 1913.

der Stadt aus ist das Geschehnis bemerkt, und während einer der Verteidiger eine Bewegung des Entsetzens macht, versucht ein anderer dem Kameraden draußen zu helfen, indem er auf den Bären schießt.

Von der Mauer des Tempels sind an dieser Stelle nur die vier oder fünf unteren Steinlagen erhalten; der obere Teil der Darstellung ist, wie die Abbildung zeigt, verloren und mit ihr die erläuternde Beischrift. Erhalten sind außer der vorher erwähnten Aufschrift auf der Stadt nur der Name des königlichen Gespannes [Hieroglyphen] »*Erstes großes Gespann Seiner Majestät, Geliebt von Amon*« und die Zeilenenden einer vor den Pferden stehenden Inschrift, die aber nur den Ruhm des siegreichen Königs verkündet:

[Hieroglyphen]

. . . . . . *Sieg* . . . . *alle* [*Länd*]*er.* *Es gibt keinen* . . . . *Montu* . . . . *seine* [*Waff*]*en zu Boden* . . . . *niedergeworfen* . . . . *ihre* . . . .

In dem Bilde des ganzen vorwärtsstürmenden ägyptischen Heeres, dessen — nicht übermäßig betonten — Schwerpunkt die Gestalt des Königs bildet, liegt ein Ausdruck von unwiderstehlicher Kraft; der Beschauer kann sich dem Eindruck gar nicht entziehen, daß die Feste dem furchtbaren Stoße erliegen muß. Trotzdem herrscht in der ganzen Darstellung eine derartige Ruhe und Einheitlichkeit, daß sie sich vorteilhaft von anderen ähnlichen Bildern unterscheidet.

Über die Lage der Stadt *Stn* wissen wir nichts; keine der bisher bekannten Inschriften erwähnt sonst ihren Namen. Die hier dargestellte Landschaft aber und das Auftreten von Bären würden uns ohne weiteres schließen lassen, daß wir es mit einer asiatischen Stadt zu tun haben, wenn uns nicht die Darstellung der Gegner zu raten aufgäbe. W. M. Müller beschreibt sie folgendermaßen: »All captives have the long Libyan phallus-protector and the Libyan sidelock. On the walls of the city we have, however, a strange mixture, Syrian women, half Syrian Libyans, and then Asiatics to the left[1]«. Dazu gibt er die folgende Erklärung: »This strange confusion seems to be due to the division of work among two sculpturs. One worked independently on the battle for the Libyans, the other on the Asiatic city. When the confusion was noticed, they tried to straighten it out by little changes, this very unsuccessfully[1]«; er ist also der Ansicht, daß Satuna ursprünglich als asiatische Festung gedacht war, daß aber die Asiaten einem rechts dargestellten Libyerkampfe zuliebe gleichfalls in Libyer umgeändert wären.

Wenn wir nun die Darstellung betrachten, so sehen wir, daß die Gegner der Ägypter libysche Tracht — Phallustasche und langen, vorne offenen Mantel —

[1]) A. a. O. S. 176.

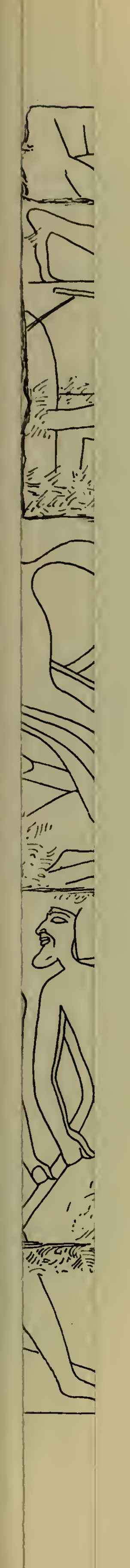
tragen. An dieser Tracht zeigen sich nirgends Änderungsspuren. Die Köpfe dagegen weisen mit wenigen Ausnahmen Änderungen auf, und zwar ist zu erkennen, daß libysche und semitische Haar- und Barttracht übereinandergeschnitten sind. Meines Erachtens gibt es hier nur eine Erklärung: der ägyptische Vorzeichner hatte versehentlich einer asiatischen Landschaft libysche Einwohner gegeben; der Fehler wurde dann bemerkt, und man begann zunächst die libyschen Köpfe in semitische umzuwandeln. Diese Umänderung ist aus irgendeinem uns unbekannten Grunde im Relief nicht völlig durchgeführt, sondern man hat sich anscheinend zum Schluß mit einer nur bemalten Stuckverschmierung der zu ändernden Teile begnügt, die später völlig herausgefallen ist[1]; und so stehen jetzt auf der Burg neben einzelnen Asiaten noch mehrere rein libysche Verteidiger; ebenso ist der unter den Rädern der Streitwagen sich windende Gegner am weitesten rechts ein Libyer geblieben. Zu einer Umänderung der Tracht ist man überhaupt nicht mehr gekommen. Ist diese Annahme richtig, so hat der ägyptische Meister zwar einen groben Fehler gemacht, sich aber bemüht, denselben auszumerzen. Und daß die Libyer wirklich die ältere Darstellung sind, geht daraus hervor, daß die asiatische Haar- und Barttracht viel tiefer in den Stein geschnitten ist als die afrikanische, was man vor allem bei dem Kopfe des feindlichen Fürsten erkennen kann. Daß die tiefer geschnittene die nachträgliche Verbesserung ist, dürfte kaum einen besonderen Beweis erheischen. Es läßt sich zudem an mehreren Köpfen klar erkennen, daß die libyschen Seitenlocken weggemeißelt sind.

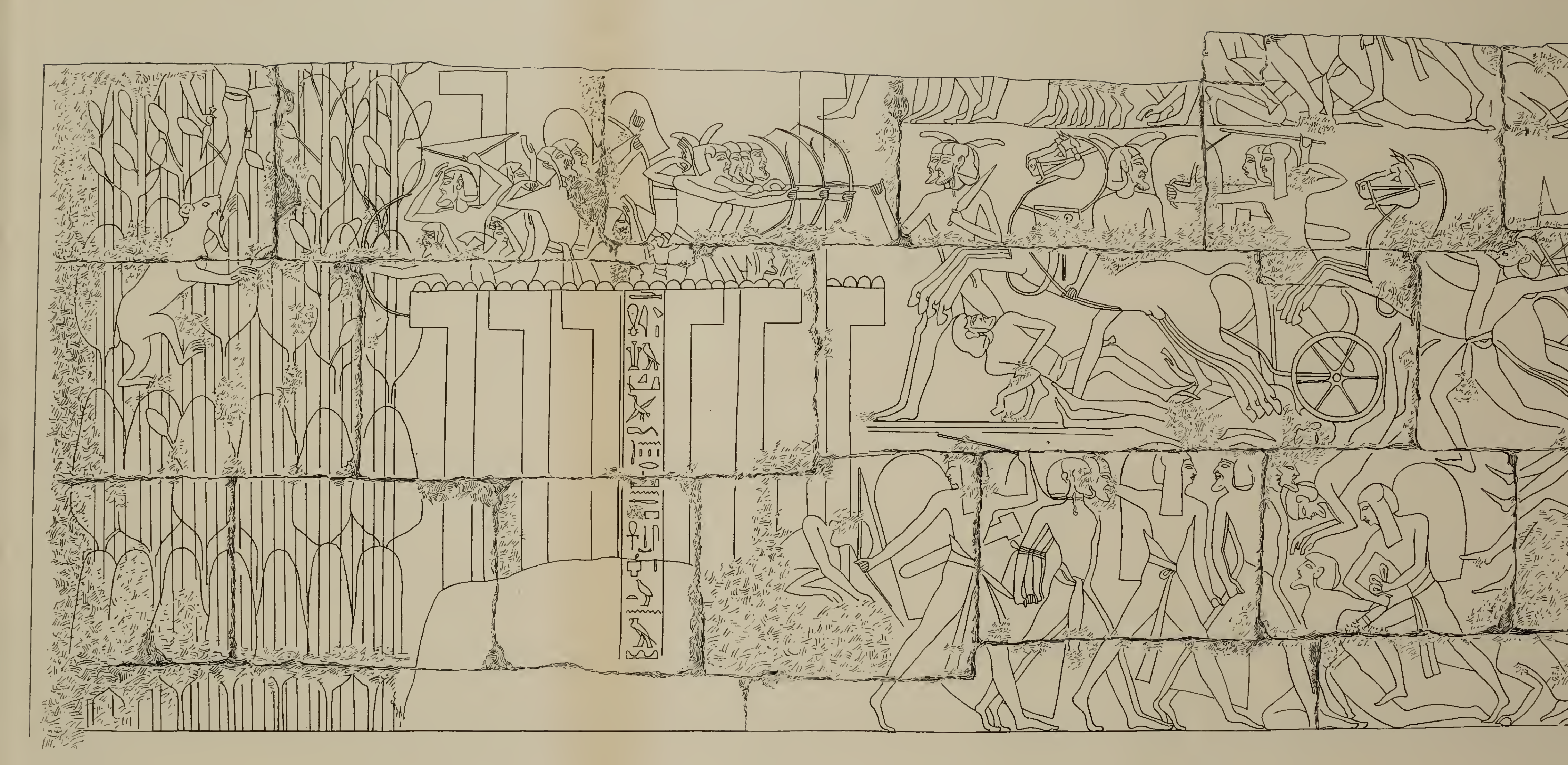
Auch die Aufschrift auf der Festung zeigt Änderungsspuren. Aber die jetzige Lesart ist so tief in den Stein eingeschnitten, daß es nicht mehr möglich war, mehr als einige wenige Zeichen der älteren Fassung zu erkennen, die sich in keinen Zusammenhang bringen ließen. Nur soviel kann man mit Sicherheit sagen, daß die ältere Inschrift bedeutend kürzer war, denn der Umriß des Berges läuft gerade am Anfang des Namens Satuna quer über die Zeile.

Wenn nun auch die Darstellung der Libyer hier nicht am Platze ist, so ist sie für uns doch nicht gänzlich wertlos; denn wir lernen aus ihr die libysche Schildform zu Ende des 14. Jahrhunderts kennen, während wir bisher nur den libyschen Schild der frühgeschichtlichen Zeit aus dem Wappen der Göttin Neit kannten.

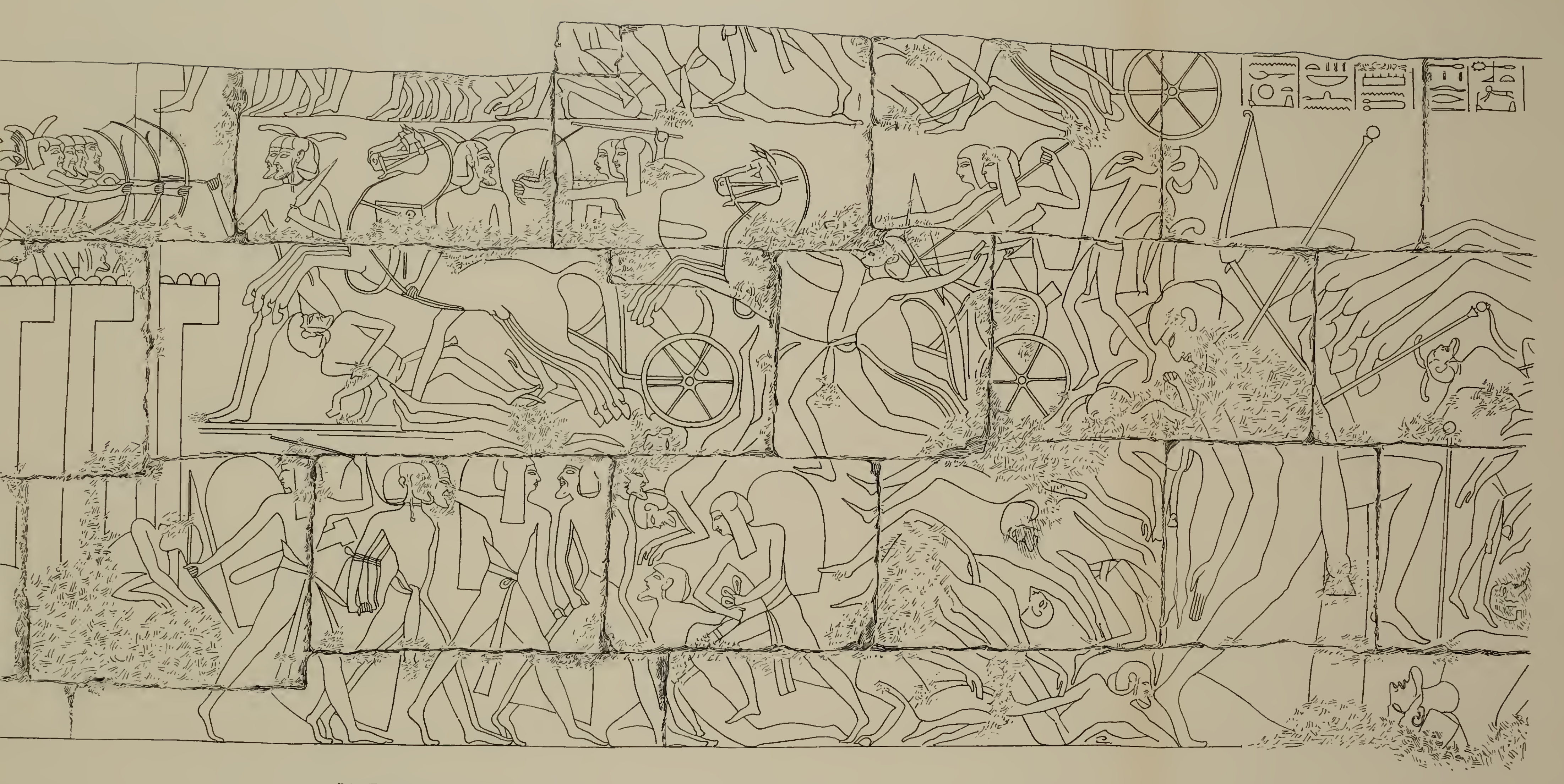
Es bleiben noch einige Worte über die Darstellung des Waldes zu sagen. Daß der ägyptische Zeichner niemals eine Zeder im Walde gesehen hat, sondern sich das Bild des Baumes nach den Flaggenmasten vor den Tempeln gebildet hat, wie Müller meint, ist gewiß richtig. Seine weiteren Bemerkungen über die Art, wie der Bildhauer die Zedernäste »in pairs growing from the same places« dargestellt habe, und wie er die Zweige um den Stamm gewunden habe, »quite

[1]) Derartige Änderungen an Reliefs mit Hilfe von Stuckverschmierungen sind an der nördlichen Außenmauer des Tempels von Medinet Habu ganz vorzüglich zu erkennen.





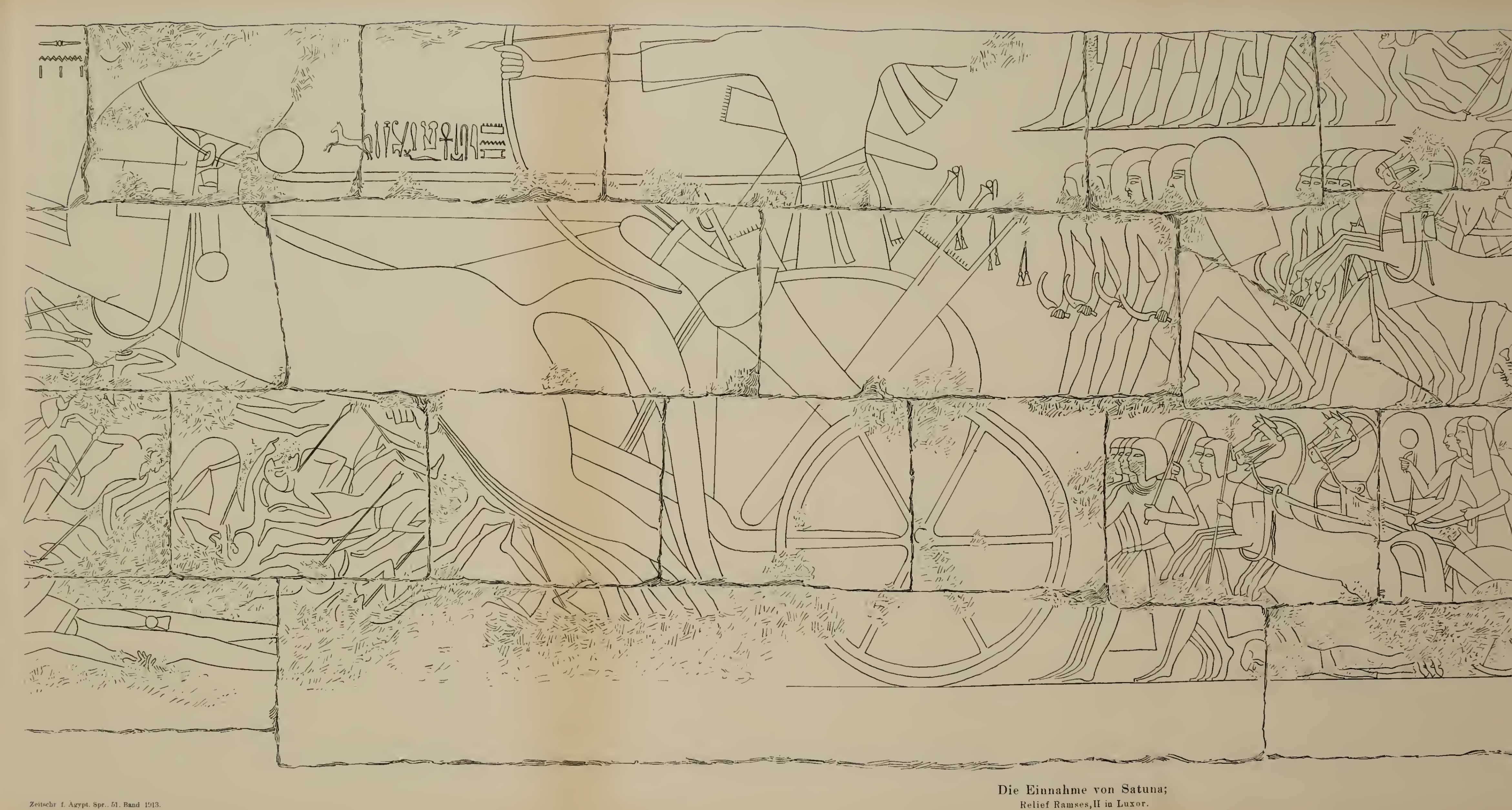
Die Einnahme von Satuna;
Relief Ramses, II in Luxor.



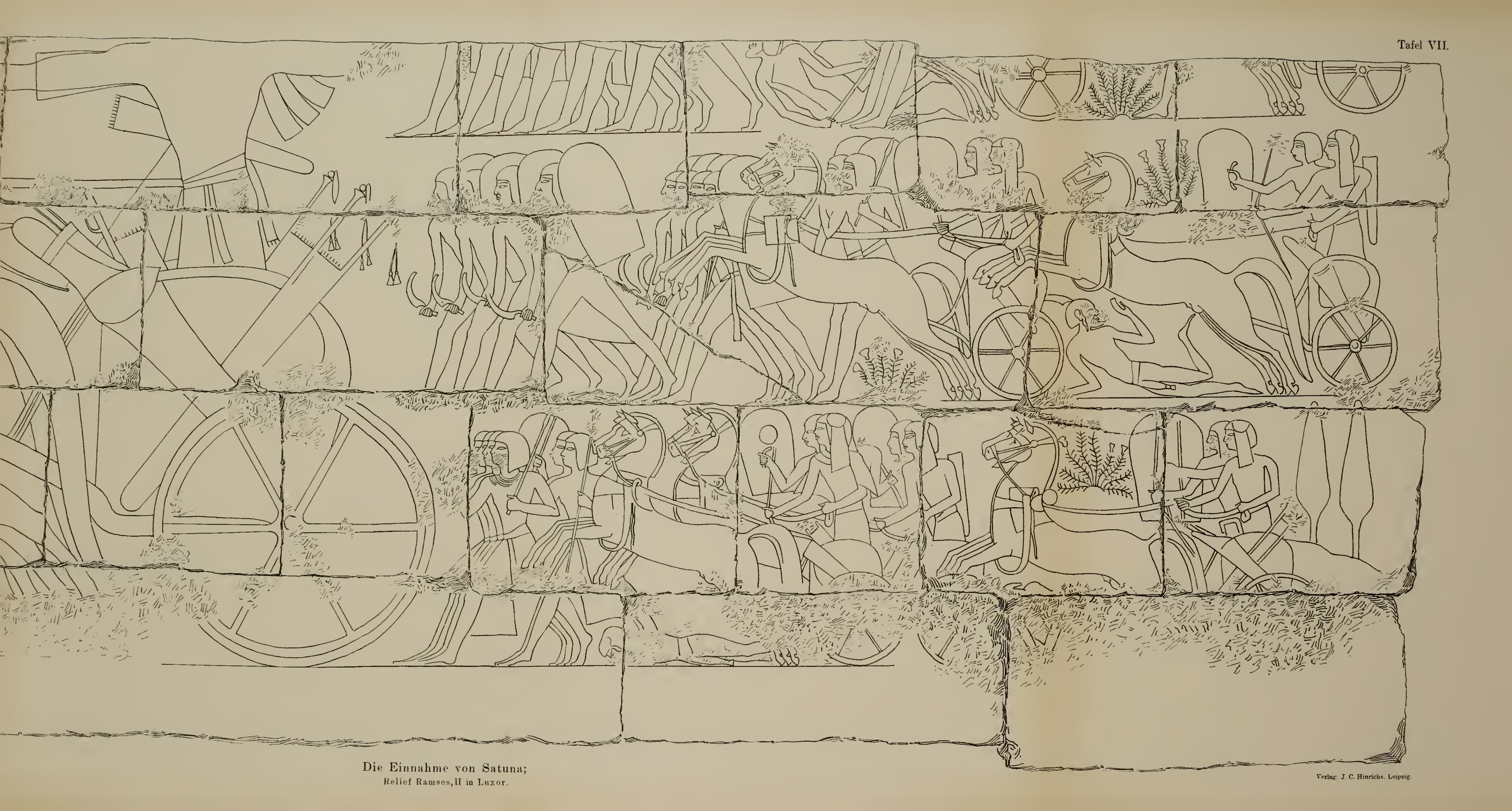
Die Einnahme von Satuna;
Relief Ramses, II in Luxor.

Verlag: J. C. Hinrichs. Leipzig





Die Einnahme von Satuna;
Relief Ramses, II in Luxor.



Die Einnahme von Satuna;
Relief Ramses, II in Luxor.

Verlag: J. C. Hinrichs. Leipzig.

un-Egyptian by this overcutting«, erweisen sich, wie ein Blick auf die Abbildung lehrt, als unrichtig[1]. Eigenartig ist die Art und Weise, wie der Ägypter versucht hat, das Durchschimmern der Zedernstämme durch den Laubwald darzustellen. Wie die alte Bemalung hier gewesen sein mag, kann man sich nur schwer vorstellen.

Bemerkenswert ist noch die kunstgeschichtliche Stellung unseres Bildes. Während die Kriegsdarstellungen aus der Zeit vor Ramses II. — erhalten sind uns ja nur solche von Thutmosis IV. und Sethos I. — den König zeigen, wie er ganz allein seine Gegner zu Paaren treibt oder Burgen erobert, treten unter Ramses II. neben den Pharao die Königssöhne und gewöhnliche ägyptische Krieger[2]. Doch erschienen sie auf den bisher bekannten Bildern, abgesehen von der Schlacht bei Qadesch, noch mehr als Füllwerk, dessen Fehlen kaum eine fühlbare Lücke in die Darstellung reißen würde. Zwischen dieser Art der Darstellung und den großen Kriegsbildern Ramses' III. bildet unser Relief den Übergang. Ebenso bildet es eine Art Zwischenstufe zwischen den andern Kriegsdarstellungen Ramses' II., wie der Erstürmung von Askalon oder Dapur, und den großartig angelegten Bildern von der Schlacht bei Qadesch. Freilich steht es jenen näher als diesen, und eine Lücke bleibt immer noch bestehen. Aber eine ägyptische Schlachtdarstellung mit angreifenden Feinden und fliehenden ägyptischen Prinzen, wie sie in der Schlacht bei Qadesch dargestellt sind[3], ist etwas derartig Ungewöhnliches, daß man sie nicht in die gewohnten ägyptischen Schlachtdarstellungen einreihen kann, sondern sie als einen besonderen künstlerischen Versuch auffassen muß, der dann später nie wieder Nachahmung gefunden hat.

[1]) Energisch muß hier Müllers Anschuldigung gegen Sethe abgewiesen werden, wenn er sagt: »It is very regrettable, that Sethe, after having found in a tomb at Thebes, a picture of Egyptians cutting wood on Lebanon, was satisfied to extract nothing but the fragmentary ascriptions. The picture which he left to destruction, would probably have been more valuable than similar texts.« Hier liegt eine grobe Entstellung Müllers vor; Sethe sagt nämlich: »Ich hatte die Freude, in einem Grabe des Hügels von Schech Abd el Gurna Bilder und Inschriften aufzufinden, die eine Expedition nach dem Libanon unter König Thutmosis III. betrafen« (Sitzungsber. d. Berl. Akad. d. Wiss. 1906, S. 357). Im folgenden ist dann ganz klar gesagt, daß die sehr zerstörten Malereien die Thronsitzungen mit der Aussendung und der Heimkehr des Gesandten schilderten. Die Darstellung der holzfällenden Ägypter im Libanon ist nur in der Einbildung Müllers vorhanden.

[2]) v. Bissing, Denkm. äg. Skulptur, Text zu 93. 93 A. — [3]) Breasted, The battle of Kadesh, S. 41.

Kindred Semito-Egyptian Words[1].

(New Series.)

By Aaron Ember.

1. *ḫprr* (חפרר) "black beetle, scarabaeus": Arab. خُنْفُس (also خُنْفَس, خُنْفَس, خُنْفُسَاء and خُنْفُسَاءة), Syr. *ḥarpuštâ*, Post-Biblical Heb. חִפּוּשִׁית "scarabaeus". Cf. Arab. خَلْبَس "to deceive" = خَلَبَ. In *Notes*[2] p. 88 § 3 I have pointed out several Egyptian words which have a secondary final *s* (Egyptian 𓋴).
2. *bḥs*[3] (בחז) "calf": Arab. بَحْزَج "calf[4]".
3. *mhj-t* (מהית) "cow[5]": Arab. مَهَاة "wild cow".

---

[1]) I desire at the outset to express my sincere thanks and deep appreciation to Prof. Sethe for innumerable and invaluable suggestions which he has made in connection with this article. It would be impossible to enumerate them all. Suffice it to say that I have discussed with him all the cases treated in this article and have had the benefit of his ripe judgment and deep insight.

[2]) Note the following abbreviations:—AJSL = *American Journal of Semitic Languages* (Chicago); Gardiner, *Admonitions* = Gardiner, *Admonitions of an Egyptian Sage* (Leipzig 1909); Notes = Ember, *Notes on the Relation of Egyptian and Semitic* in ÄZ. 50 pp. 86—90; Sound-changes = Ember, *Semito-Egyptian sound-changes* in ÄZ. 49 pp. 87—92; Vogelsang = Vogelsang, *Kommentar zu den Klagen des Bauern* (Leipzig 1913); ZDMG = *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*; no. = number of this article.

[3]) —⊶— is nearly always = ז. The one or two exceptions (*isr* = אֵשֶׁל, *psḥ* = פסח) may be due to special reasons.

[4]) Arab. بَحْزَج is a very rare word. It is omitted in *Tağ-al-'Arûs* and also in Lane's dictionary. Prof. Hommel referred me to Al-Jauharî who defines it as وَلَدُ ٱلْبَقَرَة and who illustrates it by the following Rağaz verse of Al-Ağğâğ بِفَاحِمٍ وَجْحَفٍ وَعَيْنَيْ بَحْزَجِ. In "*Die Namen der Säugetiere bei den südsemitischen Völkern*" (Leipzig 1879) p. 284 Hommel says: "بَحْزَجٌ *baḥzaǵun*, urspr. allgemein 'Kälbchen, Lämmchen', dann von den Steinbockjungen, pl. بَحَازِج Meid. I 171". Freytag defines بَحْزَج (I 80) *vitulus . . . iuvenis camelus, pullus antilopis aliorumque animalium.* In ZDMG 53 p. 348 n. 2 Hommel combined Eg. *bḥs* with Assyr. *buḫâdu* which he believes was pronounced *buḫâsu*. This combination is very improbable in view of the fact that Eg. —⊶— = Sem. ז (see the preceding note). Moreover the middle consonants do not exactly correspond (*ḥ* in Eg. and *ḫ* in Assyr.). As to the final ج in بَحْزَج cf. زمج "to fill" (a skin-bottle) = زَمَّ, خمج "to stink, become corrupted" = خَمَّ and نِفْرَاج "cowardly" which is no doubt connected with the stem نَفَرَ "to flee".

[5]) Pyr. 550*a*. According to Prof. Sethe *mhj-t* means *milch-cow*.

4. *knm-t* (= *klm-t*[1] כלמת) "dog[2]": Heb. כֶּלֶב, Arab. كَلْب, Aram. כַּלְבָּ, Assyr. *kalbu* "dog", Mehri *koub* "wolf".
5. *śnb* (= *šlb* שלב) "health" (in the often occurring formula *ʿnḫ wḏ3 śnb*)[3]; "to be (or become) whole, entire, healthy[4]"; *śśnb* (caus.) "to cure[5]"; *śnbb* "to greet[6]": Heb. שָׁלֵם, Arab. سَلِمَ, Assyr. *šalâmu*, "to be entire, whole, perfect"; Heb. שָׁלוֹם, Arab. سَلَام, Assyr. *šalâmu*, *šulmu* "health, greetings".— For the interchange of *b* and *m* cf. the Eg. prep. *m* = Heb. בְּ (Sethe) and no. 46 of this article.
6. *ḫnmś* (= *ḫlmś* חלמש) "friend, friendship": Arab. خِلْم "friend" (cf. Eg. *ḫnm* "to smell" ϣⲱⲗⲙ, *ḫnmś* "gnat" ϣⲟⲗⲙⲥ).—For the final *ś* of *ḫnmś* see no. 1.
7. *nhp* (*ḥr*) "to care for[7]", Copt. ⲛⲉϩⲡⲉ "to mourn, lament": Arab. لَهِفَ "to regret", لَهَّفَ "to grieve" (for some one), اِلْتَهَفَ "to be heart-broken".
8. *nšb* (= *lšb* לשב) "to bite[8]" Copt. Boh. ⲗⲁϣⲓ "Bissen", ϭⲓ-ⲗⲁϣⲓ "mordere": Arab. لَسَبَ "to bite" (snake, scorpion), "to lick" (honey), لَسْبَة "sting, bite".
9. *sb3* (זבא) "flute": Arab. زَمْر "flute", زَمُّور "Psalter" (= Aram. *mazmûr*).— It is interesting to note in this connection that the Heb. stem זמר to "prune" appears in Arabic as زبر. According to Prof. Haupt the stems זמר "to sing" (to which زَمْر "flute" belongs) and זמר "to prune" are ultimately identical[9]. For Eg. *3* = Sem. *r* see *Sound-changes* p. 88 and *Notes* p. 87. For *s* = ז see above, no. 3.
10. *ḫsj* (חזי) "to be miserable; contemptible" (mostly used as a term of contempt for the enemy): Arab. خَزَا "to overcome, treat as an enemy"; خَزِيَ "to fall into disgrace", خِزْيَة "disgrace, misfortune", خَزَّى "to disgrace, confound", خَزٍ "abased, contemptible".
11. *nsr-t* (נזרת) "diadem, Uraeus": Heb. נֵזֶר "diadem" (Sethe).
12. *snw* (זנו) "bread, food": Heb. מָזוֹן "food, nourishment", זָן (Ben Sira 37, 28) "food", Post-Bibl. Heb. זון "to nourish", Syr. זון "to nourish".
13. *s3-t* (זאת) "goose": Heb. אַוָּז, Arab. وَزّ, fem. وَزَّة (for إِوَزّ and إِوَزَّة) "goose". —In the Egyptian word we have metathesis; cf. below, no. 76.
14. *snj* (זני) "to transgress": זנה, زَنَى "to commit adultery".

---

[1]) For Eg. ﹏ = *l* see Erman, *Äg. Gramm.*[3] § 104, and Sethe, *Verbum* I § 229.

[2]) That Eg. *knm-t* means "dog" is evident from Pyr. 1462*a*—*b*: *śm3w iʿnw in knmwt śm3w knmwt in iʿnw* "The baboons are killed by the *knmwt*, and the *knmwt* are killed by the baboons". The enmity between dogs and baboons is very well known. In Brehms *Tierleben*, 3rd ed., Säugetiere, Vol. I p. 166 we read: "Hunde werden vom Pavian gar nicht selten überwältigt, und gleichwohl kennen jene edlen Tiere keine größere Lust als die Jagd solcher Affen".

[3]) Cf. also, for example, *Urk.* IV p. 972 l. 14 "To whom all people wish life and health (*śnb*). — [4]) Lebensmüder XLV *mj śnb mr* "as a sick man who gets well". — [5]) Very common in Papyrus Ebers. — [6]) See, for example, Pyr. 1215*d*. For the meaning cf. Erman's *Glossar*, for the form Sethe, *Verbum* I § 342. 407. Eg. *śnbb* = Arab. سَلَّمَ. — [7]) For *nhp ḥr* "to care for" see Gardiner, *Admonitions* p. 103, below. — [8]) Pyr. 411*a*. — [9]) See AJSL 26 p. 1 ff.

15. *s3b* (זאב) "to flow" (putrid matter from a wound)[1]: Heb. זיב "to flow" (menstruation, gonorrhoea), Arab. ذَابَ "to dissolve, flow".
16. *nw-t* (נות) "village, town, city": נָוֶה "habitation", נָוָה "habitation, settlement".
17. *ḳrr-t* (קררת) "cave", *ḳrtj* (dual) designation of the traditional source of the Nile: Heb. קיר "to dig" (a well), מָקוֹר "spring, source", Post-Bibl. Heb. קַר "well", قَارَ "to make a round hole", etc.—We may compare with Eg. *ḳrr-t* also נקר نَقَرَ "to bore, dig" (נִקְרַת־צוּרִים "cave in the rocks").
18. *dp* (דף) Pyr. 1751*b*, *dpw* Pyr. 2122*d* and 2125*d* "rudder, oar": Arab. دَفَّة "side, board, rudder, oar", Post-Bibl. Heb. דַּף "board".—I am inclined to believe that Eg. *dp-t* "ship" is connected with *dp* "rudder" and that its original meaning was the same as German *Ruderschiff*, i. e. "rowing-vessel", and later it came to be used for *ship* in general.
19. *ḫb3* (חבא) "to destroy" (fortress) Pyr. 1735*b* and 1837*b*: Heb. חבל "to act in a corrupt manner", Pi. "to destroy" (land, vineyard, people), Arab. خَبَلَ "to corrupt, cripple", Bibl. Aram. חבל "to destroy" (tree, temple, kingdom); Assyr. *ḫabâlu* "to ruin, destroy".
20. *mḏ3-t* (מצאת or מגאת) "papyrus scroll": Heb. מְגִלָּה (originally probably also papyrus scroll).—The Heb. stem גלל "to roll", from which מְגִלָּה is derived, is found in Eg. also in *ḏ3ḏ3-t* "head" = Heb. גֻּלְגֹּלֶת, Assyr. *gulgullu*, Arab. جُلْجُلَة. For Eg. *ḏ* = ג ج cf. especially *ḏnḥ* = جَنَاح, and *nḏr* = נגר نَجَّار[2].
21. *ḏ3ḏ3-t* (צאצאת) "castanets" (or something similar)[3]: Heb. צֶלְצְלִים "cymbals", but also, as it seems (Ps. 150, 5) "castanets". See Benzinger, *Hebräische Archäologie* (2nd. ed.) p. 243 l. 19; cf. also צלל, צלצל, صَلَّ, صلصل "to ring, resound".
22. *p3ḫ* "to strike" (in Pyr. 440*d*) used in parallelism with *iḥj* "to strike": Arab. فلخ "to strike", also "to cleave a thing in two[4]".
23. *bi3* (באא or ביא) "mine[5]": Heb. בְּאֵר "pit, well", Arab. بِئْر "pit, well", بُؤْرَة (or بُؤْرَة) "treasure".—The sign ▽ with which *bi3* is written represents, in all probability, a well or cavity in the ground filled with water. It is used as a determinative for places abounding with water; see Max Müller, *Asien und Europa* p. 281 ff.
24. *bi3* (באא) "to wonder"; "wonder": Heb. פלא Niph. "to be wonderful", Hiph. "to make wonderful", פֶּלֶא "wonder[6]".

---

[1]) Pyr. 1257*b* *ḫw-sn s3b ḥw33t-k ir t3* "They take care that thy rottenness (i. e. *decomposed* or *putrid parts of the body*) should not run down to the ground". This verb, so far as I know, occurs in this passage only. The meaning is made perfectly clear by the determinative as well as by the context. — [2]) See *Sound-changes* p. 91 § 11. — [3]) Gardiner in his *Admonitions* p. 59 translates *ḏ3ḏ3-t* by "lyre", but it is quite evident from the context that a more modest musical instrument must be meant in this passage. — [4]) In *Notes* I combined *p3ḫ* with פלח فلح "to cleave", but فلخ suits better both phonetically and also in meaning. It is possible, however, that فلح and فلخ are ultimately the same. — [5]) Cf. *Urk.* I p. 10 l. 15 *šdwt bi3* "the digging of a mine".

[6]) Eg. *bi3* "wonder" is written exactly the same as *bi3* "mine", and one might naturally suppose that the two words are etymologically the same. There is no doubt that the old Egyptians

25. *ỉsj* (אזי) "to go, hasten": Bibl. Aram. אֲזַל "to go", Heb. אזל "to go away, come to an end, disappear".

26. *jd* (יד) "boy, youth[1]"; "to be young[2]": Heb. יָלַד "to give birth to", יֶלֶד "child, boy, youth".—Prof. Sethe told me that he had often heard in Egypt *yā wád* for *yā wálăd* and Prof. Littmann informed me that in Tigre the word for "son" is ወድ *wad.*

27. *ᶜkꜣ* (עקא) "to be correct, straight; correct"; *ᶜkꜣ-ỉb* "wise, intelligent": عَقَلَ "to be intelligent, wise", عَاقِل "intelligent, wise". Cf. also *ᶜkꜣ* "rope" = عِقَال "rope".

28. *ᶜmj* (עמי) "to know" (late word): Arab. عَلِمَ "to know".—The objection to this comparison is that the Eg. word occurs only in late texts and that it is, moreover, written as if it were derived from *ᶜm* "to swallow". The word *may*, however, be old, only it does not happen to occur in old texts. As to the writing, it may be due to popular etymology.

29. *ỉth* (אתח), also *rth* (רתח) "to bake, toast" (bread)[3]: Heb. רתח "to boil, seethe".

30. *ỉꜣk* (יאק) "to ascend", *mꜣk-t* (מאקת) "ladder": Arab. رَقِيَ "to ascend", تَرَقَّى, اِرْتَقَى, "to ascend" (a mountain), with فِي, "to go up" (a ladder), مِرْقَاة, "ladder[4]".

31. *sꜣ* (שא) "back"; *m sꜣ, r sꜣ, ḥr sꜣ* comp. prep. "behind, after": سَرَاة "back[5]". —It is very interesting that in the Saho-language *sará* means "tail, back",

themselves thought so, otherwise they would have tried to differentiate them in writing. We must not assume, however, that the Egyptians are the best authorities as to the etymologies of Egyptian words. Popular etymology certainly played among them as great a role as it did among other nations. Their etymologies can hardly be superior to those found in the Old Testament. In spite of the phonetic differences I feel quite certain that Eg. *bỉꜣ* "wonder" = Heb. פֶּלֶא. The differences are not as great as they may appear at first sight. The interchange of *b* and *p* is common in all languages. Cf., e. g. Biblical Aram. פַּרְזֶל = to Heb. בַּרְזֶל, Eg. *šfḫ* = Heb. שִׁבְעָה, and Eg. *ᶜpj* "to pass over" = Heb. עבר, discussed below, no. 100. The second phonetic change involved, namely, Eg. *ỉ* = Sem. *l*, is so common that we need hardly take it into consideration. My investigations in the relationship of Egyptian and Semitic have brought me to the conviction that *l* (and I may say also *r*) in Egyptian already at the time when the Pyramid Texts were written down often was a *quantité négligeable.* This is the view also of Prof. Sethe. As to Eg. *bỉꜣ* "withdraw, get away", I believe that it is connected with Eth. *falaꜥa* "to separate" with which Heb. פלא "to be wonderful" is probably identical. To the same stem belongs also Eg. *bỉꜣ* "heaven". This word meant originally, I think, *that which is separated, removed, distant.*

[1]) *Urk.* I p. 51 ll. 15. 17. — [2]) *jd* "to be young" is found in *Totenbuch* (Naville) ch. 85 l. 10 in parallelism with *ḥwn*: *ḥwn-j m nw-t jd-j m sḫ-t* "I am young in the city, I am youthful in the field". — [3]) Junker, Vorbericht über die 2. Grabung bei Giseh (Anz. d. Wien. Akad. Phil.-hist. Kl. 1913), S. 17. — [4]) That Eg. *mꜣk-t* = Arab. مِرْقَاة, I pointed out already two years ago in *Sound-changes* p. 88.

[5]) For سَرَاة "back" see the *Moᶜallaqat* of Imru'u 'l-Ḳais, l. 61, and that of ᶜAntara, l. 20. In the latter passage سَرَاة is used in parallelism with ظَهْر "back":

تُمْسِى وَتُصْبِحُ فَوْقَ ظَهْرِ حَشِيَّةٍ وَأَبِيتُ فَوْقَ سَرَاةِ أَدْهَمَ مُلْجَمِ.

This verse is translated by Nöldeke (Moᶜallaqāt ᶜAntaras und Labids): "Sie (die Geliebte) liegt morgens und abends auf einem Kissen, während ich (selbst) nachts auf dem Rücken eines wohlgezäumten Rappen sitze".

and that it is also used as a preposition. See Reinisch, *Wörterbuch der Sahosprache* p. 331.

32. *bꜣḳ* (באק) "to shine", "be bright and clear" (sky[1]): Heb. ברק "to flash" (lightning), בָּרָק "lightning"; Arab. بَرَقَ "be bright" (sky), "to flash" (lightning), "to glitter" (blade), بَرْق "lightning, brightness", Assyr. *barâḳu* "to flash", Post-Bibl. Heb. ברק "to be bright, shine".—Eg. *bꜣḳ* (באק) "olive oil" belongs, I believe, to the same stem. It meant originally *the bright, shining* or *clear* (oil); cf. Heb. יִצְהָר "fresh oil" (זֵית יִצְהָר = olive tree) from צהר = זהר "to shine". The olive tree is called in Eg. *bꜣḳ-t* (באקת) after the oil it produces. *bꜣḳ-t* is also used as a name for Egypt. It meant originally *the bright* (land), a name like יָפוֹ *Jaffa* from יפה "to be beautiful".

33. *ḏꜣmw* "generation, young men": Arab. زَرَمَ "to beget, generate" (زَرَمَتْ بِهِ أُمُّه means *his mother was pregnant with him* or *gave birth to him*), Heb. זִרְמָה (Ez. 23, 20) "emission of semen[2]".—For *ḏ* = ז see *Sound-changes* p. 92.

34. *wꜣḥ* (ואח) "overflow" (river, lake); *ꜣḥ-t* "the season of inundation": وَرَخَ V. X. "to become wet, moistened" (of the soil), وَرِيخَة "wet soil".

35. *bʿḥj* (באחי) "to abound, overflow"; "abundance, superabundance, flood": Arab. بَحْر "lake, river"; تَبَحَّرَ and إِسْتَبْحَرَ *être inondé par* (بِ), *être abondamment pourvue de* (Dozy I 53)[3].

36. *iʿj* (יעי) "to wash": ירה Hiph. "to wet, moisten" (the ground), "to cause to rain".—For *ʿ* = ר cf. *iʿḥ* "moon" = יָרֵחַ.

37. *ḏꜣd* (written [hieroglyphs]) "to kill, slaughter" (an animal): زَرَدَ "to strangle" (with a rope), زَرِدَ "to swallow", مَزْرَد "throat, gullet", زَرْدَبَ "to strangle", زَرْدَمَ "to strangle, to swallow food", زَرْدَمَة "air-passage, wind-pipe".—The Eg. word seems to be (judging from the determinative) a denominative verb, similar to German "abkehlen" or the French "égorger". The usual translation *abstechen* (to stab) seems to be without any foundation; it may, however, just as well mean "to strangle", like Arab. زرد. For *ḏ* = ز see *Sound-changes* p. 92.

38. *iꜣd-t* (יאדת), also *id-t* (ידת) "dew": Heb. ירד "to descend".—Cf. Arab. سَقْط "dew" from سقط "to fall".

39. *wḫꜣ* (וחא) "to seek": وَخَى "to purpose, aim at", X. "to question, inquire", وَخْي "purpose, intention".

---

[1]) Pyr. 1443*a* *iʿw ḥr pt bꜣḳ pḏ-t* "Washed is the face of the sky, bright is the bow (i. e. the sky)". And again *Urk.* IV p. 896, l. 6 *p-t bꜣḳ-tj* "the sky was bright". For additional passages in which *bꜣḳ* is used in a similar meaning, see Sethe, *Einsetzung des Veziers unter der 18. Dynastie* p. 31. — [2]) According to Prof. Haupt we have the verb זרם "to beget" in Ps. 90, verse 5; see ZDMG 65 p. 563, below. — [3]) Ibn Khaldun, *History of the Berbers* Vol. 1 p. 153: مصر كبير مستبحر بالعمران البدوى "a great city abounding with all the products of nomadic civilization".

40. *ḥw* (חו) "to announce, proclaim" (Pyr. 153*a*. 155*a*. 157*a*. 159*a*. 253*d*. 886*a*. 2120*b*; *Urk.* I p. 38 l. 2); *ḥwtj* "herald, messenger" (Pyr. 140*b*. 1675*c* etc.); *ḥw* "command, message" (*Urk.* I p. 109 l. 11): Heb. חִוָּה "to announce", Arab. وحى "to reveal, despatch a messenger".

41. *dwỉ* (צוא)[1] Pyr. 1646*b*. 1648*a* "to call, invite" (to a meal): Heb. צִוָּה "to command" (in 1 Sam. 20, 29 צִוָּה לְ is used of inviting some one to a feast). —I consider Eg. *dwỉ* a by-form of *wḏ* = צִוָּה. It is very probable that the Eth. stem צוע "to call" belongs here.

42. *ʿr-t* (= עלת) "jaw-bone": Heb. לְעַ (Sethe)[2].

43. *ʿr-t* (ערת) "skin, leather": Heb. עוֹר "skin, leather[3]".

44. *pśg* (פשג) "to spit": Arab. بَسَقَ, بَزَقَ "to spit[4]".

45. *gś* "side": Syr. *gissâ* Post-Bibl. Heb. גִּסָּא, גִּיסָא "side".

46. *śgb* (שגב) "to cry" (n. Eg.): Assyr. *šagêmu* "to cry".

47. *nỉk*, *nk* (נכ) "to be harmed, hurt, vanquished" (by the enemy)[5]: Heb. נכה Hiph. "to smite, vanquish", Arab. نَكَى "to wound, hurt".—Eg. *nỉk* "enemy" no doubt belongs to this stem.

48. *ndj* (נדי) "to throw, cast": Assyr. *nadû* "to throw, cast[6]".

49. *wdj* (ודי) "to throw, put": Heb. יָדָה "to throw" (cf. also Arab. ودى)[7].

50. *d-t* (דת) "hand": Heb. יָד "hand[8]".

51. *ỉś* enclitic particle = *as, like*[9] (e. g. *nṯr ỉś* "like a god"): Assyr. adverbial ending *iš* (also *eš*, *aš*), e. g. *iççûriš* "like a bird", *dabûeš* "like a pig[10]".

52. *ʿjn* (עין; written [hieroglyphs]) "to be beautiful; beautiful; a superior kind of limestone; to lay out or cover with the limestone known as *ʿjn*": Heb. עַיִן, Arab. عَيْن "eye".—For the connection between "eye" and "beautiful" we have a good parallel in the German word *schön* "beautiful", which, as it is well known, is connected with the verb *schauen* "to look"; cf. Fick[3] Vol. 3 p. 336; Kluge, *Etym. Wb.* p. 335, and Grimm, *Deutsch. Wb.* (Leipzig 1899) p. 1465. Eg. *ʿjn* "limestone" originally meant *the bright, shining* or *clear* (stone), just as German *schön* was used in Old German in the sense of *bright, white, clear* (see Grimm 1467—1468). In *Urk.* IV 972 l. 12 *ʿjnw* is used in the sense of "respectable persons"; cf. German *angesehen*, and Post-Bibl. Heb. רָאוּי "proper, worthy". The often repeated statement that the Semitic word for eye is preserved to us only in the value of the sign [hieroglyph] is, therefore, not quite correct.

---

[1]) The word is written in Pyr. [hieroglyphs], but according to Prof. Sethe it is to be read *dwỉ*, i. e. צוא (not tertiae infirmae).

[2]) In the Egyptian word we have metathesis. — [3]) Cf. also Eg. *mśk* (= *mśkɜ* Pyr. 2080*e*) "skin, leather" = Assyr. *mašku*, Arab. مَسْك. — [4]) Cf. also Eg. *tf* "to spit" = Aram. תפף, Arab. تَفَلَ. — [5]) Pyr. 1467*b*—1468*b*: cf. Sethe, *Verbum* II p. 442, below. — [6]) See *ÄZ.* 50 p. 94, below. — [7]) See *ÄZ.* 50 p. 94. — [8]) See *ÄZ.* 50, 92ff. — [9]) See Erman, *Ägypt. Gramm.*[3] § 458. — [10]) See Delitzsch, *Assyr. Gramm.*[2] § 108b.

53. *ḥjw* (היו) "to fall" (Pyr. 225*e*. 245*b*. 443*c*. 680*b*): Heb. הוה, Arab. هوى "to fall[1]".

54. *nỉ* (נא) "to refuse, repulse[2]": Heb. נוא Hiph. "refuse, hinder", Assyr. *nâʾu* (med. *j*) repulse, Arab. ناء (med. و) "to rise against" (some one).

55. *mw* (מו) "raw[3]" (meat); Heb. נָא "raw", Arab. نَاءَ "to be raw, uncooked", نِيءٌ "raw, uncooked" (meat).

56. *gr* (גר) "to be silent", *sgr* (caus.) "to cause to be silent, to quiet; silence": Arab. أَجَرَّ (4. conj. of جر) "to cause to be silent[4]".

57. *bꜣw* (באו) "glory": Arab. بَأَى (inf. بَأْوٌ) "to glory, boast"; بَأْوٌ (*baʾw*) "glory, pride".—The Eg. word is usually explained as the plural of *bꜣ* "soul" (popular etymology)!

58. *ngꜣ* (נגא) "to touch, grasp[5]": Heb. נגע "to touch".

59. *sḳr* (שקר) "to break": Arab. كسر "to break".—For Eg. *ḳ* = Sem. *k* cf. Eg. *msk* "leather, skin" = Assyr. *mašku*, Arabic مَسْك.

60. *wn* (ון) "fault, blame, sin": Heb. אָוֶן the same.—For the dropping of an initial א cf. Arab. وَزّ "goose" = إِوَزّ and the following number.

61. *nw* (originally *ỉnw* i. e. אנו) "vessel[6]": Arab. إِنَاءٌ, Assyr. *unûtu*, Heb. אֳנִי.— The stem of the Sem. words is أنو.

62. *ḥnw* (חנו) "vessel, utensil": Arab. إِنَاءٌ (stem أنو), Mehri *ḥinê*, Assyr. *unûtu*, Heb. אֳנִי "vessel".—See no. 61. It is interesting that in both the Mehri language and in Egyptian we have *ḥ* instead of א as the first stem consonant. Eg. *ḥnw* was either a by-form of **ỉnw* (see preceding no.) or it was formed from the latter after it had lost its initial consonant. For Mehri *ḥinê* = إِنَاءٌ see Bittner, *Studien zur Laut- und Formenlehre der Mehrisprache* in den Sitzungsberichten d. Kais. Akad. d. Wiss. in Wien (Wien 1909) p. 60 § 67.

---

[1]) The verb *hjw* is usually found in connection with *sḏr* "to lie down", and *sbn* "to prostrate oneself". Compare also *hjt* in Erman, *Lebensm.* XLV which seems to mean (judging from the determinative) "fall, accident". Erman translates it by "sickness". — [2]) For *nỉ* "refuse, repulse" see Vogelsang pp. 103. 203, and Gardiner, *Admonitions* p. 27. — [3]) Pyr. 407*c*: *gmjj-f m wꜣt-f wnm-f n-f sw mw mw* "Him whom he finds (lit. *the one found by him*) on his way he devours for himself (dat. ethicus) entirely raw". Similarly 444e. I am indebted to Prof. Sethe for the meaning of *mw*. — [4]) For Arab. أَجَرَّ see ZDMG 66, 737.

[5]) Pyr. 504 a: *hꜣ-k ngꜣ ngꜣ ḏbꜥw ꜣkrw m wpt-f* "Get thee away, O Ngꜣ-bull, whose horns the fingers of Akerw have touched (i. e. grasped)" (Sethe). Similarly we read in Pyr. 1302:

hꜣ-k ngꜣ ỉgꜣ tp-k m ꜥ Ḥr sd-k m ꜥ Ỉs-t ḏbꜥw Itm m wpt-k
"Get thee away, O Ngꜣ-bull ..... Thy head has Horus (lit. *is in the arm of Horus*), thy tail has Isis (lit. *is in the arm of Isis*), and the fingers of Atum are on thy horns."

[6]) The Eg. word *nw* "vessel" is preserved only in the value of the sign ♉. That the value of ♉ was originally *ỉnw*, or *ỉn* would seem to follow from the common writing of the pronoun of the first person ♉ instead of ỉ n. See Erman, *Ägypt. Gramm.*[3] § 152.

For the prefix *ḥ* in Egyptian see Sethe, *ÄZ.* 47, 80, no. 2[1]. For Eg. *ḥ* = Sem. א cf. *ḥfɜw* = אֶפְעֶה, أَفْعَى.

63. *ḥnkjt* (חנכית) "bed" = *ḥ* (pref.) + *nk* (= نَاكَ *coire*) + *jt* (ending).

64. *ḥr* (חר) "head, face" (*head* is the original meaning): Mehri *ḥerê* head.—In his work mentioned in the preceding no. § 28 no. 11 Bittner explains *ḥerê* as = **ḥ* + *reh* = *ḥ* + *res* (= رَأْس ראשׁ)[2]. If Bittner's explanation is correct, then Eg. *ḥr* would be connected with Heb. ראשׁ and Arab. رَأْس.

65. *mhj* (מהי) "to forget": Assyr. *mašû*, Heb. נָשָׁה, Arab. نَسِيَ, Mehri *nhj* (inf. *nehiyôn*) "to forget".—The *m* in Egyptian *mhj* and Assyr. *mašû* is more original than the *n* in Hebrew נשה, Arab. نَسِيَ and Mehri *nhj*. The *n* is due to partial assimilation of the *m* to the following dental sibilant[3]. Here, again, Egyptian and Mehri agree in having *h* for an original *s*.

66. *sín* "to wait" (caus.)[4]: Arab. أَنَى II "to procrastinate, delay", III "to hinder", اِسْتَأْنَى "to wait for".

67. *ḳsn* (קסן) "to be bad, unfortunate; hard, difficult"; *ḳsn* and *ḳsn-t* "misfortune": קשה قسا "to be hard, difficult"; קָשֶׁה "hard, difficult, unfortunate". —Eg. *ḳsn* e. g. has the meaning of "hard, difficult" in Papyrus Westcar 9, 22 and 10, 4. In these two passages *ḳsn mśś* is the equivalent of the Hebrew וַתְּקַשׁ בְּלִדְתָּהּ Gen. 35, 16. For *ḳsn* "misfortune" cf. Pianchi 73 "I found no friend *n hrw ḳsn* on the day of misfortune". *ḳsn-t* occurs in Erman, *Lebensm.* III: "She (i. e. the soul) flees *hrw n ḳsn-t* on the day of misfortune". Cf. Heb. קְשֵׁה יוֹם Job. 30, 25. For the extension of a stem by *n* we may cite several parallels, e. g. *šbn* = *šbj* (= Arab. شَابَ), *wdn* = *wd* (see Erman, *Zur ägyptischen Wortforschung* II 926), and the following no. of this article. With Eg. *ḳsn* we may compare also Arab. قَسِنَ "to have horny (hard) hands"; VI "to be hard, dry" (wood), "to be dry, old" (man). I am inclined to believe that also Eg. *ḳs* "bone" is connected with *ḳsn* = קשה.

68. *whn* "to throw down" (a wall): وَهَى "to be weak, threaten to fall" (a wall).

69. *ḥnp* (חנפ), Copt. κωλπ "to steal" (Max Burchardt): Heb. גָּנַב "to steal". —I know of no example of Eg. *ḥ* = Sem. ג. Yet one can hardly doubt that Eg. *ḥnp* and Heb. גנב are originally the same. Compare, moreover,

[1]) According to Prof. Sethe *ḥms* "to sit" is connected with *mɜs* "to kneel", *mɜs-t* "lap, leg". — [2]) The change of *s* to *h* is very common in Mehri, e. g. *hîma* = Arab. سَمِعَ, *hôba* "seven" = Arab. سَبْعٌ, *hirôq* "to steal" = Arab. سَرَق, etc. Also the prefix *ḥ* is quite common in Mehri, e. g. *ḥeyb* "father", *ḥaubin* "stone", *ḥabre* "son", *ḥeyd* (= יָד) "hand", *ḥamû* "water", etc. — [3]) See Haupt, AJSL 1, 221 no. 1, and Brockelmann, *Grundriß der vergl. Gramm. der Sem. Spr.* (Berlin 1908) I 160.

[4]) For *sín* "to wait" see Gardiner's paper *"To wait for" in Egyptian* which appeared in this Journal Vol. 49 pp. 100ff. To Gardiner we are indebted for our knowledge of the meaning of this word. He has also shown that *sín* is a causative of a stem *ínj* (or *ínw*), from the infinitive of which *íntj* "to hinder" is derived.

Eg. *ḫnmš* (**ḫolmš*) = Heb. כִּמֹּשׁ (Brugsch), and *ʿnḫ* "goat" = Assyr. *ʿunêqi* (Hommel). In the first case we have Eg. *ḫ* = Heb. כ, and in the second, Eg. *ḫ* = Assyr. ק.

70. *ḫr* (= *ḫl* חל)[1] "to encamp": حَلَّ "to alight", مَحَلَّة "encampment".

71. *wgj* (וגי), later written *wgꜣ* (Ebers), "to chew" redupl. Copt. ⲟⲩⲟϭⲟⲩⲉϭ idem (Sethe, *Verbum* III 82), *wgw-t* "jaw" (Pyr. 686*b*), *wg* "rib (or side) of a ship", ⲟⲩⲟⲟϭⲉ "cheek", ⲟⲩⲉϭⲣⲟ "door-post[2]": Arabic وَجْه "face, side".

72. *nn* (i. e. *nini* נאנא) "to be tired": Arab. نَأْنَأَ "to be weak, tired", نَأْنَأَ and نَأْنَاءٌ "weak, feeble", نَأْنَأَةٌ "infirmity, impotence".

73. *ỉbd* (אבד) "month": بَدْر "full moon".—Cf. Heb. חֹדֶשׁ "new moon", which means also "month".

74. *rmṯ* "man": إِمْرُؤٌ (ا is prosthetic) "man".—Or is the Arabic word perhaps connected with Eg. *mr-t* "slaves"?

75. *ḏdw* "remain, endure, last"; "continuance": وصد "to be fast, firm, remain" (in a place).

76. *ỉʿn* (יען) "grief, misery, sorrow": Heb. עֹנִי the same.—In the Egyptian word we have metathesis; see no. 13.

77. *mr* (מר) "to bind": مَرَّ "to twist" (a rope), مَرِيرَة "a small rope", مُمَرّ "strongly woven" (rope).

78. *nḏ* (נץ) with *rꜣ* "to ask for advice", *nḏw-t rꜣ* "counsel", *nḏ-ḫrt* "to inquire after the welfare of some one", *nḏnḏ* "to consult, advise": Arab. نصح "to give advice, to counsel, to be sincere (friend)"; X. "to ask for advice, counsel"; نُصْح "advice, counsel".—For the ح see Sethe, *Verbum* I § 360.

79. *św* (שו) "bad, evil, harmful[3]", *św t* "that which is evil[4]": Arab. سَآءَ (stem سوا) "to be bad, to grieve", IV "to do evil to a. o.", سَوْءٌ "bad", سُوءٌ "evil".

80. *ỉmk* (אמך or ימך) "to decompose, rot[5]": מקק "decompose, dissolve, suppurate" (of a wound), מַק "rottenness, putrefaction".—In Ps. 106, 43 וַיָּמֹכּוּ = וַיִּמַּקּוּ. For Eg. *k* = Sem. ק cf. also *bkꜣ* = בֹּקֶר.

---

[1]) That the *r* in this word represents an *l* may perhaps be concluded from the fact that the sign ⲫ which is the determinative of this word is also used as the determinative of *ḫrjt* (חלית), Copt. ϩⲉⲗⲓ = Heb. חֵיל. — [2]) *wg* "rib of a ship" and ⲟⲩⲉϭ in ⲟⲩⲉϭⲣⲟ "door-post" are certainly connected with *wgw-t* "jaw" and Coptic ⲟⲩⲟⲟϭⲉ "cheek". They are expressions like the German *Türwange*, lit. *the cheek of the door*. In his *Zur Ägypt. Wortforschung* III 949 Erman does not combine them. — [3]) Pyr. 646*d* *śḏm nf n św n-k* "Hearken unto him: not will it be bad (or harmful) to thee". Similarly 611*b*. Pyr. 1790*b* *św śṯ-k ỉꜣbw śṯk wrw śṯ-k* "How bad is thy odor, how unpleasant is thy odor, how great is thy odor" (translation of *św* according to Sethe). — [4]) Pyr. 1282*b*. — [5]) Pyr. 1501*a* *n ḫwꜣ-f n ỉmk-f* "he does not rot, he does not decompose". Similarly Pyr. 1506*a*. 1509*a*. 1515*a*. 1583*a*.

81. *ḳrr* (קרר) "to burn, dry (pottery), cook[1]": Assyr. *qarâru* "to burn, dry up", *qarûru* "drying up" (water), *karûrtu* "famine", *karâru* "heat, fire".
82. *ḥn* (חן) "to grant, favor[2]": Heb. חנן "to grant, favor, have mercy", חֵן "favor, mercy", Arab. حَنَّ "to long for", V. "to pity, to compassionate".
83. *ỉd-w* (אדו) "plague[3]": Heb. אֵיד "misfortune".
84. *śrf* (שרף) (caus.) "to cause to rest[4]; leisure, recreation"; Copt. ⲉ̄ⲣϥⲉ *vacare, otiari*: Heb. רפה "to slacken", Hiph. "to be lazy", Aram. and Syr. רפא "to be idle", Arab. رَفَا "to quiet", رَفَهَ "to live a luxurious life" (without doing anything, i. e. in idleness). Cf. also Ethiopic *ʾaʿrafa* "to rest".
85. *bꜣḥ* (באח) in the prep. *m bꜣḥ* "before". The original meaning of *bꜣḥ* is (as is shown by the determinative) *membrum virile*: Arab. بُوحٌ *membrum virile et mulieris*[5].
86. *sp* (זף) "time" (as *once, two times*): Arab. زَفَّةٌ "once", زَفَّتَانِ "twice".
87. *tw* (תו) fem. of the demonstrative *pw* "this": Arab. تَا fem. of ذَا "this". —That the Eg. demonstrative *pw* is connected with Heb. פּוֹ, פֹּה "here" (which was originally demonstrative) has been recognized already by Brugsch; see Erman, ZDMG 46, 97.
88. Neg. adj. [hieroglyphs] *ỉj-j* (for *ỉw-j*) "not being or one who does not have", fem. *ỉw-t* (later forms *ỉw-tj*, fem. *ỉw-tt*)[6], Copt. prefix ⲁⲧ (= in use to the German and English neg. prefix *un-*, e. g. ⲁⲧⲛⲟⲃⲉ "sinless, without sin" from ⲛⲟⲃⲉ "sin"): Heb. neg. אִי (1. Sam. 4, 21 and 14, 3 אִי־כָבוֹד "inglorious", Job. 22, 30 אִי־נָקִי "he who is not innocent"; very common in Post-Bibl. Heb.), Assyr. *ai, ê* (see Delitzsch, *Assyr. Gramm.*[2] § 106), Eth. ኢ *ʾi* (as *ʾi-ʾämînôtômû* "their unbelief"; see Dillmann, *Gramm. d. äth. Spr.* 2. Aufl. § 197).—For Eg. *ỉw* = אִי cf. *ỉw* "island" = Heb. אִי, *ỉw* "jackal" = Heb. אִי.
89. *ꜣm* (אם) "to burn": وَأَمَ "to be very warm" (room, house).
90. *knm* (כנם) "to cover": Arab. كَنَّ "to cover", كِنٌّ "veil, covert", كِنَّةٌ "blanket", كِنَانٌ "veil".
91. *ỉhm* (אהם) "to be slow[7]": Heb. מהה or מהמה "to tarry, delay", Arab. مَهْ and مَهَاهٌ "gentle walk".

---

[1]) Pyr. 413 *b* "his extra-meal *krrt n W. m ḳśw-śn* which is cooked for Unis with their bones (i. e. with the bones of the gods as fuel)". — [2]) Pyr. 1528 *b*: *ʿnḫ-k n ḥn nṯrw ʿnḫ-k* "Thou livest because the gods have granted that thou shouldst live". Similarly Pyr. 1529 *b* and d. According to Prof. Sethe we should insert *ʿnḫ-k n ḥn nṯrw* in Pyr. 1528 *b*. — [3]) For *ỉdw* "plague" see Gardiner, *Admonitions* p. 25 and Vogelsang p. 108. — [4]) See Vogelsang p. 95. Vogelsang also points out several passages in which the simplex *rf* probably occurs. — [5]) So far as I know بُوحٌ occurs only in the phrase اِبْن بُوحِكَ the son of thy *bûḥ*, i. e. *thy own son*. For بُوحٌ = *membrum virile et mulieris* see Tâg-al-ʿarûs, Çaḥâḥ, Lane, Freytag, etc. — [6]) For the Eg. neg. adjective see Sethe, *ÄZ.* 50, 109 ff. — [7]) For *ỉhm* "to be slow" see Vogelsang p. 67.

92. *ḳdf* (קדף) "to cull, pluck[1]", Copt. ⲕⲱⲧϥ "to pluck" (flowers, fruit): Heb. קָטַף, Arab. قطف, Assyr. *qatâpu* "to cull, pluck".
93. *wbn* (ובן) "to shine" (sun, sky, etc.): Assyr. *banû* (of the sun, etc.).—It is not impossible that Arabic بَانَ "to be clear, appear" (= Heb. בין) belongs here.
94. *mns3* Pyr. 32*b*. 1353*b* (מנזא; noun with prefixed מ) "pitcher": Heb. נזה, Aram. נדי "to sprinkle".
95. *d*ᶜ*m* (צעם) "gold", *d*ᶜ*b* Pyr. 1105*c* "a color of hair" (of four youths), perhaps *golden* or *blond*: Heb. זָהָב, Arab. ذَهَب "gold", צָהֹב "golden" (hair), صَهَبَ "to shine like gold", صَهَب "golden chestnut" (color), أَصْهَب used of the color of hair and wine, and denotes, as Nöldeke (to Lebîd 24) says "Nuancen von blond bis zum kräftigen Fleischton".
96. *nḏrj* (נצרי) "to hold, keep", *nḏr tp-rd* "to observe regulations": Heb. נצר "to watch, observe, keep" (a law, covenant, etc.).—Also Eg. *nḏ* "to protect, revenge" is connected with this stem (cf. Assyr. *naçâru* "to protect", and إِنْتَصَرَ مِنْ "to revenge one self upon"). For *nḏ* = נצר see Hommel, ZDMG 53, 347, below, and my paper *Kindred Semito-Egyptian words* ÄZ. 49, 93. In *nḏrj* "to keep, observe" the preservation of the *r* is due to the secondary final *j*, while in *nḏ* "to revenge" (= **nḏr*) the final *r* is lost. Similarly the *r* in *ḥr* "face", *nṯr* "god", etc. the final *r* was lost at a very early time and was preserved only before the suffixes or some other ending (e. g. the nisbe).
97. Pyr. 403*b* *ktjwt* (כתיות) "hearth-stones" (so Sethe; Erman and Breasted "kettle"): Arab. كَتَّ "to boil, cook".
98. ᶜ*fn* (עפן) "head-covering": Heb. אֲפֵר "head-covering[2]", Assyr. *apâru* (= *ᶜ*apâru*) "to cover" (the head), Syr. עפרא "cap", Arab. مِغْفَر "helmet, head-covering", from غفر "to cover".
99. *ḏśr* "to support[3], to raise[4], clear the way[5]"; "glorious, powerful"; *ḏśr tp* (written [hieroglyphs]) name of a snake, lit. "he whose head is raised[6]": Assyr.: *gašâru* "strengthen", II 2 "to be very strong, to rule with great power", *gašru* "strong, powerful", *gušûru* "beam", *tagšîru* "support"; Arab. جسر "to be bold, to build a bridge"; VI. "to raise the head, to

[1]) For *ḳdf* "to cull, pluck" see Gardiner, *Admonitions* p. 97. — [2]) According to Haupt Heb. אֲפֵר means "helmet" and is an Assyr. loanword. The stem is غفر. See Notes to the *Critical Edition of the Hebrew Text of Kings* in SBOT p. 163 l. 3. — [3]) Pyr. 1862*a*. 1456*c*. 1457*c*. 1458*c*, etc. — [4]) Pyr. 1778*b* "Atum *ḏśr p-t ỉr t3* who raised the sky from the earth". — [5]) Pyr. 801*b* *ḏśr n-k w3wt pḏ-t sḫ3wt n Ḥr* "the paths of heaven which lead to Horus are cleared for thee". Also Leps. D. II 150 A. — [6]) Maspero translates the name of this snake (*Recueil de travaux* Vol. 4 p. 60) "le génie dont la tête est sacrée". Breasted (*Development of Religion and Thought in Ancient Egypt* 127) "Splendid-Head", and Erman in his (*Ägypt. Relig.* p. 107 l. 11) "Prachtkopf".

brandish a stick against some one[1]"; جَسْر "bridge, a wide and paved road, supporting beam"; جَاسِر "tall and courageous", جَسَارَة "courage, boldness".

100. ʿpj (עפר) "to pass over" (a lake)[2], ʿpj ḥr "to pass by": Heb. עבר "to pass, cross over"; עבר על "to pass by".—Eg. ʿpj = עבר is of great importance with reference to the "*Apuriu*" question, and will be treated in a special article. This verb occurs very frequently in the religious new-kingdom texts in the Biban el Moluk-inscriptions (Champollion, Notices déscriptives).

(To be continued)

Note.—A number of Semito-Egyptian words which do not lend themselves to be treated in a list, as for example, *ḥsmn* (חזמן) "menstruation" and *smn* (זמן) "to spend the time", both originally identical with Heb. זְמַן "time", etc., will be treated in a special paper in the near future. I also desire to state here that my attention has recently been called to Prof. Hommel's article entitled *Die ältesten Lautwerte einiger ägyptischer Buchstabenzeichen* which appeared in vol. 53 of ZDMG. p. 347—349. I regret very much that this very interesting article was unknown to me at the time when I published my articles on the relation of Egyptian and Semitic in vols. 49 and 50 of this journal. The priority with reference to the following combinations belong to Prof. Hommel: Eg. *ḳdd* "to sleep" = Assyr. *qadâdu*, Eg. *db* "hippopotamus" = Assyr. *dabû*, Eg. *nḏ* "protect" = Assyr. *naçâru*, Eg. *dmḏ* "unite" = Assyr. *çamâdu*, and Eg. *kkw* "darkness" = Assyr. *kukku* (cf. Hommel, *Grundriß* p. 110).

[1]) This explains the sign [hieroglyph] with which the stem *dšr* is written.

[2]) Pyr. 1541 *a* [hieroglyphs] "Thou sailest across the lake of lotus flowers, thou passest over the lake of *Knst*".

Die allgemeine Orts- und Zeitbestimmung ꜥ im Koptischen.

Von Wilhelm Spiegelberg.

ꜥ mit der ursprünglichen Bedeutung »Arm, Hand« ist als ein allgemeiner Ausdruck für Ort[1], Zeit und Zustand durch viele Beispiele im Altägyptischen zu belegen. Für die folgende Untersuchung mögen wenige Zitate genügen[2].

a) Allgemeine Ortsbezeichnung »Gegend, Seite« od. ä.

ꜥ *rśj* »Südgegend« Pap. Harris 10, 3. 4; Pap. Abbott 6, 22; LD. III 24, 1. 6; Urk. IV 124. 125 usw.

ꜥ *mḥjtj* »Nordgegend« Pap. Harris 10, 3. 4; Pap. Abbott 6, 22[3] usw.

Ferner nenne ich die Wendung *ꜣw=w wꜣḥ=w ḥr ꜥ=w* »man ließ sie an ihrem Ort (d. h. an Ort und Stelle)«. So möchte ich auch *ḥr ꜥ* »sofort« wörtlich »auf der Stelle« übersetzen. Es liegt also derselbe Bedeutungsübergang wie im Deutschen oder im französischen »sur-le-champ« vor. Die sehr weite örtliche Bedeutung tritt auch darin zutage, daß gelegentlich (so im Totenb.) *m bꜣḥ ꜥ* als Variante von *m-bꜣḥ* »vor« erscheint, oder daß Urk. IV 1002 neben steht.

b) Allgemeiner Zeitausdruck.

Sehr häufig in der Verbindung *dr ꜥ* »von jeher«, z. B. Pap. Harris 27, 7, 50, 1, 57, 7 usw.; in *wḥm ꜥ* »wiederholen« Pap. Ebers 59, 7; Urk. IV 4, 2 und in der Zusammensetzung mit *nḥḥ* in *ꜥ nḥḥ* »Ewigkeitsdauer« od. ä. (Brugsch, Wb. III 798)[4].

c) In der Bedeutung »Zustand, Möglichkeit«.

Totenb. 17, 58 »Kriegszustand, Krieg«; Recueil XXI (1899) S. 14 Z. 3 (= S. 18 VI) »Feindschaft, Aufruhr«; Annales Service VIII S. 216, 7 »Zustand des Fliegenmachens«, d. h. »fliegen«.

Andere Beispiele siehe bei Sethe, Verbum II § 567, *b*. Dieses ꜥ bildet häufig Nomina actionis, ist also mit kopt. ϭⲓⲛ : ϫⲓⲛ synonym.

---

[1]) Der örtliche Bedeutungsübergang ist also der gleiche wie bei hebr. יָד »Hand«, das auch »Seite, Ort, Platz« bedeuten kann. Vergleiche auch unser »rechter, linker Hand«. — [2]) Ich gebe hier natürlich nur eine ganz oberflächliche Orientierung auf Grund meiner Sammlungen. — [3]) Siehe die alten Schreibungen bei Sethe, ÄZ. 44 (1907) S. 4. — [4]) Dieses ꜥ ist (örtlich und zeitlich) in der Verbindung mit *r* in der Ptolemäerzeit häufig zu belegen. Siehe Junker, Gramm. Dend. § 239.

Diese drei Bedeutungen von [hieroglyph] lassen sich nun, wie ich glaube, auch im Koptischen nachweisen. Die örtliche liegt in den folgenden Verbindungen vor: ⲁⲛⲧⲱⲟⲩ »Berggegend« (= * [hieroglyph] ʿ *n dw*), ⲁⲛⲉⲙⲣⲱ »Hafenanlage« od. ä. (= * [hieroglyph] ʿ *n mrj·t*). Das örtliche ʿ steckt wohl auch im kopt. ⲁ in der Bedeutung »ungefähr[1]«, so Joh. 19, 39 (ed. Horner) ⲉⲩⲛⲁⲣ̄ ⲁ ϣⲉ ⲛ̄ⲗⲓⲧⲣⲁ »die etwa 100 Pfund betrugen« (ὡς λίτρας ἑκατόν). Sehr häufig steht vor ⲁ eine Präposition, selten das genitivische ⲛ, so in Zoëga 561, 1 ⲡϣⲁⲩ ⲛⲁϯⲟⲩ ⲛ̄ⲃⲓⲣ »das Maß von etwa 5 Körben«, meist das der alten Präposition *m* in örtlicher Bedeutung entsprechende ⲛ. Vergleiche Joh. XI, 18 (ed. Horner) ⲃⲏⲑⲁⲛⲓⲁ ⲇⲉ ⲛⲉⲥϩⲏⲛ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉⲑⲓⲗⲏⲙ ⲛ̄ⲁⲙⲛ̄ⲧⲏ ⲛ̄ⲥⲧⲁⲇⲓⲟⲛ »ἦν δὲ Βηθανία ἐγγὺς τῶν Ἱεροσολύμων ὡς ἀπὸ σταδίων δεκαπέντε« und die von Peyron (Lex. 118) angeführten Beispiele Luk. 17, 6 ⲛⲁⲡϣⲁⲩ ⲛ̄ⲟⲩⲃ̄ⲗ̄ⲃⲓⲗⲉ ⲛ̄ϣⲗ̄ⲧⲙ̄ »etwa von dem Maß eines Senfkorns« (ὡς κόκκον σινάπεως), Zoëga 548 ⲛⲁⲡⲛⲟⲩϫⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲥⲟⲟⲧⲉ »etwa einen Pfeilschuß weit«, Luk. 22, 41 ⲛ̄ⲛⲁⲡⲛⲟⲩϫⲉ[2] ⲛ̄ⲟⲩⲱⲛⲉ »etwa einen Steinwurf weit« (ὡσεὶ λίθου βολήν). Der Vollständigkeit halber sei hier auch die Variante (?) ⲛⲁⲁ aus Guidi, Fram. copti (53) zitiert in ⲉϥⲟⲩⲏⲩ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ⲛⲁⲁ ⲙⲛ̄ⲧⲥⲛⲟⲟⲩⲥ ⲙ̄ⲙⲓⲗⲓⲟⲛ »indem er etwa 12 Meilen von ihnen entfernt war«; vermutlich ist das zweite ⲁ zu streichen.

Die zeitliche Bedeutung liegt in demselben ⲛⲁ[3] »ungefähr« in folgenden Stellen vor: Zoëga 334, 25 ⲛⲁⲟⲩⲛⲟⲩ »etwa eine Stunde« (für ⲛⲁⲟⲩⲟⲩⲛⲟⲩ), Georg Cappad. (ed. Budge) 184, 16 ⲛⲁⲟⲩⲛⲟⲩ ⲥⲛ̄ⲧⲉ »etwa 2 Stunden« und in den von Stern § 519 gesammelten Beispielen. Dem sahidischen ⲛⲁ entspricht bohairisches ⲛⲁⲩ (s. Stern a. a. O.), d. h. dem ⲁ ein ⲁⲩ. Sollte dieses ⲁⲩ der Dual [hieroglyph] *ʿwj* sein? Lautlich würde sich aus *ʿwj* ⲁⲩ ergeben, wie aus den Dualen *śnwj* »zwei« ⲥⲛⲁⲩ, aus *śmȝwj* »die Schläfen« ⲥⲙⲁⲩ[4]. In den Verbindungen *ḥr* ʿ : *ḥr ʿwj*, *tp* ʿ : *tp ʿwj* haben wir aber auch im Altägyptischen das gleiche Schwanken zwischen Singular und Dual.

Dasselbe Entsprechen von ⲁ und ⲁⲩ im Sahidischen und Bohairischen findet sich in der Wendung ⲣ̄ⲁⲧⲟⲟⲧ⸗ : ⲉⲣⲁⲩⲧⲟⲟⲧ. Ich hatte früher (Recueil XXIII [1901] S. 203) nur die sahidische Form ⲁⲧⲟⲟⲧ⸗ auf [hieroglyph] ʿ *tr·t*⸗ zurückgeführt und für ⲁⲩⲧⲟⲟⲧ eine Ableitung aus *ȝwj tr·t*⸗ versucht, wie ich jetzt glaube, mit Unrecht. Beide Formen haben dieselbe Etymologie, nur mit dem Unterschiede, daß [hieroglyph] ʿ einmal im Singular, das andere Mal im Dual steht. Für den synonymen Ausdruck ⲁⲡⲁⲧⲟⲟⲧ⸗[5] wüßte ich keine sichere Erklärung zu geben.

[1]) Stern, Kopt. Gramm. § 519; ÄZ. XXIII (1885) S. 40; ebenda XXIV (1886) S. 61. Siehe dort weitere Beispiele. — [2]) Zu der Verdopplung des ⲛ siehe Stern, Kopt. Gramm. § 72. — [3]) ⲁ allein ohne ⲛ kann ich nicht belegen. — [4]) Siehe Sethe, ÄZ. 47 (1910) S. 23 und 43.

[5]) Die Form ist durch Stern, ÄZ. XXVI (1886) S. 61. völlig gesichert. Vergleiche auch Stern, Kopt. Gramm. § 250. 519. Sollte ⲁⲡⲁ- etwa auf [hieroglyph] *tp-ʿ* zurückgehen und sich zu [hieroglyph] ʿ verhalten wie [hieroglyph] *tp-rȝ* (ⲧⲁⲡⲣⲟ) zu [hieroglyph] *rȝ* (ⲣⲟ). Der Abfall des anlautenden *t* von

Unser zeitliches ᶜ möchte ich nun weiter in drei bohairischen Zeitbestimmungen erkennen, in ϩⲁⲛⲁⲧⲟⲟⲩⲓ, ϩⲁⲛⲁⲣⲟⲩϩⲓ und ϩⲁⲛⲁⲙⲉⲣⲓ. Daß in dem ersten Bestandteil ϩⲁ- die tonlose Form[1] (stat. constr.) von ϩⲏ »Anfang« steckt, haben bereits Peyron (Lex. 332) und Stern (Kopt. Gramm. § 192) richtig gesehen, und nur die Erklärung des folgenden ⲛⲁ stand noch aus. Nach den obigen Ausführungen liegt es nicht fern, darin altes [hieroglyph] mit dem Genitivpräfix zu sehen. So würde ich also ϩⲁⲛⲁⲧⲟⲟⲩⲓ als [hieroglyphs] *ḥ3·t n ᶜ-dw3* »Anfang der Morgenzeit« erklären. Damit fällt aber meine vor kurzem[2] gegebene Etymologie des sahidischen ϩⲧⲟⲟⲩⲉ, das ich auf die demotische Wendung *ḥr twe* »am frühen Morgen« zurückgeführt habe. Diese Ableitung, zu der ich nicht zuletzt durch das achmimische ϩⲓⲧⲁⲩⲉ gelangte, erscheint mir jetzt aus einem doppelten Grunde unrichtig. Einmal ist der Übergang einer präpositionellen Verbindung in ein Nomen bedenklich, und dann ergibt sich für die achmimische Form keinerlei Beziehung zu der bohairischen. Erklärt man aber das ϩⲓ in ϩⲓⲧⲁⲩⲉ als ϩⲓ, die achmimische Form von ϩⲏ »Vorderseite, Anfang«, dann erscheint ϩⲁⲛⲁⲧⲟⲟⲩⲓ als dieselbe Bildung, nur mit dem Zeitzusatz ⲛⲁ, während sahid. ϩⲧⲟⲟⲩⲉ eine weitere Verkürzung von *ϩⲁⲧⲟⲟⲩⲉ : ϩⲓⲧⲁⲩⲉ darstellt[3]. Die einfache Form ⲧⲟⲟⲩⲓ[4] ist nur im Bohairischen bewahrt geblieben.

Was die dritte Bedeutung von [hieroglyph] »Zustand« anlangt, so habe ich sie in der Hauptsache bereits im Recueil XXI (1899) S. 21 im Koptischen nachgewiesen. Sie steckt in den Kollektivbildungen von Zahlen ⲁⲛϣⲟ (= [hieroglyphs] *ᶜ n ḫ3*) »chilias« ⲁⲛⲑⲃⲁ (= [hieroglyphs] *ᶜ n dbᶜ*) »myrias« usw. und in den von Stern, Kopt. Gramm. § 175 zitierten Wendungen[5]. Auch die Verbindung ⲛⲁⲙⲉ »in Wahrheit« (= [hieroglyphs] *m ᶜ m3ᶜ·t*) »im Zustande der Wahrheit[6]« gehört hierher.

tp-ᶜ würde sich so erklären lassen, daß das *t* ähnlich wie in ⲁϩⲟⲩ (*pḥw*) oder ⲡ̄ⲣⲟ (*pr-ᶜ3*) infolge eines etymologischen Irrtums (s. Steindorff: ÄZ. XXVII [1889] S. 108) verschwunden ist. So wird ja wohl auch ⲁⲡⲉ : ⲁⲫⲉ »Kopf, Oberhaupt« auf *tpj* zurückzuführen sein.

[1]) Das kurze *ĕ* ist vor *3* in *a* übergegangen wie in ⲥⲁ- »Rücken« aus *s^e3*. — [2]) Recueil XXXIV (1912) S. 153. — [3]) Zu dem Wegfall des ⲁ vergleiche etwa ϩⲧⲏⲓ̈ »mein Herz« aus *ḥ3tj=j* (**ḥ^a3t^ê j^e j?*).

[4]) Diese Form lehrt in dem kurzen *ŏ*, daß der Bildungsvokal nicht in direktem Kontakt mit dem folgenden *w* stand; dann müßte er *ô* lauten. Es trat also Metathese ein, und die Vokalisation war *d^ŏ3w^ew*. Es liegt demnach der gleiche Fall vor wie in ϩⲟⲟⲩ : ϩⲟⲟⲩⲉ aus *ḥ^ŏrw^ew*. Siehe dazu Lacau, Recueil XXIV (1902) S. 201 ff. und ÄZ. 48 (1910) S. 78 ff. Danach ist meine Rekonstruktion in Recueil XXXIV (1912) S. 153 zu verbessern.

[5]) Von diesen Kollektiven hat Stern, Kopt. Gramm. § 286 richtig das ⲁⲛ- in ⲁⲛϣⲉ »Führer von Hundert« getrennt, wenn sich auch seine Bestimmung des ⲁⲛ- als Partizipialform von ⲉⲓⲛⲉ als ein Irrtum erwiesen hat. Denn wie der im Demotischen erhaltene Titel [hieroglyphs] (ÄZ. 42 [1905] S. 56) lehrt, geht die koptische Verbindung auf *ᶜ3 n Ϲ* »Großer der Hundert« zurück.

[6]) Siehe Recueil XXI (1899) S. 19 u. 21.

Nach den obigen Ausführungen hat sich das alte [hieroglyph] also im Koptischen in zweierlei Gestalt in ⲁ (sahidisch) und ⲁⲩ (bohairisch) erhalten, die gelegentlich mit der vorhergehenden Präposition zu ⲛⲁ : ⲛⲁⲩ verbunden sind. Dabei wäre ⲁ die Singular-, ⲁⲩ die Dualform.

In ⲁ- liegt nun zweifellos eine enttonte Form (stat. cstr.) vor, und zwar, wenn ich recht sehe, von ⲏⲓ. Daß dieses koptische Wort der Gruppe [hieroglyph] entspricht, läßt sich aus mehreren Beispielen erweisen. So entspricht ⲏⲓ »Paar« in ⲡⲓⲏⲓ ⲛ̄ϭⲣⲟⲙⲡⲓϣⲁⲗ ζεῦγος τρυγόνων Leo. 5, 11 altägyptischem [hieroglyph][1]. Über [hieroglyph] findet sich in Mag. Pap. XXIII, 26 die Glosse ⲏⲓ. Vor allem aber ist die Gleichung durch die Gruppe für »Haus« gesichert, die in späten hieroglyphischen Texten[2] ebenso wie im Demotischen[3] [hieroglyph] geschrieben wird und mit kopt. ⲏⲓ »Haus« identisch ist. Darin möchte ich nur eine andere Schreibung des alten [hieroglyph] in der örtlichen Bedeutung sehen, die durch das Determinativ [hieroglyph] einen engeren spezielleren Sinn erhalten hat. Ist aber die Gleichung [hieroglyph] = ⲏⲓ richtig, dann kann [hieroglyph] nicht den vollen Lautwert der Gruppe darstellen. Ich möchte nun unter Heranziehung des gleichlautenden ϩⲧⲏï »mein Herz« (aus *ḥ3tj-j*[4]) annehmen, daß ⲏⲓ aus altem *ʿjj* (*ʿêjĕj*) entstanden ist. Es sind also dem [hieroglyph] noch zwei schwache Konsonanten gefolgt. Möglicherweise könnte das erste *j* für älteres *3* stehen, das sich dem folgenden *j* assimiliert haben würde[5], so daß also das ursprüngliche Wort *ʿ3j* gelautet haben würde. Dafür spricht auch der Stat. constr. ⲁ-, der in jedem Falle den א-Charakter des auf [hieroglyph] folgenden [hieroglyph] erweist. Denn sonst hätte das *ê* in der enttonten Silbe *êj* nicht in *a* übergehen können. ⲁ- verhält sich also hinsichtlich des *3* zu ⲏⲓ wie ⲥⲁ- zu ⲥⲟⲓ »Rücken[6]«. Übrigens möchte ich auch ϣⲏⲓ (= [hieroglyph]) »See« auf *š3j* zurückführen.

Was die Identität von ⲏⲓ und [hieroglyph] *prj* anlangt, so kann ich mich nur Lacau anschließen, der vor kurzem (Recueil XXXV [1913] S. 64) diese zuerst von Steindorff (ÄZ. XXVII [1889] S. 107) begründete Gleichung bezweifelt hat. Auch mir scheint ⲣ̄ⲡⲉ (sahid.) : ⲣ̄ⲡⲉï̈ⲉ (achm.) : ⲉⲣⲫⲉⲓ (boh.) : ⲉⲗⲡⲏⲏⲓ (memphit.), das altem [hieroglyph] *r3-pr* entspricht, für [hieroglyph] *prj* eine ganz andere Vokalisation zu verlangen, als sie ⲏⲓ voraussetzt. Ich würde z. B. die Vokalisation *perjew* (*ⲡⲣ̄ⲣⲉ : *ⲡⲉⲣⲓ), also eine Bildung wie ⲕ̄ⲗⲗⲉ : ⲕⲉⲗⲓ »Riegel« für möglich halten[7]. Das dabei rekonstruierte *ⲡⲉⲣⲓ könnte noch in dem tonlosen ⲡⲉⲣⲓ- von ⲡⲉⲣⲓ-

[1]) Siehe ÄZ. XXXVII (1899) S 27. — [2]) Sharpe, Eg. Inscr. II Taf. 1 ff.; Brugsch, Dict. géogr. 1099 Pianchistele Z. 134. — [3]) ÄZ. XXXVII (1899) S. 27—29. — [4]) Vgl. dazu Sethe, Verbum I § 99*a*. — [5]) Siehe Sethe, Verbum I § 77 ff. — [6]) Siehe Sethe, Verbum I § 81 u. 107.

[7]) Die folgenden Ausführungen sollen vor allem zeigen, daß ⲏⲓ nicht auf [hieroglyph] zurückgeführt werden muß. Alles andere ist nur ein erster Versuch, in das Verständnis der Vokalisation von *prj* »Haus« einzudringen.

ⲡⲉⲣⲟⲓ vorliegen, das Thompson[1] wohl richtig als *pr Pr-ꜥꜣ* »Haus des Pharao« erklärt hat[2], eine im Demotischen häufige Bezeichnung für Palast. Sonst hat die enttonte Form (stat. constr.) von *prj*, wie Steindorff a. a. O. gezeigt hat, entweder *pĕr*[3] (z. B. in ⲡⲣ̅ⲣ̅ⲟ[4]) oder (mit Mouillierung des *r*[5]) *pi* (z. B. in ⲡⲓⲛⲧⲱⲕ) ergeben. Eine andere tonlose Form von *prj* im Auslaut könnte in ⲃⲁⲙⲡⲉ, ⲃⲁⲁⲙⲡⲉ (sahid.): ⲃⲁⲙⲡⲉ (achm.): ⲃⲁⲙⲡⲓ, ⲃⲁⲉⲙⲡⲓ (boh.): ⲃⲉⲉⲙⲡⲉ (altkoptisch Mag. pap. Index S. 109, 2) »Ziege, Bock« stecken, falls man dieses Wort auf *[hieroglyphs] *bꜣ-n-prj* »Schaf[6] des Hauses« zurückführen darf. Dabei würde *n prj* »des Hauses« in demselben Sinne stehen, wie in unserem »Haustier« oder lat. domesticus[7]. Freilich kann diese Etymologie keineswegs als sicher gelten. Daß sich das *r* vor dem Suffix erhalten hatte, lehrt vielleicht das Nomen proprium[8] [hieroglyphs] *Mḥ-ỉmn-n-pĕ̆r=f* (= *ⲙⲟⲩϩ ⲁⲙⲟⲩⲛ ⲙ̅ⲡⲉⲣϥ), das ich als »Amon hat sein Haus gefüllt« übersetzen möchte. Dabei weist die Schreibung mit der Gruppe [hieroglyphs] = ⲡⲉ »Himmel« deutlich auf die Vokalisation *pèr=* hin. ⲡⲉ (sahid.): ⲡⲉⲉⲓⲉ (achm.): ⲫⲉⲓ (boh.) in ⲣ̅ⲡⲉ : ⲣ̅ⲡⲉï̈ⲉ : ⲉⲣⲫⲉⲓ (s. oben) möchte ich für die betonten absoluten Formen halten, die sich aus *prjw* (*p̆ᵉrjᵉ[w]*) entwickelt haben, wie ⲙⲉ : ⲙⲉï̈ⲉ : ⲙⲉⲓ aus *mrj·t* (*mᵉrjᵉ[t]*).

[1]) A Coptic Palimpsest S. 384. — [2]) Meine Emendation (Demot. Studien V S. 26 Nr. 5) halte ich jetzt für überflüssig.

[3]) In Φορῶρ (P. Oxyrrh. III, 143 Z. 11), das als οἶκος Ὥρου, also [hieroglyphs] *pr-Ḥr* »Haus des Horos« erklärt wird, hat sich das *ĕ* dem folgenden *o* angeglichen, wie in dem Φαραώ der Sept. der auf *r* folgende durch das ꜥ hervorgerufene Vokal *a* den Übergang des ersten Vokals *ĕ* (aus *Φεραω) in *a* bewirkt hat.

[4]) Die Verdopplung des *r* beruht vielleicht auf einer Angleichung des *j* an das vorhergehende *r*. Diese ist wohl auch in dem Stat. pron. *pĕr=* anzunehmen. *p̆ᵉr=f* (lies *p̆ᵉrrᵉf*) ist vermutlich aus *p̆ᵉr-j̆ᵉf* entstanden, wie ich auch die Verdopplung in ϩⲃ̅ⲃ̅ⲉ (aus *ḥ̆ᵉbjᵉt*), ⲥⲙ̅ⲙⲉ (aus *s̆ᵉmjᵉt*), ϩⲣ̅ⲣ̅ⲉ (aus *ḥ̆ᵉrjᵉt*) usw. ähnlich erklären möchte. Es scheint überhaupt für eine Reihe von Konsonanten, so *j*, ꜥ, *n*, *w*, die Möglichkeit der Assimilation an einen vorhergehenden oder folgenden Konsonanten zu bestehen; doch ist diese auch aus den semitischen Sprachen bekannte Erscheinung noch näher zu untersuchen.

[5]) Dabei mag das dem *r* folgende *j* hier und in anderen Beispielen eine Rolle spielen.

[6]) Nach Loret (Préface à la faune momifiée de l'Égypte VI) wäre *bꜣ* = ovis longipes.

[7]) Der Gegensatz von »Haus« würde »Gebirge« sein in Verbindungen wie ꜥ*w·t* (ỉꜣ*w·t*) *n* *ḫꜣś·t* »Berg-Vieh« (= Wild) oder in ⲉⲓⲁⲛⲧⲟⲟⲩ »Wildesel«, wörtlich: *[hieroglyphs] ꜥꜣ-*n-ḏw* »Esel des Berges«.

[8]) Der Eigenname findet sich auf einem von Georg Möller in Schech-Abdel-Gurna 1911 gefundenen Sarg der lib. Zeit. Die sonstigen Varianten des Namens lauten [hieroglyphs] und [hieroglyphs]. Keine der Schreibungen gibt also die von mir angenommene Etymologie.

The Cult of the Drowned in Egypt.

By M. A. Murray.

A great mass of interesting beliefs and cults have gathered round water, varied according to its aspect as a fertilising or destroying force. To prevent the latter and increase the former, offerings have from the earliest times been made to the power that controls the water, which is usually conceived of as a spirit anthropomorphic or theriomorphic.

Rain is naturally looked upon as one of the chief aspects of the fertilising power of water, floods as the destroying power; and in countries where there is rain, we find that it is generally considered to be the fertilising force, while placatory offerings are made to rivers to prevent their rising in sudden floods and destroying the surrounding country. But in Egypt, where the fertilising and destroying powers were manifestly one and the same — the Nile—it is evident that the two cults would be combined.

The giver of fertility to human beings, animals, and vegetation was always the greatest of deities, and the life-giving stream of Egypt was therefore, under different forms, one of the chief objects of worship to the people from the earliest to the latest times.

Hapi is the name of the personification of the Nile; statues of him in the round are very rare, there are two in the Museum at Florence, one in bronze of the XXVI[th] dynasty, the other in breccia of the Roman period; there is one in the British Museum of the XXII[nd] dynasty; one at Turin in breccia; and possibly the so-called Fish-offerers may be a statue of the double Hapi, *i. e.* the Nile of Upper and of Lower Egypt. The commonest representations of Hapi are in temple sculpture, where a row of figures, each bearing on its head the emblem of a nome and carrying in its hands a tray or basket of offerings, represents the course of the river throughout Egypt. These figures are generally on the lowest register of the wall and are smaller and of less importance than those of the deities (*e. g.* Temple of Rameses II. Mariette, Abydos II pl. 6). Another position in which Hapi occurs is on the side of a royal throne, where the two figures, one crowned with the lotus of Upper Egypt, the other with the papyrus of Lower Egypt, are tying their respective plants to the *sma* or sign of union; good examples are on the colossi of Amenhotep III. at Thebes. In early examples (as on the diorite statue of Khafra) this allegorical scene of the union of Upper and Lower Egypt under one ruler is indicated by the *sma* wreathed with the lotus and papyrus. This is known to me only on the thrones of kings, never on the thrones of gods.

All this goes to show that the figure of Hapi represents the physical Nile, and from its subordinate position it is apparently merely the personification of the river and not the actual deity. But the river was, even to the primitive mind, so definitely the source of life to the whole valley that it must of necessity have been closely identified with the god of fertility.

Plutarch (*de Iside et Osiride* XXXII 2, XXXIII 1, XXXIV 2) says plainly that Osiris was looked upon not only as the Nile, but as the source and power of all moisture, and that even Ocean itself was but another aspect of this great god of water. In Pharaonic times this idea occurs at least as early as the VI[th] dynasty, for in the Pyramid-text of Pepy II. (ll. 1234, 1235) are the words "Should Pepy Neferkara descend into the water, Osiris raises him; should Pepy Neferkara descend to the earth, Geb raises him." Here the god of the earth, Geb, is placed in apposition with the god of the waters, Osiris. Again in the XVIII[th] dynasty in the 64[th] chapter of the Book of the Dead, as given in the papyrus of Nebseni, Osiris says, "I flood the land with water and Great Black One is my name." A variant of this is in the papyrus of Nu, also of the XVIII[th] dynasty, "I am the god of the inundation [or, of abundance] and Great Black One of the Lake is my name." The hymn to Osiris Generator gives the words, "The Nile comes forth from the sweat of thy hands" (Erman, *ÄZ.* 38, 1900 p. 32), and in the *Sed*-festival of Oserkon II. of the XXII[nd] dynasty, the king, who is there the embodiment of Osiris, is represented with streams of water pouring from his hands (Naville, Festival Hall pl. XI). Another instance of the identity of Osiris and the Nile is found in the "Identification of Members"; in the Pyramid texts (Pepy I. 571) the generative member of the deceased is said to be "as Hapi," whereas in the XVIII[th] dynasty it is "as Osiris."

Plutarch's accounts of the ceremonies and rites used at the worship of Osiris indicate that he was a god of water. "They call not only the Nile, but also without distinction all that is moist 'Osiris' efflux'; and the water-vase always heads the procession of the priests in honour of the God" (*op. cit.* XXXVI 1). And again, "On the nineteenth [of the month Athyr] at night they go down to the sea; and the keepers and priests carry out the sacred chest, having within it a small golden vessel, into which they take and pour fresh water, and shouts are raised by the assistants as though Osiris were found" (*id. ib.* XXXIX 5). Here the water is obviously the god himself.

So sacred was water that in primitive times the very creatures that lived in it partook of its sacrosanct character and became *tabu.* Thus the fish was venerated at Latopolis and Oxyrhynchus, and was eaten as a sacrificial meal by the laity in all parts of Egypt on the 9[th] of the month Thoth, the priests consummating their own sacrifice by burning the fish as they were strictly forbidden to eat it (Plutarch, *op. cit.* VII 2, XXXII 6). The working of *tabu* is seen very clearly here, the fish being sacred to some and unclean to others,

and the same idea attached to the two great water beasts, the hippopotamus and the crocodile. Both were worshipped as deities (Taurt and Sebek), and both were also held in utter execration as the enemies of Horus.

The belief in the extreme sanctity of water is to be found even now in lesser known parts of the world. *E. g.* in the Outer Hebrides, the sea is said to be holier to live on than the land (Folklore X p. 261), and at Calymnos on Ascension Day the sea is supposed to become sweet for an hour, and at that time it is the custom for people to bathe in its waters (Paton, Folklore XI p. 221). The veneration paid to fish was and is so common that I need only instance the sacred fish of Atargatis at Hierapolis as an example in the ancient world, and for modern times the dog-fish at Thika-dau in Upper Burma (Yule, Narrative of the Mission to the Court of Ava p. 57).

In all ancient cults, sacrifices were offered to the object of worship, whether conceived of as a spirit or as personified in a natural object. There are innumerable instances of such sacrifices to water, the victims being usually bulls, horses, or human beings. When the victim was human, the sex does not appear to have been a matter of consequence: sometimes a man was sacrificed, sometimes a woman, sometimes both. In Rome, men were sacrificed in the Tiber; the Franks sacrificed women and children at every river they crossed on their campaigns; the Egyptians sacrificed a girl to the Nile; in Africa, both on the Gold Coast and throughout the Niger delta, women are usually sacrificed, and albinos, whether men or women, are also drowned as victims; in India the sacrifice, to the Ganges, of the first-born child and of infants generally has only been discontinued since the English occupation. Survivals of this ancient custom are still found all over the world. In Egypt travellers of the 18th and 19th centuries have recorded the ceremonies observed at High Nile. Norden (Travels in Egypt and Nubia pp. 63–65 ed. 1757) saw a mound of earth with a mark upon it raised at the spot where, on the great day, the bank was cut in the presence of the "bashaw and his beys" with wild signs of joy from the populace. Baroness von Minutoli (Recollections of Egypt p. 29 ed. 1827) speaking of the sacrifice of a girl to the Nile, says, "This inhuman ceremony has been abolished, but the Nile still requiring a bride they make a figure of clay which is thrown into the water." Norden's mound of earth and Minutoli's figure of clay being evidently the same. Even in this, the 20th century, the *Aruset el Bahr*, or Bride of the River, is still to be seen in many villages on the Coptic Id es Salib (Sept. 26). She is personified by a girl dressed in white, wearing necklaces and other ornaments of beads. She is followed by the village children and they go about the village singing and collecting money. The custom appears to be kept up only by the poorest Mahomedans who now do it for the purpose of begging. In the Punjâb, the headman of a village makes an offering of money and a cocoanut to the flood-demon when there is danger of floods; the cocoanut representing the head of a human victim (Crooke, Folklore of Northern India I p. 46).

But perhaps the most interesting survival is the belief that certain waters claim one or more victims within a given time, generally a year, though the interval is sometimes longer. These victims are forcibly taken by the water when not offered voluntarily. In Britain alone the number of rivers, which thus seize a victim, is very large. I will only mention a few, some of which have a rhyme attached to their names showing the number of victims claimed: the Dart ("The river Dart, the river Dart, Every year it claims a heart"), the Dee and the Don ("The river Dee Every year takes three, The good old Don Has but one"), the Deen ("Dowie, dowie Deen, Ilka seven years gets e'en"), the Derwent, the Ribble, the Tees, the Till, the Tweed, and the Wye; and many others.

But these customs, though found in all countries and in all periods, do not explain the fact that the drowned are sometimes looked upon as divine; that the actual death by water is sufficient to confer deification on the corpse that is washed ashore.

The cult of the drowned appears in all parts of the world. In ancient Greece, the legend of Melicertes and his mother Ino attests this belief. The usual version of the legend is that Ino, with Melicertes in her arms, leaped into the sea, and that both were drowned. The body of Ino was cast ashore on the coast of Megara, and there received divine honours (Pausanias I 42, 8), and the same fate befell the body of Melicertes at the Isthmus. To quote Clement of Alexandria, "At the Isthmus the sea spit out a piece of miserable refuse, and the Isthmian games bewail Melicerta" (Exhortation p. 41). The head of Orpheus was washed ashore on the coast of Lesbos, and was there buried as a deity; afterwards it justified the honour by giving oracles. The only claim which Hylas appears to have to divinity is the fact that he was drowned. "Thus the beautiful Hylas is numbered among the blessed" (Theocritus, Idyll XIII). His festival, to which I shall have occasion to refer again, points to his connection with fertility. Pausanias (VII 23, 3) records that Bolina was so called because a maiden of that name flung herself into the sea to escape the embraces of Apollo and that by so doing she became immortal. Glaucus also attained immortality and divinity by the same death; and the corpse of Myrtilus, charioteer of Oenomaus, being washed ashore received yearly sacrifices.

In China for many centuries the drowning of Ch'ü-ping has been commemorated by the annual Dragon festival at which sacrifices are offered. In India, Bhairwanand, the tribal deity of the Raikwar Rajputs of Oudh, met his death as a human being by drowning, and was then deified (Crooke, Folklore of Northern India I p. 195).

The same belief is to be found in mediæval Europe. In the North a legend tells how three pious sisters were drowned when on a voyage together; their bodies were washed ashore on different parts of the coast of Denmark;

each sister was canonised (the mediaeval form of deification), and a fountain sprang from her grave (THORPE, Northern Mythology II p. 217). The body of St. Clement was washed ashore near Aarhuus; it was canonised and the cathedral of Aarhuus was dedicated to the saint (THORPE, *id. ib.* II p. 252). A body washed ashore on the northwest coast of Spain was identified with St. James the Great and received semi-divine honours (GADOW, In Northern Spain p. 219). St. Vincent is also said to have been cast ashore on the coast of Portugal, thereby receiving canonisation (BOWDEN, Lives of the Saints I p. 44).

At Khotan in Kashgar, Mieou went into the river as a sacrifice to the river goddess, and became a god (HARTLAND, Legend of Perseus III 73, 74).

Thus it appears that in all parts of the world the cult of the drowned is consistently practised. The reasons for this belief are seldom given, the practice only is recorded. But in Mexico the reason is preserved. There the drowned body is too sacred to be touched by any but the priests, who remove it "on a litter with great reverence and bury it in one of the oratories called Ayauhcalco, literally House in or surrounded by water. The reason given for such a death was that either the deceased had been very good and therefore the rain-gods desired his company in the terrestrial paradise, or he had certain precious stones in his possession. This would give offence to the rain-gods, who do not wish that persons should possess precious stones, and for this reason they may have killed him in anger, but nevertheless taken him to the terrestrial paradise" (HARTLAND, Legend of Perseus III pp. 86, 87).

The alternative reason *i. e.* the possession of precious or sacred stones, probably refers to a rain-making charm, the rain-gods naturally objecting to the possession by a human being of a power to which they were compelled to submit. Stones used for producing rain are known among the Bari in Africa (COLE, Man. 1910, No. 49 p. 91); they are of rock-crystal, aventurine and amethyst, and are covered with water during the rain-making ceremonies. Rain-stones are also known among the Hindus; they are called "Shalgrama" and are in themselves divine, being a form of Vishnu. To procure rain, they are placed in the full heat of the sun, while a brahmin sits by and repeats incantations. "Burning the god in the sun is said to be a sure way of obtaining rain" (WARD, A view of the Hindoos II pp. 222, 223). The reason given for the drowning of the possessor of precious stones in Mexico is evidently a late explanation of the primitive custom of putting the rain-maker to death. FRAZER (Golden Bough) has collected so many examples of this custom that it is not necessary to do more than refer to his book, where he proves also the primitive identity of the rain-maker, in other words the author of fertility, with the king.

In Egypt we have seen that Osiris is one with the giver of fertility, the Nile; and in the *Sed*-festival it is equally obvious that the king is the earthly embodiment of Osiris. The Pyramid Texts are quite explicit on this point;

and it is important to note that these, the earliest religious texts known to us in Egypt, insist on this idea, and that Plutarch, at the end of Egyptian history, shows that the connection between the king and the life-giving power was still held to be in force. "With 'rush' they write 'king' and the 'southern climate' of the cosmos; and 'rush' is interpreted as 'watering' and 'conception' of all things and is supposed to resemble in its nature the generative member" (op. cit. XXXVI 2). By "rush" Plutarch refers to the well-known hieroglyphic sign for "King" ⌋, apparently a flowering plant, which when represented in full blossom, is the hieroglyph for "South"; the other meanings are not identified. Breasted has also called attention (Ancient Records III pp. 185–6) to the fact that Rameses II. was credited with powers as a rainmaker.

The town of Canopus was said to have been called after the drowned pilot of Menelaus, and according to Suidas and Rufinus a form of water worship existed in that city. The legend in which this fact is preserved is perhaps worth quoting: "The Chaldæans once, as it is related, proclaimed everywhere their god, who is Fire, exalting his power with mighty words, saying that he would come down to a contest with the gods of all nations, and that the one who conquered should be considered god by all. As however the gods of other nations were made of bronze, or silver, or wood, or stone, or some such material, which was easily burnt by fire, it was inevitable that fire should conquer every where. On hearing this, a priest of Canopus somewhat shrewdly devised this plan. In Egypt earthen water-jars full of tiny holes (*minutis foraminibus plenae*) are often made, to the intent that muddy water may be made clear by passing through the holes. The priest of Canopus set up one of these water-jars, full of water, in the centre as a god, after having stopped up the holes with wax and painted it with divers colours; he had also carefully fitted on it the head of an ancient statue which was said to have been of a certain pilot of Menelaus. The Chaldæans arrived, a fire was lit. Owing to the heat of the fire, the wax with which the holes were stopped up began to melt. Then as the water-jar sweated (*sudante*) and water flowed out of the holes, the fire was extinguished. In this way therefore by the crafty contrivance of the priest, Canopus came off conqueror, and from that time was worshipped as a god" (Suidas, Lexicon II p. 239 ed. 1705). Rufinus gives substantially the same account and adds "From this cause the image of Canopus is made in the form of a water-jar, with very small feet (*pedibus perexiguis*), drawn out neck and distended belly with the back equally rounded" (Eccl. History II ch. 26). It is obvious from this account that the water was the deity, exhibited to the world in an anthropomorphic vessel; Plutarch's account of one of the rites of Osiris shows the same idea (*supra* p. 128).

Plutarch (*op. cit.* XXVII 4) bears out the connection of Osiris with the drowned deity of Canopus: "They say that Serapis is no other than Pluto . . .

as Archemachus of Eubœa has said, and Heracleides of Pontus, when he supposes that the seat of the oracle at Canopus is Pluto's." The reputation of the temple and priests at Canopus seems to have been very high, for Rufinus says: "At Canopus there was a school of magic under the pretext of priestly learning. And this place the Pagans revered as a certain source and origin of daimones, so that it had a much greater celebrity than Alexandria" (Eccl. Hist. II ch. 26).

The legend of the death, mutilation and burial of Osiris indicates that the kings of primitive Egypt, like the kings in many primitive countries, were sacrificed for the well-being of their people. Whether when just past the prime of life at the time that the physical or mental powers begin to show signs of failing as among the Shilluks, or whether at the end of a time-limit as was the case in ancient Sparta and in some parts of Southern India, is as yet uncertain.

The nearest parallel to the Egyptian legend is found in the Heimskringla of Snorri Sturlason, where a Norwegian king Halfdan the Black, a descendant of the great Scandinavian god of fertility Frey, was drowned at the age of forty by the breaking of the ice in the spring. His body was recovered and divided into pieces; the fragments being buried in different parts of his kingdom to ensure fertility.

This is an extraordinarily exact parallel to the Osiris legend. In both cases the king dies in the prime of life, and the manner of his death is by water; the Norwegian king falling into the water direct, the Egyptian king being thrown in enclosed in a chest. In both cases the body, after being recovered from the water, is cut to pieces and the fragments buried in different parts of the respective kingdoms. The very epithet applied to the Norwegian king, "The Black", is the same as that applied to Osiris, *Kem-ur* "The Great Black One." The time of year as regards agricultural operations is the same; Halfdan was drowned at the breaking of the ice, *i. e.* in the spring at the sowing season; in Egypt the Ploughing Festival was the chief festival of Osiris.

The method of death for a king was usually by fire (Frazer, Dying God), not by water. Yet death by drowning seems to have been practised in ancient Rome, for Aeneas is said to have been drowned in the river Numicius and was thereby deified (Livy. I 2. 6; Pliny., Nat. Hist. 3. 56; Servius in Vergil, Aeneid I 259, 4. 620). Death by fire was known in Egypt for harvest victims, for men were burnt annually at El Kab and their ashes scattered on the fields; these, however, were local, not royal victims.

The method by which the divine kings of Egypt were sacrificed, is not yet certain. The Osiris legend as given by Plutarch suggests suffocation, which reminds one of the method of the Shilluks, whose kings were walled up in a hut and left to die (Seligmann, Report of Welcome Tropical Research Laboratories, vol. B. p. 222). But the Abu Nerûs of modern Egypt points to death

by fire (Klunzinger, Upper Egypt p. 184). The weight of evidence however is on the side of death by drowning. The legend implies drowning quite as much as suffocation, and a stela now in the British Museum dating to the time of the Persian conquest gives an account of the drowning of the god. "Ankh-taui was made therein [*i. e.* in Memphis] because of the fact that Osiris was drowned in its waters, and that Isis and Nephthys caught sight of him . . . And Horus commanded Isis and Nephthys in Busiris to catch hold of him and prevent him from drowning. They turned their heads towards him, they brought him to land" (Breasted, *ÄZ.* 39, 1901 p. 41 pl. I, II). On the same stela are the words of Geb the earth-god to Horus the son of Osiris: "Hasten from the place wherein thy father was drowned;" and Geb is also said to have "set up Horus as King of Lower Egypt in the Northland from the place where his father was drowned." Again in the Lament of Isis over the dead Osiris, the goddess cries, "I have traversed the seas to the confines of the earth, seeking the place where my lord is . . . I have sought him who is in the water, I have found the drowned one."

The Apis-bull also, who was "the image of the soul of Osiris" (Plutarch *op. cit.* XX 6) was not allowed to die a natural death; but when he grew old he was drowned in a pool sacred to Ra (Arnobius, Adversus Gentes VI p. 194). It would be only natural that the life-giving power, incarnate in either king or bull, should be returned to the life-giving element.

Again Diktys, the nursling of Isis, was said to have been drowned in the river. In the Osiris legend given by Plutarch, he is of royal blood, but in some myths he is said to be the son of the water-god Poseidon (see Mead, Thrice greatest Hermes I p. 271 note 1). Plutarch identifies him with Maneros whom the Egyptians lamented with a dirge; the lamentation being the same as that chanted at the harvest throughout Western Asia (Frazer, Adonis, Attis, and Osiris p. 296). Another drowned victim over whom a lament was chanted annually as for Linos and Maneros, was Hylas. At his festival there was the search for the body as at the festival of Osiris, "the people of Mysia made oath to Hercules that they would never cease to search for Hylas" (Apollonius of Rhodes, Argonautics I), and even in China at the annual Dragon festival search is made for the drowned body of Ch'ü-ping (Giles, Historic China p. 18). Narcissus who also appears to have been a deity of vegetation, was drowned. At Sais the "passion-play" of Osiris was acted yearly on the lake (Herodotus II 170). There would be no reason for the performance to take place upon the water unless there were some intimate connection between that element and the tragedy. The sacred lakes at so many of the great temples may also have been the scene of the mystery play, especially as the Ritual of Dendereh (transl. by H. Brugsch, *ÄZ.* 19, 1881 p. 77 *seq.*) gives the same ceremonies as those of Sais occurring in the other centres of Osiris worship. Busiris was the exception, as was natural, for there the living and not the dead Osiris was worshipped.

In historic times, the Egyptian king was no longer sacrificed, unless the legend of the death of Mena may be a faint and distorted account of such a sacrifice, the death by a water beast being a late version of the death by water (von Bissing, *Recueil des Travaux* XXXIV p. 38). Frazer has shown that when the custom of killing the king begins to die out, a substitute for the royal victim is found, either a person of lower rank, a criminal, an animal, or even an effigy (Frazer, Dying God p. 255 *et pass.*). If this were the case in Egypt, it would account for the extraordinary reverence in which the drowned were held down to the latest period of her history. According to Herodotus a drowned corpse was so sacred that none but priests must touch it, and a further restriction was that those priests had to be priests of the Nile. They prepared it for burial, the village nearest the spot where it came ashore bearing the cost. The burial was of the finest, for this drowned corpse, if my theory is right, was the embodiment of the god of fertility himself.

Very remarkable also is the Egyptian word for "drowned", *ḥsy*, which originally meant "praised". (Griffith, *ÄZ.* 46 p. 132 *et seq.*), and would seem to refer to the idea that a drowned person had by his death done what was acceptable to the deity. In the Nubian temple of Dendûr, two deified men, Petêsi and Pihor, were worshipped in Roman times. Both, are called *ḥsy* "drowned" and also *P-shy*, the latter word determined with a snake. P-shy is apparently the name of a god (Steindorff, *ÄZ.* 28 p. 51), and in the title of Antoninus Pius *shay en Kemt* is translated by the Greek Ἀγαθοδαιμων Αἰγυπτου. The name is common in and about Akhmim, a town where Min, the god of generation, was the chief deity. Griffith (*ÄZ.* 38 p. 92) would identify Pshy with Osiris in the inscriptions at Philæ, and this view is confirmed by the representations of the *ḥsy* or drowned men at Dendûr. When the epithet *ḥsy* "drowned" is applied to them they wear the uræus, the sign of royalty, on the brow; when they are called P-shy, the Agathodaimon, they wear the crown of Osiris. It is therefore a fair inference that both these men were substitutes for the king, and that they gave their lives for the good of their country, "doing that which the god praised;" the manner of death being the ancient one which the king himself suffered in primitive times. Here we have also the explanation of that mysterious death of Antinous, who sacrificed his life for his royal master and, by being drowned in the sacred flood, attained divinity and was acclaimed and worshipped as a god throughout Egypt.

König Sesonchosis als Begründer der Kriegerkaste bei Diodor.

Von Eduard Meyer.

Bekanntlich zählt Diodor I 94 f. sechs Gesetzgeber Ägyptens auf. Die beiden ersten, Μνεύης, der zuerst ein geschriebenes Recht (ἔγγραπτοι νόμοι) einführt und vorgibt, dasselbe von Hermes erhalten zu haben, und Σάσυχις[1], der den Kultus (τὰ περὶ τὴν τῶν θεῶν τιμήν) ordnet und die Sternkunde lehrt, lassen sich mit Sicherheit nicht identifizieren, zumal sie beide nicht als Könige, sondern als umsichtige und hervorragende Männer bezeichnet werden; denn ob Mnevis wirklich mit Menes identisch ist, wie man gewöhnlich annimmt, ist doch recht fraglich[2]. Die drei letzten Gesetzgeber dagegen, Bokchoris, Amasis und Darius I., sind allbekannte Herrscher, über deren gesetzgeberische Tätigkeit eine auch sonst bezeugte und offenbar durchaus zuverlässige Tradition benutzt ist[3]. Zwischen den beiden Gruppen steht als dritter Σεσόωσις, der nicht nur die bedeutendsten Kriegstaten vollbracht hat, »sondern auch die Gesetzgebung über die Kriegerkaste eingeführt und das gesamte Kriegswesen geordnet hat« (ἀλλὰ καὶ περὶ τὸ μάχιμον ἔθνος νομοθεσίαν συστήσασθαι καὶ τὰ ἀκόλουθα τὰ περὶ τὴν στρατείαν σύμπαντα διακοσμῆσαι). Man hat ihn gewöhnlich mit Sesostris identifiziert, der ja wie bei anderen so auch in Diodors Geschichtserzählung Sesoosis genannt wird. Nun wird allerdings auch bei Aristoteles pol. VII 10 dem Sesostris die Scheidung der Stände der Krieger und Ackerbauer zugeschrieben[4], wie denn ja auch sonst alles mögliche auf diesen zurückgeführt wird[5]. Aber das alles sind vage und phantastische Angaben, die

[1]) Bei Justin Mart. an der gleich anzuführenden Stelle ist Σάσυχιν verschrieben in Σάουχνιν.

[2]) Der Name Sasychis ist natürlich identisch mit dem des Asychis, des Nachfolgers des Mykerinos, bei Herod. II 136, unter dem die Verpfändung der Leiche des Vaters in das ägyptische Recht eingeführt wird. Aber Diodor kennt diesen König nicht, und die Rechtsordnungen, die er auf Sasychis zurückführt, sind ganz andersartig.

[3]) Bokchoris bildet das Obligationenrecht (τὰ περὶ τῶν συμβολαίων) aus, und von seinen scharfsinnigen Urteilssprüchen sind viele bis auf die Gegenwart überliefert; Amasis, über den mehrere aus Herodot bekannte Erzählungen angeführt werden, ordnet die Stellung der Nomarchen und die gesamte Verwaltung; Darius stellt die von Kambyses verletzten Ordnungen des Kultus wieder her.

[4]) Ebenso schreibt ihm Dikäarch bei schol. Ap. Rhod. IV 272 die Einführung der Erblichkeit der Berufe zu, und hier wird er vom Scholiasten Sesonchosis genannt, wofür weiter (natürlich mit Unrecht) auf Herodot verwiesen wird, während Theopomp ihn Sesostris nenne.

[5]) Bei Aelian var. hist. XII 4 φασὶν Αἰγύπτιοι Σέσωστριν παρ' Ἑρμοῦ τὰ νόμιμα ἐκμουσωθῆναι wird auf ihn übertragen, was Diodor I 94 von Mnevis erzählt. — Nach Diodor I 54 hat dieser Sesoosis = Sesostris die Gaue eingerichtet und sein Heer mit Landbesitz ausgestattet, während nach Herodot II 109 Sesostris allen Ägyptern gleich große Landlose gibt. Außerdem hat er nach Herodot ganz Ägypten mit Kanälen durchzogen, während das Land vorher keine Kanäle hatte. Nymphodoros bei schol. Sophocl. Oed. Col. 337 führt auf Sesostris die bei Herodot II 35 geschilderte Umkehrung der Sitten aller andern Völker zurück.

auffällige ägyptische Institutionen auf die bekannteste Herrschergestalt des Landes zurückführen, sich aber von der ganz präzisen Angabe bei Diodor I 94 sehr bestimmt unterscheiden.

Nun hat Justinus Martyr coh. ad gent. I 9 den ganzen Abschnitt aus Diodor übernommen, den er als seine Quelle zitiert; und bei ihm geben die Handschriften die Namensform Σεσόγχωσις. Dieser Name tritt zwar gelegentlich auch für Sesostris ein; aber bei Manetho ist Σεσώγχις (Afric.) oder Σεσόγχωσις (Euseb.) der Name Šošenḳs I., des ersten Königs der 22. Dynastie. Nun ist ja die sogenannte Kriegerkaste, τὸ μάχιμον ἔθνος, wie Diodor sagt, gar nichts anderes als die mit dieser Dynastie zur Herrschaft gelangten libyschen Söldner. Danach dürfte es zweifellos sein, daß Justin die richtige Lesung bewahrt hat und im Diodortext Sesonchosis statt Sesoosis einzusetzen ist[1]: und dann haben wir hier eine völlig authentische Nachricht über die Einführung der Kriegerkaste, die dem, was L. Stern über Ursprung und Charakter der 22. Dynastie vor dreißig Jahren zuerst erkannt hat, eine sehr hübsche Bestätigung in der Überlieferung gibt.

Miszellen.

Zu den beiden demotischen Kalksteinplatten (ÄZ. 50 [1912] S. 32ff.). — In der zerstörten 1. Zeile der auf Tafel I des letzten Bandes abgebildeten demotischen Inschrift bin ich jetzt zu einer wesentlich andern Lesung der letzten Wörter gekommen. Ich möchte sie unverzüglich mitteilen, da sie für die Auffassung des Textes nicht unwichtig ist. Vor dem Zeichen, das ich *ꜣmn* gelesen habe, ist noch ein tiefer Strich sichtbar, der keinen Zweifel daran läßt, daß hinter *ḳnḥ(·t)* die Gruppe *Ḥꜣpj* »Apis« stand. Während mir nun weiter die Lesung *sbꜣ*(?) *mḥ* II(?) sehr zweifelhaft erscheint, erkenne ich jetzt deutlich dahinter *tꜣ ꜥt*[2] »die Kammer, der Raum«. Wie die weiteren Reste zu lesen sind, muß ich indessen wieder dahingestellt sein lassen. Damit ergibt sich nun folgende Übersetzung des Anfangs: »Danach geschah es eines Tages, daß Pharao sich zu dem Grabgewölbe des Apis begab (zu) dem . . . . . (?) der Kammer . . . . . (?)« Also der König hat den im folgenden geschilderten Traum in einem der Grabgewölbe des Serapeums. *Ḳnḥ·t Ḥꜣpj* ist ja der aus den demotischen Serapeumsinschriften bekannte Ausdruck für die Grabkammer des Apisstieres[2], und die

[1]) Die Namensform Σεσόωσις ist in die Diodorhandschriften in I 94 offenbar eben um des Königs Sesoosis willen eingedrungen, von dem vorher erzählt war, und erklärt sich so sehr leicht, während eine Korruptel von Sesoosis in Sesonchosis bei Justin schwer erklärlich sein würde.

[2]) Siehe Brugsch in ÄZ. 32 (1884) S. 115.

folgenden Angaben werden vermutlich die genaue Lage dieses Grabgewölbes angeben. Die Geschichte spielt also in dem Serapeum von Memphis.

Die in Zeile 1 und 6 der zweiten Tafel (S. 35) vorkommende Gruppe, die ich mit dem Worte *wꜥ* zusammengestellt hatte, ist in Wahrheit *ꜥ·t pꜣ mw* zu lesen, also das bekannte (Rylands Pap. III S. 335) Wort für »Kanal«. Die von mir erratene Bedeutung kann daher jetzt als sicher betrachtet werden.

Noch eine andre Korrektur mag hier Platz finden. Die S. 37 von mir *ḳnb·t* gelesene Gruppe ist doch wohl besser, wie ich es früher vorgeschlagen habe, *śꜣśne·t*(?) »Sechserschaft« zu lesen und als Name einer Kultgenossenschaft zu deuten. An der Gesamtauffassung des Textes ändert sich dadurch nichts.

W. Spiegelberg.

Eine angebliche Indiktionsbezeichnung im Koptischen. — Zu der koptischen Jahresbezeichnung **ⲧⲥ̄ⲡ̄-**, die ich (ÄZ. 50 [1912] S. 126) auf das alte *ḥꜣ·t-sp* zurückgeführt habe, wies mich Crum brieflich noch auf ein Wort **ⲧⲥⲉⲡ** hin, in welchem Krall[1] das koptische Wort für die Indiktion sehen wollte. Zweifellos ist es mit der von mir besprochenen Jahresbezeichnung identisch, aber die von mir a. a. O. angeführten Beispiele Luk. 3, 1 und Esther 1, 1 schließen die Bedeutung »Indiktion« schlechterdings aus. Es handelt sich auch in den von Krall zitierten Urkunden nirgend um Indiktionsbezeichnungen, sondern einfach um Jahresangaben. So bedeutet also **ⲉⲓⲧⲓ ⲙⲁⲩ ⲛⲉ ⲙⲡϫⲱⲱⲗⲉ ⲙⲡⲕⲁⲣⲡ(ⲟⲥ) ⲉⲧⲥⲉⲡ**[2] **ⲑ̄ ⲛⲁⲧⲁⲙⲫⲓⲃⲟⲗⲓⲁ** »ich gebe sie dir (zurück?) mit der Fruchternte des Jahres 9 ohne Falsch«. Die Indiktion haben die koptischen Texte stets durch den entsprechenden griechischen Terminus bezeichnet.

Übrigens möchte ich hier noch nachtragen, daß nach einer brieflich geäußerten Vermutung Sethes das **ⲧ** vor **ⲥⲉⲡ** wohl nicht der Artikel[3] ist, sondern die Endung des alten *ḥꜣ·t*, das vor *sp* stand. So wird auch die demotische Jahresgruppe in den Texten aus der Zeit des Darius I. mit Sethe zu lesen sein.

W. Spiegelberg.

Mehri parallels to Egyptian stems with prefixed ḥ.—On page 80, n. 2 of vol. 47 of this journal Prof. Sethe calls attention to a number of secondary stems in Egyptian with prefixed *ḥ*. I wish to state that we find the same phenomenon in Mehri (a south Arabian dialect). For example, the word for "son" in Mehri corresponding to Aram. בַּר appears as *ḥabre, ḥebere, ḥebre*; pl. *ḥabūn* (alongside of *ber, bär*, pl. *bīt, bīte*), and the feminine of this word often appears as *ḥäbrit, ḥibrīt, ḥebrīt*; pl. *ḥabanten*. Similarly Heb. יד "hand" appears in Mehri as *ḥeyd*,

[1]) Recueil VI (1885) S. 76 und Mitteilungen Slg. Rainer I, 17. — [2]) Das **ⲉⲧⲥⲉⲡ** steht für **ⲛⲧⲥⲉⲡ**, wie manche Varianten lehren. — [3]) Sethe hebt mit Recht hervor, daß bei diesen alten Verbindungen, in denen die Kardinalzahl statt der Ordinalzahl folgt (vgl. **ⲥⲟⲩϥⲧⲟⲟⲩ**), der Artikel nicht zu erwarten ist.

ḫaid; pl. *ḫidūten*. This peculiarity in Mehri has recently been called attention to by Prof. Nöldeke in his very valuable publication *Neue Beiträge zu semitischen Sprachen* (Straßburg 1910) p. 116, n. 2, and p. 138, n. 3. Cf. also Brockelmann, *Grundriß der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen* (Berlin 1908) p. 230[1].

A. Ember.

Mitteilung.

In den Sitzungsberichten der preußischen Akademie der Wissenschaften vom 24. Juli 1913 veröffentlicht Eduard Meyer einen Bericht über eine Expedition nach Ägypten zur Erforschung der Darstellungen der Fremdvölker. Durch eine Bewilligung der Kaiser-Wilhelm-Gesellschaft zur Förderung der Wissenschaften hat er im letzten Winter Hrn. Dr. M. Burchardt und den Photographen Hrn. Koch nach Ägypten mit dem Auftrag senden können, von sämtlichen Darstellungen der Fremdvölker, ihrer Tribute und der Kämpfe mit ihnen photographische Aufnahmen zu machen. Die Aufgabe hat vollständig durchgeführt werden können; nur der Tempel von Abu-simbel konnte infolge eines Unfalls des Photographen nicht besucht werden. Die gesamte Ausbeute umfaßt 756 Photographien, die in dem beigegebenen Verzeichnis mitgeteilt sind; in dasselbe sind weiter die einschlägigen Denkmäler des Berliner Museums aufgenommen.

Es wird beabsichtigt, das gesammelte Material mit Hilfe der HH. M. Burchardt und G. Rodewaldt wissenschaftlich zu verarbeiten. Außerdem soll die Sammlung allen daran interessierten Gelehrten zugänglich gemacht werden. Abzüge der gesamten Sammlung sowie einzelner Photographien können vom Frühjahr 1914 an geliefert werden. Interessenten, denen das Verzeichnis der Photographien und die Angaben über die Bezugsbedingungen noch nicht zugegangen sind, werden gebeten, sich deshalb an Prof. Eduard Meyer, Berlin-Lichterfelde, Mommsenstraße 7/8, zu wenden.

[1]) For an exhaustive list of secondary stems with prefixed *h* in mehri cf. Maximilian Bittner, *Studien zur Laut- und Formenlehre der Mehrisprache in Südarabien*, Wien, 1909 (= Abhandl. der kais. Akad. der Wissenschaften in Wien, 162. Band, 5. Abhandlung), § 28.

Erschienene Schriften.

H. Anneler, Zur Geschichte der Juden von Elephantine. 8. VIII. 155 S. mit 17 Abb. Bern 1912.

Karl Baedeker, Egypt and the Sûdân. Handbook for travellers. Seventh remodelled edition. 8. CXC und 458 S. mit 22 Karten, 85 Plänen und 55 Textabb. Leipzig 1914.

— —, Égypte et Soudan. Manuel du Voyageur. Quatrième édition. 8. CLXXXVI und 442 S. mit 21 Karten, 85 Plänen und 55 Textabb. Leipzig und Paris 1914.

Franz Ballod, Prolegomena zur Geschichte der zwerghaften Götter in Ägypten (Münchener Inauguraldissertation). 8. 115 S. mit 119 Abb. Moskau 1913.

E. Baraize, Plan des nécropoles Thébaines (Service des antiquités de l'Égypte). 4. Lief. (4 Blatt). Fol. Kairo-Leipzig 1913.

Fr. W. von Bissing, Three Stelae at Graz (Ancient Egypt 1914 I).

P. A. A. Boeser, Beschreibung der Ägyptischen Sammlung des Niederländischen Reichsmuseums der Altertümer in Leiden. — Die Denkmäler des Neuen Reiches. Dritte Abteilung: Stelen. Fol. 15 und XXXVII S. mit 57 Abb. auf 28 Taf. und Figuren im Texte. Haag 1913.

Ludwig Borchardt, Das Grabdenkmal des Königs Sa3ḥu-Reᶜ. Band II: Die Wandbilder, unter Mitwirkung von Ernst Aßmann, Alfred Bollacher, Oskar Heinroth, Max Hilzheimer und Kurt Sethe. 4. VII und 196 S. mit 38 Abb. im Text und 74 besonders gehefteten Abbildungsblättern. Leipzig 1913.

— —, Ausgrabungen in Tell el-Amarna 1912—1913. Vorläufiger Bericht (Mitteilungen der Deutschen Orient-Gesellschaft zu Berlin, Oktober 1913; Nr. 52). 8. 55 S. mit 27 Abb.

Louis Boulard, La Vente dans les Actes Coptes. (Aus den »Études d'Histoire juridique offertes à Paul Frédéric Girard«.) 8. 94 S. Paris 1912.

British Museum: Hieroglyphic Texts from Egyptian Stelae, etc. in the Brit. Mus. Part IV. Printed by order of the trustees. 4. 14 S. und 50 Taf. London 1913.

E. A. Wallis Budge, The Greenfield Papyrus in the British Museum (The funerary Papyrus of Princess Nesitanebtashru). 4. XXX und 99 S. mit 12 (unnumerierten) und CXVI Taf. London 1912.

Jean Capart, Bulletin critique des Religions de l'Égypte 1908—1909 (Revue de l'Histoire des Religions T. LXVI und LXVII S. 277—382). Paris und Brüssel 1913.

The Earl of Carnarvon und Howard Carter, Five years' Explorations at Thebes, a record of work done 1907—1911. With chapters by F. Ll. Griffith, George Legrain, George Moeller, Percy E. Newberry and Wilhelm Spiegelberg. Fol. XII, 100 S. mit 79 Taf. und Frontispiece. London 1912.

Catalogue Général des Antiquités Égyptiennes du Musée du Caire. — Vol. 61. Al. Moret, Sarcophages de l'Époque Bubastite à l'Époque Saïte. 1 fasc. Nos 41001—41014. 4. 160 S. mit Abb. und 40 Taf. Kairo 1912. — Vol. 62. Henri Gauthier, Cercueils anthropoïdes des prêtres de Montou. 1 fasc. Nos 41042—41048. 4. 160 S. mit Abb. und 40 Taf. Kairo 1912. — Vol. 68. G. A. Reisner, Models of ships and boats. Nos 4798—4976, 5034—5200. 4. XXVIII, 171 S. mit Abb. und 33 Lichtdrucktafeln Kairo 1913.

G. Daressy, Prédictions anciennes et modernes (Bulletin de l'Institut Égyptien, 5e Série T. VI S. 153—162).

L. Eckenstein, Moon-cult in Sinai on Egyptian Monuments (Ancient Egypt 1914 I).

R. Engelbach, The Jewellery of Riqqeh (Ancient Egypt 1914 I).

Adolf Erman, Ein Fall abgekürzter Justiz in Ägypten (Abhandl. der Kgl. Preuß. Akad. der Wiss. 1913, phil.-hist. Klasse Nr. 1). 4. 18 S. mit 5 Taf. Berlin 1913.

Hedwig Fechheimer, Die Plastik der Ägypter. 8. 59 S. mit 156 Abb. auf Tafeln. Berlin 1914.

Alan H. Gardiner und Arthur E. P. Weigall. Topographical Catalogue of the Private Tombs of Thebes. 4. 45 S. und 15 Taf. London 1913.

— —. A political crime in ancient Egypt (Journal of the Manchester Egyptian and Oriental Society 1912—1913, S. 57—64).

Henri Gauthier, Le Temple de Ouadi es-Seboua (Les Temples immergés de la Nubie). 4. Tome I: Texte. XLIII und 248 S. Tome II: 8 S., LXVI Lichtdrucktafeln und 19 gedruckte Taf. Kairo 1912.

— —. Le Temple d'Amada (Les Temples immergés de la Nubie). Fasc. 1. 4. XXXII und 208 S., 1 Taf. in Druck und XLII Lichtdrucktafeln. Kairo 1913.

W. Golénischeff, Le Conte du Naufragé (Bibliothèque d'Étude de l'Institut français d'Archéologie orientale, Tome second). 4. XXIV, 235 S. Kairo 1912.

— —, Les papyrus hiératiques (Nos 1115, 1116A et 1116B) de l'Ermitage Impérial à St-Pétersbourg. Fol. VIII S., 31 Taf. in Phototypie und 33 Taf. in Photolithographie. St. Petersburg 1913.

Hermann Grapow, Ausführliche Anzeige von Vogelsangs Kommentar zu den Klagen des Bauern (Göttingische Gel. Anz. 1913, Nr. 12).

F. Ll. Griffith, The Nubian Texts of the Christian Period (Abhandl. d. Kgl. Preuß. Akad. d. Wiss. Jahrg. 1913, phil.-hist. Klasse Nr. 8). 4. 134 S. mit 3 Taf. Berlin 1913.

H. R. Hall, The Ancient History of the near East from the earliest Times to the Battle of Salamis. 8. XXIII, 602 S. Mit 33 Tafeln und 14 Karten. London.

— —, The land of Alashiya and the relations of Egypt and Cyprus under the Empire, 1500—1100 B C. (Journal of the Manchester Egyptian and Oriental Society 1912—1913, S. 33—45).

Hermann Junker, Das Götterdekret über das Abaton (Denkschriften der Kais. Akad. d. Wiss. in Wien, phil.-hist. Klasse, Bd. LVI). 4. VIII, 88 S. Mit 24 Abb. im Texte und einem Plan. Wien 1913.

— —, Vorbericht über die zweite Grabung bei den Pyramiden von Gizeh vom 16. Dezember 1912 bis 24. März 1913 (Anzeiger der phil.-hist. Klasse d. Kais. Akad. d. Wiss. vom 11. Juni; Jahrg. 1913, Nr. XIV). 8. 39 S. mit 11 Taf. und einem Plan. Wien 1913.

Carl Maria Kaufmann, Ägyptische Terrakotten der griechisch-römischen und koptischen Epoche, vorzugsweise aus der Oase El Faijûm (Frankfurter Sammlung). Gesammelt und beschrieben. 8. 138 S. mit 700 Abb. in Autotypie (im Text und auf 19 Taf.). Kairo 1913.

Oskar von Lemm, Koptische Miscellen CXXVI—CXXX; CXXXI—CXXXII. (Bulletin de l'Académie Impériale des Sciences de St-Pétersbourg. 1913. S. 533—547; 627—638.) St. Petersburg 1913.

— —, Bruchstücke koptischer Märtyrerakten I—V. (Mémoires de l'Académie Impériale des Sciences de St-Pétersbourg. VIIIe Série. Vol. 12, no 1.) 4. 84 S. mit 1 Tafel. St. Petersburg 1913.

— —, Die Thalassion-Legende bei den Kopten (Separatabdruck aus dem Corpus Hamleticum. Privatdruck). 8. 9 S.

— —, Bruchstück der Epistel des Apostels Jakobus in koptischer Sprache (Sammlung Golénischeff). (Aus »Pamjatniki Muzeja izjašĕnych iskysstw imeni Imperatora Alexandra III w Moskwĕ. — Musée des beaux-arts Alexandre III à Moscou. Wypuski I—II. Tablizy I—XII.) Moskau 1912.

Ed. Mahler, Das Fischsymbol auf ägyptischen Denkmälern (Zeitschrift d. Deutschen Morgenländischen Gesellschaft Bd. 67. S. 37—48). Leipzig 1913.

— —, Ägyptologisches aus Ungarn (Ungarische Rundschau I. Jahrgang, S. 206—211).

Eduard Meyer, Chronologie Égyptienne. Traduit par Alexandre Moret (Annales du Musée Guimet. Bibliothèque d'Études, Tome 24. 2ième fasc.). 8. 328 S. und 7 Taf. Paris 1912.

— —, Bericht über eine Expedition nach Ägypten zur Erforschung der Darstellungen der Fremdvölker (Sitzungsber. d. Kgl. Preuß. Akad. d. Wiss. 1913. XXXVIII, S. 769—801).

Georg Möller, Demotische Texte aus den Königlichen Museen zu Berlin. Herausgegeben im Auftrage des Generaldirektors. 1. Bd.: Mumienschilder. 4. IV, 14 S. mit 1 Abb. und 48 autogr. Bl. Leipzig 1913.

— —, Eine ägyptische Ordenskette und anderer Goldschmuck aus Ägypten (Amtliche Berichte aus den Kgl. Kunstsammlungen XXXIV. Nr. 2, S. 22—24).

— —, Musterbrett eines Amulettfabrikanten (ebenda XXXIV, Nr. 2, S. 24—26).

A. Moret, Mystères Égyptiens. 8. VIII, 326 S. Mit 57 Abb. im Texte und 16 Taf. Paris 1913.

Édouard Naville, La méthode scolastique dans la science du langage (Scientia. Vol. XIII. 7ième année 1913, S. 229—238). Bologna.

— —, La méthode comparative dans l'histoire des réligions (Journal des Savants, Nouv. Série 11e année, n° 5).

— —, L'origine Africaine de la civilisation Égyptienne (Revue archéologique 1913. I, p. 47—65).

P. E. Newberry, Notes on some Egyptian Nome Ensigns and their historical Significance (Ancient Egypt 1914, I).

T. Eric Peet und W. L. S. Loat, The cemeteries of Abydos. Part III. 1912—1913 (35th Memoir of the Egypt Exploration Fund). 4. XI und 54 S. mit 26 Taf. London 1913.

W. M. Flinders Petrie, Egyptian beliefs in a future life (Ancient Egypt 1914, I).

— —, The mysterious Zēt (ebenda).

— —, Glass-blowing (ebenda).

— —, Paintings of prehistoric towns (ebenda).

— —, The portraits (ebenda)[1].

Friedrich Preisigke und Wilhelm Spiegelberg, Die Prinz-Joachim-Ostraka, griechische und demotische Beisetzungsurkunden für Ibis- und Falkenmumien aus Ombos (Schriften der Wissenschaftl. Gesellschaft in Straßburg. 19. Heft). 8. VIII und 69 S. mit 4 Lichtdrucktafeln. Straßburg 1914.

Adolphe Reinach, La civilisation méroïtique: Bouhen-Karanog-Méroé (L'Anthropologie Bd. 24, S. 241—255).

Günther Röder, Inschriften des Neuen Reichs: Statuen, Stelen und Reliefs (Ägyptische Inschriften aus den Königlichen Museen zu Berlin. V. Heft = Bd. 2, Heft 1). 4. 184 (autograph.) S. Leipzig 1913.

— —, Der gegenwärtige Stand der Ägyptologie (Ende 1911). (Prähistorische Zeitschrift IV, 1912. S. 419—432.)

— —, Die ägyptischen »Sargtexte« und das Totenbuch (Archiv für Religionswissenschaft Bd. XVI, S. 66—85). Leipzig 1913.

— —, Artikel »Sobk«, »Sokar«, »Sonne und Sonnengott«, »Sothis«, »der ägyptische Sphinx« in Roschers Lexikon d. griech. und röm. Mythologie Bd. IV.

— — Artikel »Horapollon«, »Horus«, »Re« und »Ramses« in Pauly-Wissowa-Krolls Realenzyklopädie Bd. VIII und I A.

H. Ling Roth, Ancient Egyptian and Greek looms (Bankfield Museum Notes, 2. series, No. 2). 8. 41 S. mit 38 Textabb. und 1 Taf. Halifax 1913.

H. Schäfer, Ägyptische Kunst (Kunstgeschichte in Bildern, neue Bearbeitung. I. Das Altertum. Erstes Heft). 4. 32 S. und 1 Farbentafel.

— —. Ägyptische Fayencen (Amtliche Berichte aus den Kgl. Kunstsammlungen XXXIV, Nr. 4, S. 49—62).

— —, Kunstwerke aus der Zeit Amenophis' IV. (ebenda Nr. 7, S. 127—146).

[1]) Von den beiden hier publizierten Porträtköpfen, Amenemhēt III. und eine Büste der XVIII. Dynastie, stellt letztere nicht, wie Petrie annimmt, eine »lady of the XVIIIth dynasty« dar, sondern, wie die Frisur deutlich zeigt, vielmehr einen Mann. St.

H. Schäfer, Sonderaustellung der Funde aus der Bildhauerwerkstatt des Thutmes in Tell el-Amarna (ebenda XXXV, Nr. 4, S. 134—147).

W. Schubart, Ein lateinisch-griechisch-koptisches Gesprächbuch (Klio, 13. Bd., S. 27—38). Leipzig 1913.

Kurt Sethe, Sarapis und die sogenannten Κάτοχοι des Sarapis. Zwei Probleme der griechisch-ägyptischen Religionsgeschichte (Abhandlungen der Kgl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, phil.-hist. Klasse. Neue Folge Bd. XIV, Nr. 5). 4. IV, 100 S. Berlin 1913.

— —, Artikel »Heroes and Hero-gods (egyptian)« in Hastings, Encyclopaedia of religion and ethics.

Henri Sottas, Étude critique sur un Acte de Vente immobilière du temps des Pyramides. 8. 21 S. und 2 Taf. Paris 1913.

Wilhelm Spiegelberg. Die demotischen Papyri Hauswaldt. Verträge der ersten Hälfte der Ptolemäerzeit (Ptolemaios II—IV) aus Apollinopolis (Edfu). Mit einem rechtsgeschichtlichen Beitrag von Jos. Partsch. 4. VII, 28 und 87 S., nebst 26 Lichtdrucktafeln. Leipzig 1913.

Georg Steindorff. Das Grab des Ti (Veröffentlichungen der Ernst-von-Sieglin-Expedition in Ägypten, 2. Bd.). 4. 12 S., 143 Lichtdrucktafeln und 20 Blätter. Leipzig 1913.

W. Struve, Peterburgskije sfinksy (Die Petersburger Sphinxe [aus dem VIII. Bande der »Zapiski« der Sektion für klass. Philologie der Kaiserl. Russ. Archäolog. Gesellschaft. S. 20—51]). 8. 32 S. mit 1 Lichtdrucktafel. St. Petersburg 1912.

G. J. Thierry, De religieuze beteekenis van het Aegyptische Koningschap. I. De Titulatuur (Leidener theolog. Inauguraldissertation). 8. XII, 140 S. Leiden 1913.

Sir Herbert Thompson, The New Biblical Papyrus. A sahidic Version of Deuteronomy, Jonah, and Acts of the Apostles from Ms. Or. 7594 of the British Museum. Notes and a collation (Privatdruck). 8. 45 S. 1913.

Fr. Vogelsang, Kommentar zu den Klagen des Bauern (Untersuchungen zur Geschichte und Altertumskunde Ägyptens, herausgeg. von K. Sethe, Bd. VI). 8. 247 S. Leipzig 1913.

Carl Wessely, Die Wiener Handschrift der sahidischen Acta apostolorum (Sitzungsber. der Kais. Akad. d. Wiss. in Wien, phil.-hist. Klasse, Bd. 172). 8. 123 S. mit 1 Taf.

Alfred Wiedemann, Das Spiel im alten Ägypten (Zeitschrift des Vereins für rheinische und westfälische Volkskunde, Heft III, 1912, S. 161—187). Elberfeld 1912.

— —, Ägypten 1911 (Jahresberichte der Geschichtswissenschaft XXXIV, Jahrg. 1911, I, 1—22).

Karl Wigand, Thymiateria (Bonner Jahrbücher, Heft 122). 8. 97 S. mit 15 Abb. im Text und 6 Taf. Bonn 1912. — Darin Kapitel I: Ägyptische Räuchergeräte.

Ulrich Wilcken, Zu den Κάτοχοι des Serapeums (Archiv für Papyrusforschung VI, S. 184—212). Leipzig 1913.

Walter Wreszinski, Tagewählerei im alten Ägypten (Archiv für Religionswissenschaft Bd. XVI, S. 86—100). Leipzig und Berlin 1913.

Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung. — Verantwortl. Redakteur Prof. Dr. G. Steindorff, Leipzig-Gohlis, Fritzschestr. 10.
Berlin, gedruckt in der Reichsdruckerei.





